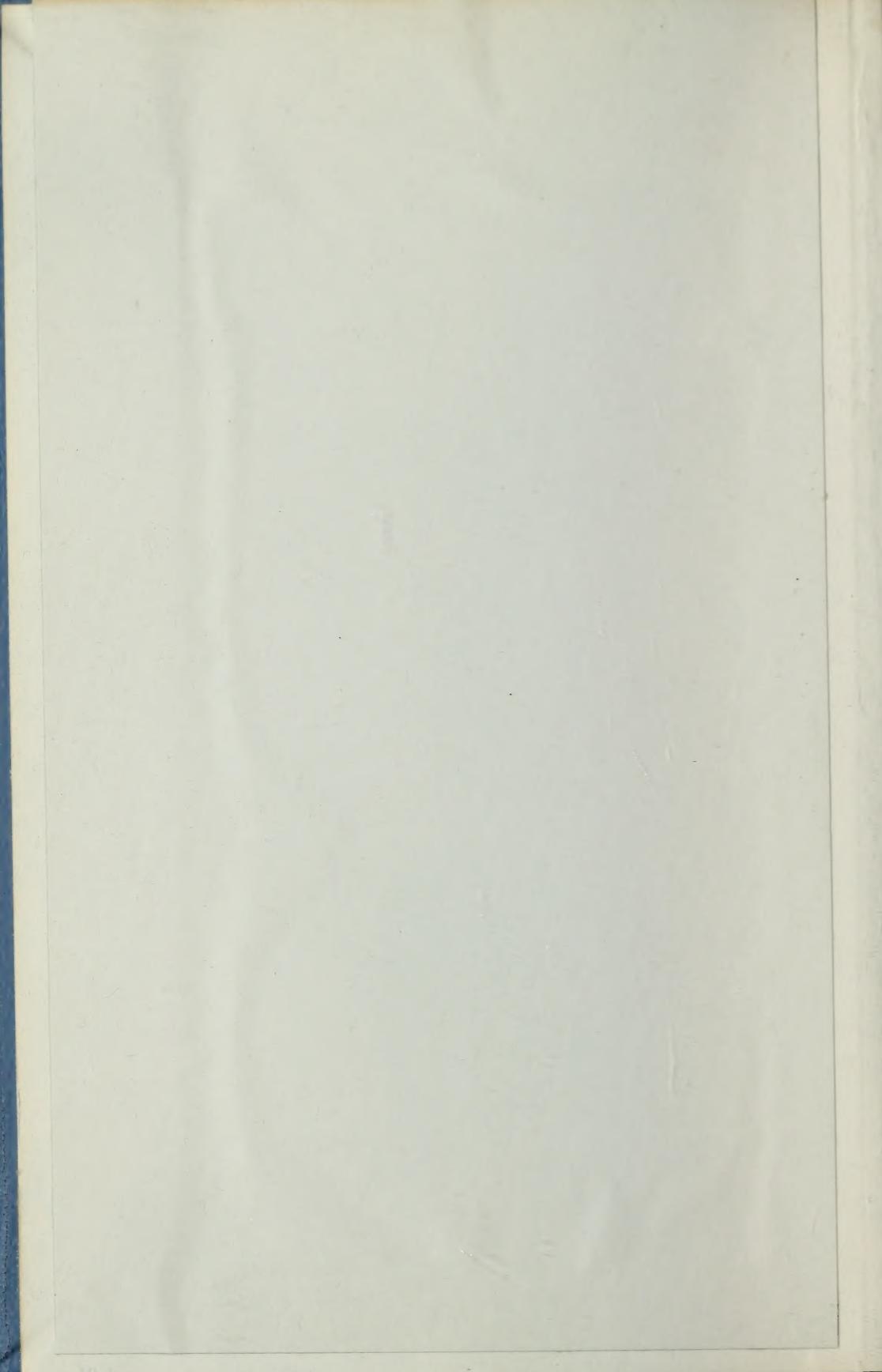


U d/of OTTAWA



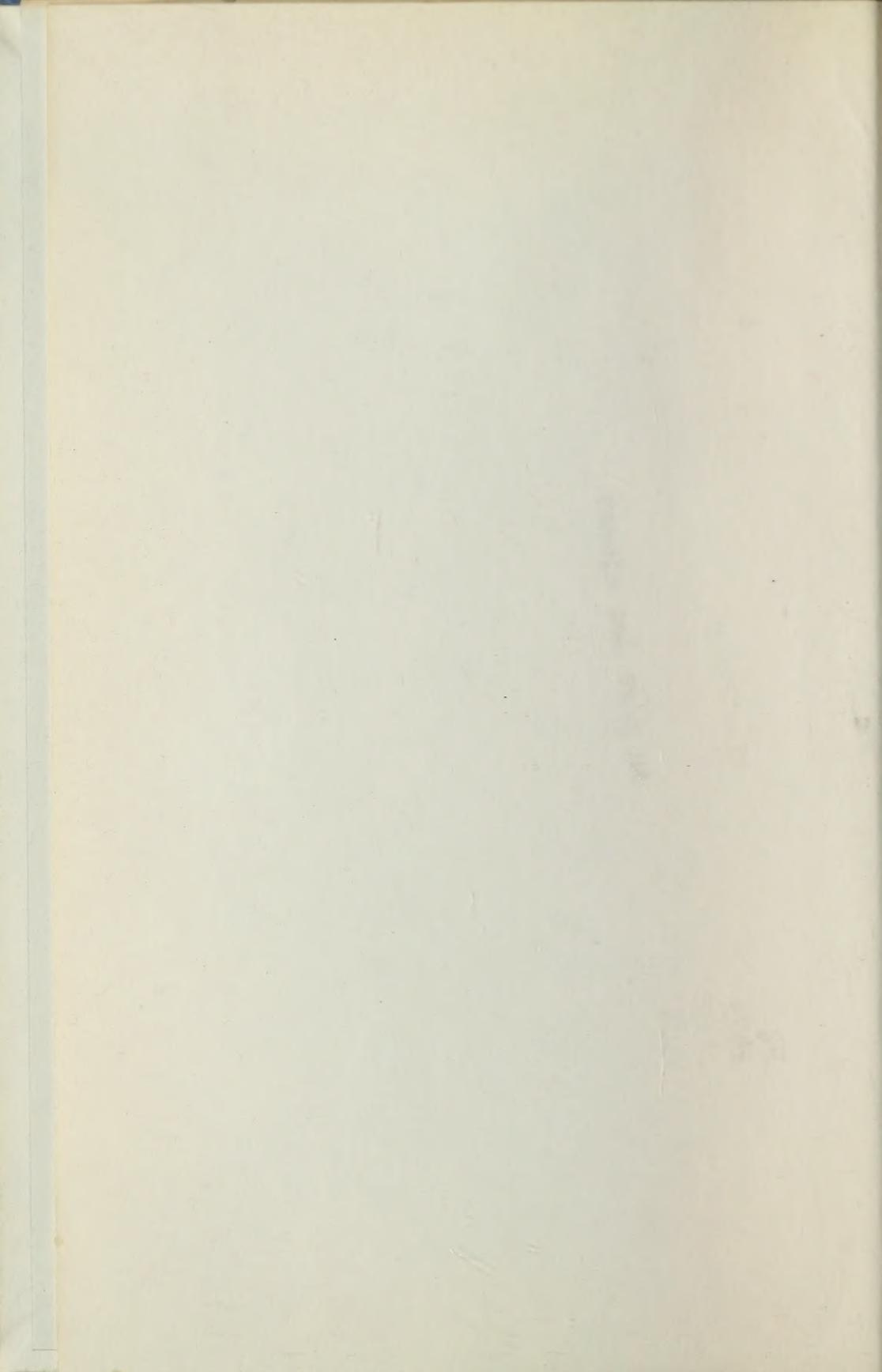
39003003419586







Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto



AU
PAYS DES AJONCS

AVANT LE SOIR

DU MÊME AUTEUR

LE LIVRE DE LA PATRIE	1 vol.
ÉMAUX BRESSANS	1 vol.
LES DÉLIQUESCENCES, poèmes décadents d'Adoré Floupette (en collaboration avec Henri Beau- clair)	1 vol.
QUATRE-VINGT-NEUF	1 vol.
LE MIRACLE DE SAINT NICOLAS	1 vol.
MARIE-MADELEINE	1 vol.
FLEURS D'AVRIL, comédie (en collaboration avec Jules Truffier)	1 vol.
A LA BONNE FRANQUETTE	1 vol.
AU BOIS JOLI	1 vol.
LA FARCE DU MARI REFONDU (en collaboration avec Jules Truffier)	1 vol.
LE CLOS DES FÉES	1 vol.

*Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour
tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

GABRIEL VICAIRE

AU

PAYS DES AJONCS

AVANT LE SOIR



PARIS

LIBRAIRIE HENRI LECLERC

219, RUE SAINT-HONORÉ, 219

MDCCCCI



PQ
2473
.V3A9
1901



Ces derniers vers de Gabriel Vicaire ont été achevés d'imprimer jour pour jour un an après sa mort. Quand la longue et douloureuse maladie, à laquelle il devait succomber le 23 septembre 1900, vint le surprendre en pleine force, en pleine maturité, le poète des Emaux bressans, de l'Heure enchantée et de tant d'autres charmantes œuvres avait en préparation deux nouveaux volumes de poésies. Lui-même en avait choisi les titres : Au Pays des ajoncs et Avant le soir. Malheureusement, aucun de ces deux recueils n'était encore arrivé à terme et le nombre de pièces de chacun était trop restreint pour qu'il fût possible de les publier séparément.

La mort n'a point laissé à Gabriel Vicaire le temps de parachever son œuvre et de réaliser ses projets. C'est donc à moi qu'incombe aujourd'hui le devoir d'imprimer les derniers vers de celui qui fut mon cousin par le sang et mon frère par l'affection.

J'ai respecté aussi fidèlement que possible les intentions du poète, et si Au Pays des ajoncs et Avant le soir, au lieu de paraître en volumes séparés, paraissent ici, pour les raisons que je viens d'indiquer, réunis sous une même couverture, les deux œuvres, très distinctes, n'en conservent pas moins chacune leur autonomie.

Parmi les pièces que Vicaire avait projeté de publier dans Au Pays des ajoncs, il en est trois dont, sauf les titres, je n'ai pu trouver aucune trace soit dans ses manuscrits, soit dans les revues auxquelles il collaborait : Fantôme sur la mer, Dans la lande et Bêtes et gens de Bretagne. Si quelque ami du poète possédait ces trois poésies ou en connaissait l'existence dans telle ou telle revue, je lui serais particulièrement reconnaissant de vouloir bien m'en donner communication ou me fournir les renseignements qui me permettraient de les retrouver.

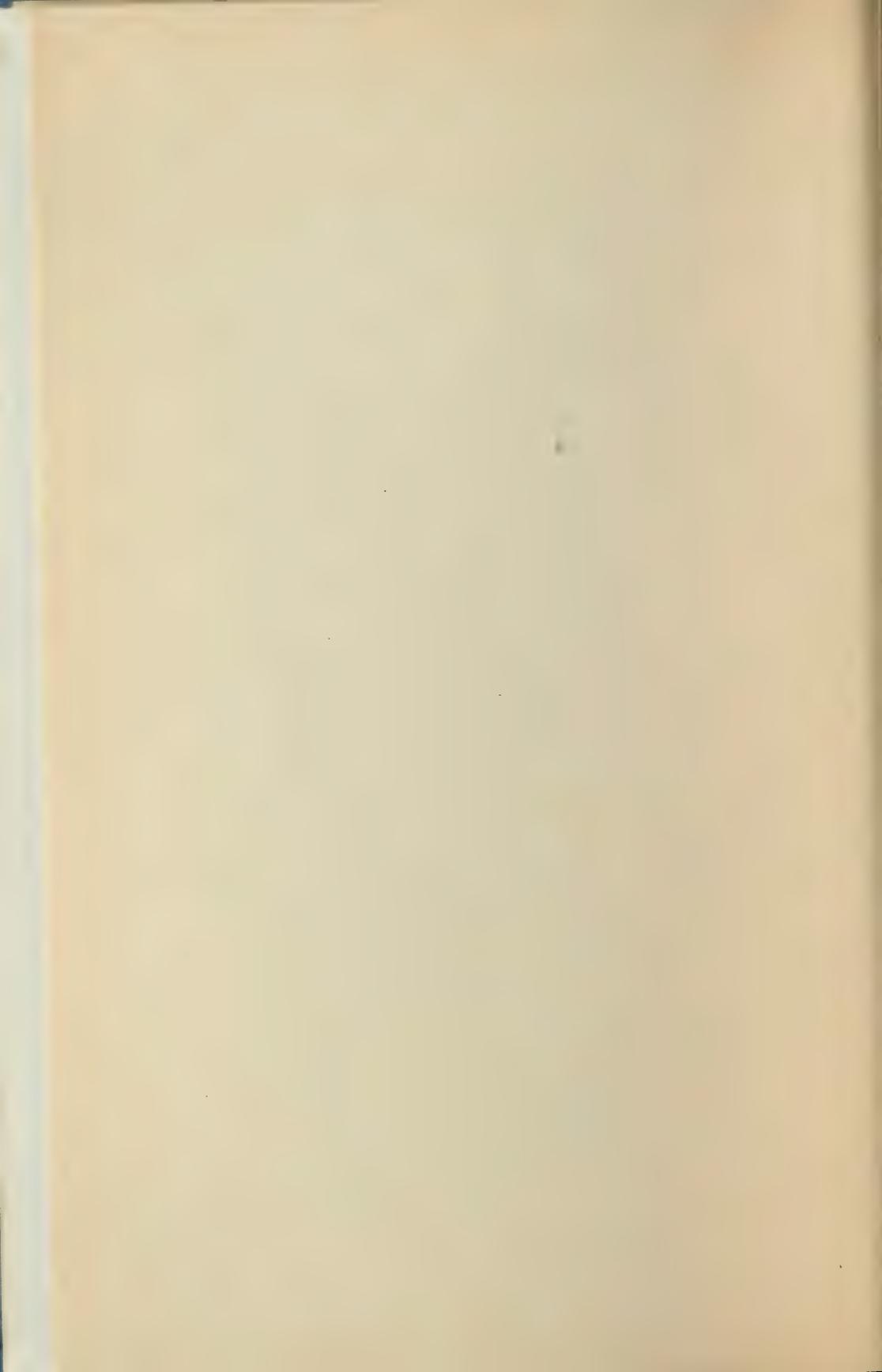
GEORGES VICAIRE.



AU
PAYS DES AJONCS



ADIEU PARIS





ADIEU PARIS

Adieu, Paris, ville de fer,
Ville de vent, ville de rêve,
Cher Paris où l'amour se lève,
Doux Paris où j'ai tant souffert !

Et le train file, file, file,
Comme un éclair en pleine nuit...
Mon cœur fait encor plus de bruit,
Mon cœur qui n'est jamais tranquille.

Voici, sous la lune de mai,
La plaine qu'on dit pittoresque,
La verte combe où j'ai ri presque,
La colline où j'ai presque aimé.

L'histoire est-elle vraie ou fausse ?
Suis-je un bon, un mauvais témoin ?
Qu'importe ? — Voici déjà loin
Les mornes plaines de la Beauce.

Puis rien. — Du noir, du noir partout,
Noir dans le ciel et sur la terre,
Noir surtout au cœur solitaire,
Gonflé de rage et de dégoût.

Et le train file et le train vole
Avec ses gros yeux qui font peur,
Le train file à toute vapeur
Comme une bête à moitié folle.

Un vent mauvais semble frémir
Dans les verdure qu'on effleure ;
J'entends comme une âme qui pleure...
Mon Dieu ! si je pouvais dormir !

Toujours, toujours, toujours la bête
Aux crocs baveux, aux flancs repus !
Toujours ces mots interrompus
Qui s'entrechoquent dans ma tête !

Les lourds pays indifférents
Montrent un coin de leur visage ;

La tristesse du paysage
Répond à mes rêves errants.

— Mais qu'est-ce ? — On dirait de la joie.
Tout n'était donc pas mort encor.
Un trait rose, une barre d'or,
Et l'infini rit et flamboie.

Ce bleu tendre, ce bleu divin !
Qu'ai-je vu ? C'est la mer immense
Où tout finit et recommence,
Que nul jamais n'invoque en vain.

O consolatrice du monde !
Puissante mer, ô grande mer !
Si j'ai quelque chose d'amer,
Qu'il se noie en ton eau profonde !

Dame de songe et de langueur,
Ensorceleuse de la brume,
Ce n'est que dans ton amertume
Que je pourrai laver mon cœur !





LA VAGUE





LA VAGUE

Est-ce la nuit ? Non, c'est le jour, un jour livide,
Un jour qui désespère, empli d'un morne effroi.
Tout est noir. Au lointain s'enfle la mer avide,
Et comme un mur d'horreur, apparu dans le vide,
La vague gigantesque a surgi devant moi.

Elle agite, en hurlant, ses longs cheveux d'écume,
Indomptable cavale au poil toujours fumant ;
Au-dessus de l'eau noire elle oscille un moment ;
Puis, dans le vent terrible et la pluie et la brume,
Sur les sombres récifs s'écrase lourdement.

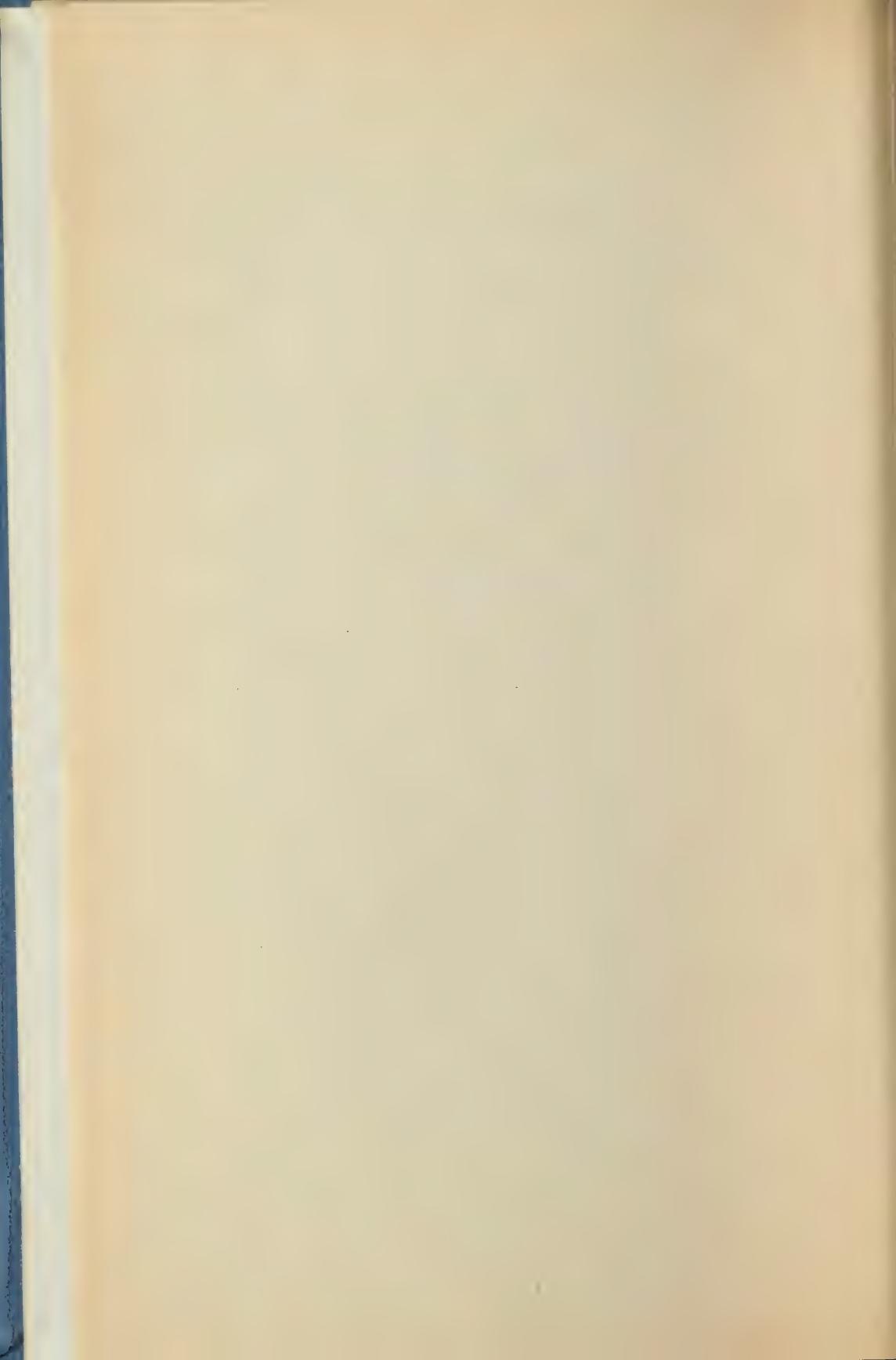
Une autre la remplace, elle crie, elle approche ;
Fille du même père, elle aura même sort.

Un oiseau se lamente au sommet d'une roche ;
D'un village voisin arrive un son de cloche ;
Et c'est à la fois triste et doux comme la mort.

Mais un souffle a frémi sur l'océan sublime,
Un prompt rais de soleil l'illumine en passant,
Le visage de l'eau devient presque innocent,
Et je crois voir monter du profond de l'abîme
Ta face radieuse et calme, ô Tout-Puissant.



EN BRETAGNE





EN BRETAGNE

C'est vrai, j'ai filé comme Hercule
Aux pieds d'Omphale, la jolie ;
Je fus servant de sa folie ;
On m'a trouvé bien ridicule.

Mon cœur au hasard s'envola,
Sanglant, sur l'abîme fleuri.
J'ai reposé mon front meurtri
Sur les seins durs de Dalila.

Mais la Bretagne, rude et franche,
M'accueille au bord de sa feuillée.
Mon enfance s'est réveillée
Au son des cloches du dimanche.

En ce doux et charmant décor
On peut aimer sans en mourir,
Les ajoncs viennent de fleurir ;
Toutes les routes sont en or.

Et l'oiseau chante, chante, chante
Son chant breton qui s'évertue.
En ce grand calme, elle s'est tue,
La vie imbécile et méchante.

Adieu, mon immense rancœur !
Plus rien de laid, plus rien d'amer.
Lè bleu céleste de la mer,
Tout le bleu tendre est dans mon cœur.



KÉRIS





KÉRIS

*Pêtra zo névez é Ker-Is
Mar d'eo ken drant ar iaouankiz,
Ha mar klevan ar biniou
Ar vombard bag ann telenmou (1)*

I

Comme, sur un rocher de l'île, loin des grèves,
Les yeux demi-perdus dans le soleil levant,
J'abandonnais ma loque aux tourbillons du vent
Et laissais choir mon cœur dans l'infini des rêves,

Je vis surgir du fond, du profond de la mer,
Un porche en fleurs, des bois, une ombre de prairie,
Et je pensai : « C'est quelque idéale féerie,
Fille de l'eau menteuse et des esprits de l'air. »

(1) Voir la très belle pièce d'Olivier Souvestre dont la deuxième partie de ce poème s'est largement inspirée.

Mais le bois s'allongea, puis une étroite allée
Se mit à serpenter au milieu des ajoncs.
Avec ses hautes tours et ses mille donjons
M'apparut une ville noble et désolée.

Tremblante, elle baignait son front dans la clarté,
Comme une veuve en deuil, encore désirable.
On eût dit que je ne sais quoi d'irréparable
S'était, un jour, appesanti sur la cité.

Une herbe d'un vert pâle envahissait les rues.
Les fontaines coulaient à peine, indolemment.
La vie était muette en ce château dormant,
Et la campagne, au loin, n'avait pas de charrues.

Tant de logis d'amour, et pas un damoiseau !
Tant de clochers bien ajourés, et pas un prêtre !
Nul sourire de blonde à l'étroite fenêtre,
Pas même, sur la lande, un petit chant d'oiseau.

Et tout ce formidable et morne paysage
Oscillait doucement au remous du matin,
Et j'aurais bien voulu cueillir un brin de thym
Sur cette terre à moitié morte et sans visage.

Je disais : « Qu'est-ce là ? Quels goujats sont venus
Saccager le jardin avec ses roses blanches ?

Quel enfant de tristesse est resté sous les branches ?
Qu'a-t-on fait de la belle Émeraude aux seins nus ? »

II

Kéris, Kéris ! — Eh ! c'est l'impudique endormie,
La Ville aux yeux mauvais, dont on m'a tant parlé,
La Ville de Gralon et de saint Guennolé,
Toute suante encor de sa vieille infamie !

C'est là qu'on a craché sur le Dieu mort en croix,
Que le vin ruisselait sur les nappes rougies ;
C'est là qu'Ahès la folle a mené ses orgies
Qui faisaient frissonner jusqu'aux bêtes des bois.

Tandis que le vieux roi, dans sa cellule close,
Épelle lentement l'Évangile du jour,
Sa fille incomparable est au château d'amour,
Entre le serpent jaune et la mauvaise rose.

Les sept péchés mortels sont sortis de l'enfer
Afin d'auréoler sa merveilleuse tête,
Et sa luxure fait comme un bruit de tempête,
Par une nuit épouvantable, sur la mer.

Partout rires et cris, tonnerres de bombardes,
Ruffians sans pudeur, affreux musiciens.

Qu'un pauvre se présente, on lui lâche les chiens ;
C'est l'or pris au bon Dieu qui fait chanter les bardes.

La ronce croît au seuil des autels profanés.
Les vieux saints désertés sanglotent en silence.
Tandis que recommence encore et recommence
La ronde fourmillante et folle des damnés.

Et le prince est venu qu'on attendait, tout rouge,
Avec la barbe étincelante et l'œil méchant.
Comme dans une auberge il entre, trébuchant,
En ce palais, jadis royal, qui n'est qu'un bouge.

— Salut, garçons légers, fille du vieux Gralon !
Vous croyez rire et votre ivresse est lamentable.
Laissez-moi seulement m'asseoir à votre table,
Avant qu'il soit longtemps, vous en apprendrez long.

— Connais-tu, par hasard, quelque nouveau blasphème ?
Suis moi, bel étranger, et sois le bienvenu.

— Tout le mal, je le sais. Rien ne m'est inconnu.
Je suis pire que Dieu lui-même. — Alors, je t'aime.

Ahès se pend au cou du sombre visiteur,
Et le bal de nouveau court, pétille, flamboie.
Les danseurs sont hideux, plus hideuse est leur joie.
C'est à qui jettera sa bave au Créateur.

— Fille du flot pervers, dit le prince, ô ma douce !
Je veux céans t'offrir un divertissement,
Il te plaira. Qu'on aille à Kéris seulement
Me quérir crucifix et croix, tant qu'il en pousse.

Trois ribauds sont partis saccager les moutiers ;
Trois autres sont allés piller les sanctuaires.
Ils volent tout, flambeaux, coffrets et reliquaires,
Ils brisent tout, autels, tombes et bénitiers.

La canaille à ce jeu s'est assez divertie.
Chacun rentre suant, les bras lourds de butin,
Et voici qu'au milieu des hontes du festin,
En son ciboire d'or brille la Sainte Hostie.

Dès que le prince rouge a vu le corps de Dieu :
— Joie à vous tous, dit-il encor, gloire au plus digne !
Il rit, grince des dents, bave, écume, trépigne,
Et dans ses yeux maudits tourbillonne du feu.

Il crache sur le pain consacré par le prêtre,
L'écrase sous sa botte à grands coups de talons.
Ceux de Kéris, pareils à de noirs étalons,
Bondissent, dans l'orgie infâme, autour du Maître.

— Maudite soit la croix ! maudit le Dieu vivant ! —
Et tous de se ruer sur la vaisselle sainte.

Le calice adorable, ils y boivent sans crainte ;
La cendre des vieux saints, ils la jettent au vent.

Et la danse reprend, nue, horrible, sauvage,
Les anneaux repliés comme un serpent qui fuit.
Ce qu'a vu son œil triste a fait pleurer la nuit,
Et l'ange de Bretagne a voilé son visage.

Soudain, dans le ciel calme un éclair a couru,
Tout le palais chancelle et le tonnerre éclate.
Il passe des feux verts, une flamme écarlate :
Danseurs, danseuses, baladins ont disparu.

Près d'Ahès qui sourit et que la foudre éclaire,
Le prince est resté seul, diaboliquement beau.
— Dieu, dit-il, nous devait ce merveilleux flambeau.
Ne m'entends-je pas bien à le mettre en colère ?

O douce de mon âme, ô toi qui me rends fou,
J'ai grand désir de voir la clef de vos écluses !
Tu l'as sûrement. — Las ! mon amour, tu t'abuses.
C'est le vieillard Gralon qui la porte à son cou.

En sa chambre de moine, à cette heure, il repose.
Comment faire ? — Vraiment, trembles-tu pour si peu ?
Et dans les yeux d'Ahès il met ses yeux de feu ;
Il baise sa main blanche et ses lèvres de rose.

Gracieux comme un ange au clair du firmament,
Tant la vieillesse avec l'innocence a de charmes,
Le roi dormait, le cœur dolent et tout en larmes.
Quelqu'un dans la cellule est entré doucement.

C'est la princesse de tout mal, que rien ne touche.
Elle rit de celui qui peut l'aimer encor.
Quand au cou de son père elle a pris la clef d'or,
Un éclair de triomphe illumine sa bouche...

La mer, la mer, la grande mer, la mer qui bout !
Comme un dogue en fureur, elle a brisé sa chaîne.
Plus hurlante toujours sous le vent qui l'entraîne,
De son suaire immense elle recouvre tout.

Déjà plus de rivage, et le flot roule, roule.
Un morne et long troupeau de cadavres le suit.
On entend dans la nuit, l'interminable nuit,
Le bruit terrifiant de Kéris qui s'écroule.

Alors saint Guennolé s'en va trouver le roi.
— Roi, lève-toi, car la grande écluse est ouverte.
Lève-toi, si tu veux échapper à ta perte.
La mort est à deux pas, qui n'attend plus que toi.

Je t'avais dit que Dieu vengerait son offense.
A cheval, sauve-toi ! Le moment est venu. —

Et Gralon, hors de lui, grelottant, presque nu,
Pleure et crie : — Oh ! ma pauvre ville sans défense !

Tous deux partent sous les éclairs, au son des glas.
Ils vont, ils vont vers le salut, vers la campagne.
La voix terrible de la mer les accompagne ;
Il leur faut enjamber des morts à chaque pas.

Et juste à la même heure, au milieu des décombres
De ces mille palais qui n'ont plus de vivants,
Ahès errait à droite, à gauche, à tous les vents,
Belle en son désespoir, comme l'esprit des ombres.

Plus léger qu'un blasphème, a fui l'amant félon.
Elle erre dans la mort, sans même une suivante.
Deux chevaux ont passé devant son épouvante,
Vite, elle a reconnu le saint avec Gralon.

— Sauve-moi, père, père ! — Et sa voix ensorcelle,
Et son visage éclate en ses cheveux d'argent.
— Fuyons, dit Guennolé. Mais le père indulgent
Prend sa fille et l'assoit doucement sur la selle.

Aussitôt la mer gronde et bondit sur leurs pas.
Elle envoie en avant son haleine effroyable.
— Gralon, dit Guennolé, rejette à l'eau ce diable !
Mais le père ne voit que l'enfant dans ses bras.

Il réchauffe son corps glacé, sans un reproche.
Puisque ses vieilles mains ont pu la soulever,
Il n'a plus qu'un désir et c'est de la sauver.
La mer surgit, la mer grandit, la mer approche.

Elle baigne déjà le pied blanc des chevaux,
Elle hurle à la mort et réclame sa proie.
Et le père, plein d'une amère et triste joie,
Berce l'enfant aux yeux de pervenche, au cœur faux.

Les chevaux sont dans l'eau, la crinière éperdue.
Ils sentent sur leur cou glisser un souffle froid
Qui hérisse leurs poils et les glace d'effroi.
Ils hennissent lugubrement dans l'étendue.

Et la mer monte encor d'un furieux galop.
Elle vient de toucher les fuyards à l'épaule.
C'est la fin. Guennolé prend son bâton de saule
Se signe, et frappe Ahès qui roule au premier flot.

D'un brusque mouvement toute la mer recule.
Elle écrase Kéris de son linceul croulant.
A l'horizon des bois se lève un jour sanglant,
Et cette aurore a des reflets de crépuscule.

Gralon chevauche près du saint, l'œil égaré.
Ses mains tremblent de peur et sa vieille âme souffre.

Il a vu son enfant s'abimer dans le gouffre ;
Il entendra toujours son cri désespéré.

Mais voici qu'au sommet de la plus haute vague
S'allume on ne sait quoi qui scintille en dansant.
Au ras des flots s'égrène un rire éblouissant.
Une forme surgit, délicieuse et vague.

Désormais elle est fée, Ahès au cœur de fer,
Elle a changé de nom en changeant de fortune,
Et c'est Mary-Morgan qui chante au clair de lune,
En peignant ses cheveux de blonde, sur la mer.

III

Je méditais, pensif, cette lugubre histoire,
Plaignant Kéris la grande en son lourd châtiment,
Quant se fit dans l'abîme un léger tournoiement :
Je vis au fond de l'eau s'ouvrir un oratoire.

Sur le seuil apparut un prêtre en cheveux blancs.
Les traits durs, droit encore en sa chape râpée,
Il portait le Saint-Sacrement comme une épée.
Et dans la cité morte il s'en fut à pas lents.

Un pâle enfant de chœur, en noire soutanelle,
Agitait devant lui la crécelle de bois.

Sur cette terre ingrate, en ce pays sans voix,
C'était comme un écho de la vie éternelle,

Et tout, portes et murs, parut se balancer.
Les palais oscillaient et soulevaient leurs dômes ;
Il en sortait, sans bruit, un peuple de fantômes
Qui sur le velours de la mer semblait glisser ;

Dragueurs, marins, pêcheurs, ouvriers de la terre,
Nobles et gens de rien, tous étaient confondus.
Tous au même récif honteux s'étaient perdus,
Avaient du même coup sombré dans le mystère.

Et la vague passa vingt fois et repassa ;
Une lueur brilla, qui ne fit qu'apparaître
En un frisson d'angoisse ; à la suite du prêtre,
Une procession sinistre s'avança.

Au premier rang flottaient d'innombrables bannières
Où de très vieux martyrs montraient leurs poings san-
[glants.]

Les vierges qui suivaient avaient les yeux dolents,
De ces yeux sans espoir qu'on voit aux prisonnières.

Cent kloareks, le front rasé, venaient après,
Chacun jetant sa plainte, égrenant son rosaire,
Puis quatre matelots, vrais piliers de misère,
Qui portaient un navire avec tous ses agrès.

Ce qui venait ensuite effrayait comme un rêve,
Tant de Saints convulsés, de Christs noyés de pleurs,
Tant d'images de la Vierge des Sept Douleurs,
Le cœur agonisant sous le tranchant du glaive !

Et derrière, une foule étrange, aux cheveux longs,
Qui toujours grossissait dans un bruit d'avalanche,
Hommes en bragou-braz, femmes en coiffe blanche,
Avec leurs châles noirs traînant sur les talons.

Et les vagues grondaient, et des larmes amères
Ruisselaient à longs flots de tous ces pauvres yeux :
Les jeunes gens pleuraient sur l'épaule des vieux,
Les enfants sanglotaient aux jupes de leurs mères.

Du plus haut des beffrois tout à coup s'envola
Une mélancolique et claire sonnerie.
Comme au jour de Noël ou de Pâques fleurie
Toutes les cloches d'Ys chantèrent à la fois.

Mais ce chant qui mourait en tintements funèbres
N'était pas l'hymne heureux d'un monde jeune et beau.
On eût dit que ces voix qui sortaient du tombeau
Célébraient tour à tour l'office de Ténèbres.

La triste foule était tombée à deux genoux.
Quelques-uns défailaient sous la houle marine.

D'autres en furieux se frappaient la poitrine,
Et tous criaient : « Seigneur, ayez pitié de nous !

O Dieu, mon Dieu ! maître du ciel et de la terre,
Qui soulevez la mer immense et la calmez,
Jésus mort sur la croix pour nous avoir aimés,
Quand visiterez-vous la maison solitaire ?

Nous avons tout jeté dans le gouffre écumant,
La fleur de notre corps et la foi de notre âme.
Nous avons jusqu'au bout suivi la route infâme ;
Seigneur, vous le savez, nous souffrons justement.

La luxure nous a noyés dans son abîme,
L'orgueil a pris nos cœurs et les a desséchés ;
Nous ne pouvons porter le poids de nos péchés,
Et toujours devant nous resplendit l'ancien crime.

Oh ! l'affreux souvenir qui hurle et nous poursuit !
Ahès, le prince avec son rouge sortilège,
Les blasphèmes sans nom, l'inouï sacrilège
Par qui flamboie encor l'épouvantable nuit !...

Misérable vermine, insensés que nous sommes !
Si nous souffrons, mon Dieu, nous l'avons mérité,
Mais vous êtes aussi l'éternelle bonté
Et vous avez pleuré sur le malheur des hommes.

O source de miséricorde ! ô Dieu clément !
Avons-nous donc commis le mal irréparable ?
Ne verrons-nous jamais votre face adorable ?
Languirons-nous toujours, privés du sacrement ? »

Et cette humble prière et ce cri d'agonie
Vers le ciel implacable essayaient de monter,
Un invisible vent semblait les balloter ;
Ils roulaient, au hasard, dans la vague infinie.

Sur les eaux se levait un parterre enchanté
Où des lys de lumière étoilaient chaque branche.
L'étincelant miroir de la mer toute blanche
Réfléchissait, tranquille et pur, l'immensité.

A la pointe des flots, au loin, se fit entendre
Une musique étrange et qui serrait le cœur.
C'était comme un long rire au caprice moqueur,
Comme un appel d'amour, idéalement tendre.

L'impassible horizon s'illumina soudain,
Le soleil balaya ce qui restait de brume.
Je vis un corps suave et ruisselant d'écume
Grandir parmi les fleurs du féerique jardin.

Oh ! ce torse éclatant d'immortelle statue,
Ce visage adorable et pétri de clarté,

Ces jeunes seins, plus frais que la rose d'été !
Je reconnus Mary-Morgan, celle qui tue.

Distraite, elle peignait ses cheveux merveilleux
Qui, légers, s'envolaient sur l'Océan farouche.
Toute la volupté frétillait sur sa bouche,
Tout l'infini du mal éclatait dans ses yeux.

Elle chantait, la fée implacablement blonde,
La perte inévitable et l'impossible amour,
Et sa voix douloureuse et folle tour à tour,
Sa voix d'argent semblait venir d'un autre monde.

Parfois elle priait délicieusement :
On eût dit une lente et subtile caresse.
Puis elle commandait durement, en maîtresse,
Et bientôt s'éplorait comme une âme en tourment.

Mais diabolique ou tendre, amoureux ou terrible,
Ce chant, comme une vague immense, emportait tout.
Il vous aspirait l'âme et le cœur d'un seul coup.
Son appel vers la mort était irrésistible.

Les damnés de là-bas l'avaient-ils entendu ?
Sans doute. Car leur cri m'arrivait plus sauvage.
Une clameur montait de la mer sans rivage :
— Ahès, Ahès, l'horrible Ahès qui m'a perdu !

Elle revient, l'infâme, avec son maléfice.
Le venin fume encore aux longs crocs du serpent.
Va-t-il donc retomber, le cœur qui se repent ?
Seigneur, épargnez-nous l'horreur de ce calice !

L'ostensoir un instant s'éleva dans la nuit.
J'entendis l'oraison qui préserve des charmes.
Il passa, frénétique, un ouragan de larmes ;
Le vent souffla du large et tout s'évanouit.

O joie ! Ils avaient fui, les yeux de la Sirène !
L'infini de l'azur scintillait au lointain.
Les flots cabrés, pareils aux chevaux du matin,
Disaient le noble orgueil de la mer souveraine.

Mais dans cet or du jour et cet enchantement,
Quelque chose pleurait encor sur l'eau tremblante.
C'était le morne adieu de la cité dolente,
Les cloches de Kéris qui sonnaient tristement.

IV

Sonnez, cloches de deuil, dans l'eau mélancolique
Entre l'algue marine et le noir goémon !
O pauvres voix qu'avait fait taire le démon,
Élevez jusqu'à Dieu votre ardente supplique !

Et toi, ville engloutie aux lueurs de l'éclair,
Réjouis-toi, Kéris, et fais ta pénitence.
Espère. Le Seigneur bénira ta constance.
Et tu refleuriras, ô rose de la mer !

Ah ! je suis comme toi, la ville abandonnée,
Où l'herbe pousse autour des croix, qui meurt sans bruit ;
Celle qui de l'abîme où nul astre ne luit,
Crie en pleurant : Quand donc serai-je pardonnée ?

A l'heure où le soleil s'abaisse à l'horizon,
Elle a senti passer l'aile du mauvais ange.
Quel souffle d'au-delà balaiera cette fange ?
Qui saura retrouver les clefs de la prison ?

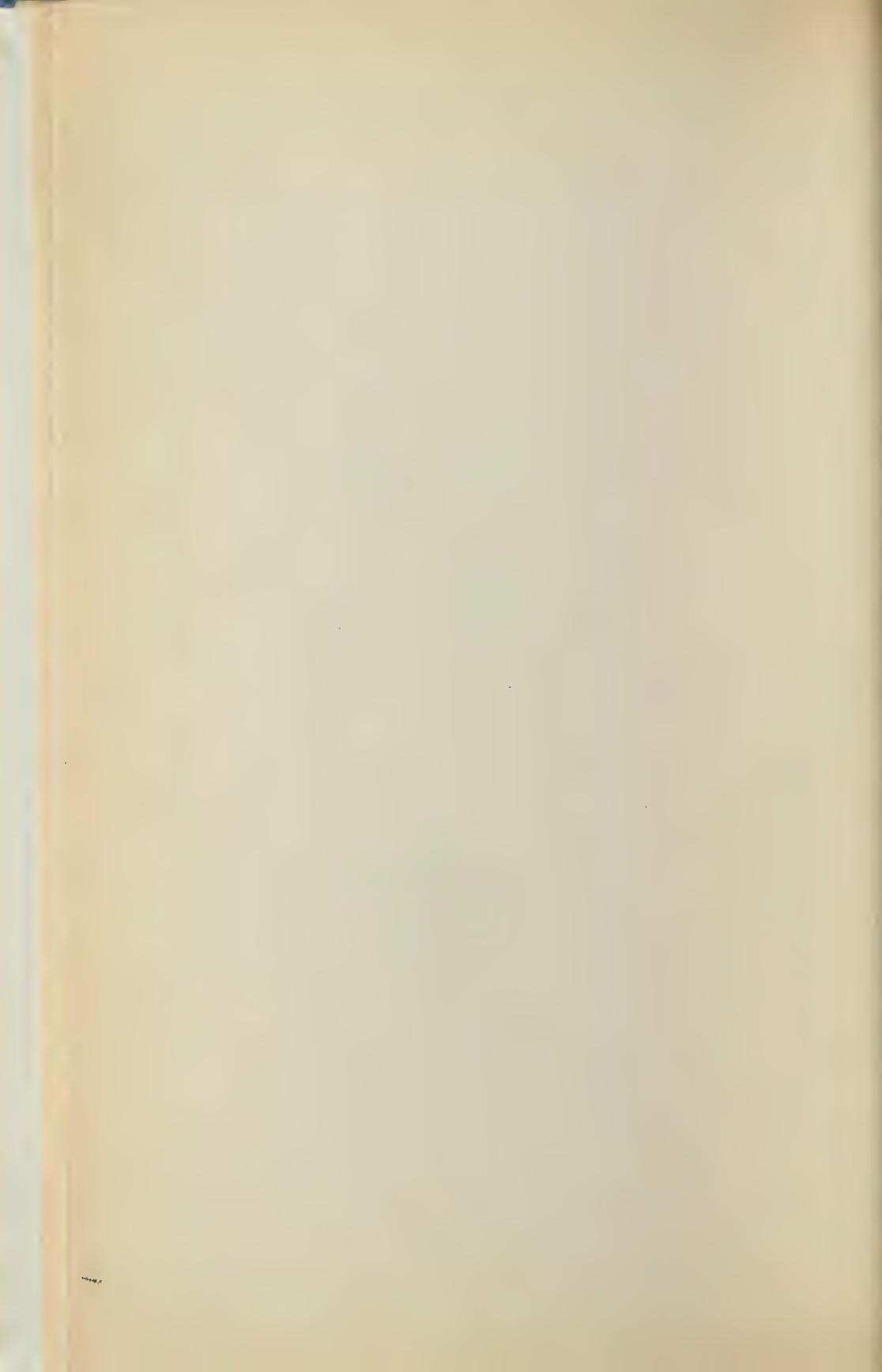
La chapelle en plein bois, l'église de l'aurore
Qui vit mon innocence et reçut mes aveux,
L'église de mon âme a-t-elle éteint ses feux ?
L'Angelus du printemps chantera-t-il encore ?

Hélas ! tant de faiblesse lâche et de rancœur !
Ils sont loin, les matins dorés de la colombe.
Et j'entends, plein d'effroi quand la lourde nuit tombe,
Mary-Morgan chanter sur la mer de mon cœur !





LE LIT CLOS





LE LIT CLOS

D'abord cet humble lit ne me dit pas grand'chose.
A parler franchement, il n'était pas trop beau
Avec son coffre usé qui servait d'escabeau
Et ses rideaux fanés de percaline rose.

Mais il avait un air d'extrême honnêteté !
Puis, tout paraît charmant à celui qui navigue...
En dépit de son âge, il tenta ma fatigue,
Et je m'applaudis fort lorsque j'y fus monté.

Ah ! le cher lit, cassé comme un bon patriarche,
Confortable pourtant, moelleux, presque douillet !
Les rudes draps, fleurant la lavande et l'œillet !
L'oreiller du repos, si doux après la marche !

On est là comme un moine en son petit couvent ;
Rien ne vous pèse plus des choses de ce monde ;
Et, le cœur endormi dans une paix profonde,
On écoute au dehors tourbillonner le vent.

La mer, à quelques pas, déferle sur la grève,
Et son chant monotone et large vous poursuit.
Elle parle plus franc au tomber de la nuit ;
En cet abri rustique on comprend mieux son rêve.

Tant d'êtres primitifs ont dormi dans ces draps,
Tant de marins partis pour la grande aventure,
Tant de durs laboureurs, tant d'hommes de nature,
Gagnant leur pauvre vie à la force des bras !

Simple, ils n'étaient pas de ceux-là qu'on acclame.
Leurs dévouements obscurs, on les a méprisés.
Mais ce lit, confident de tant d'espoirs brisés,
A gardé, j'en suis sûr, une part de leur âme.

C'est lui qui, par un soir trop vite évanoui,
Accueillit le hardi jeune homme avec sa douce.
Il leur a fait un nid plus tendre que la mousse ;
Leurs honnêtes baisers l'ont souvent réjoui.

Il a connu le trouble et l'abandon des vierges.
Il fut l'ami des vieux et leur dernier soutien.

Il a vu la naissance et la mort du chrétien.
Il finira lui-même à la lueur des cierges.

Et comme je partais pour l'éternel azur
Avec ces braves gens et leurs vertus cachées,
Les images de Saints, près de l'âtre accrochées,
Parurent tout à coup se détacher du mur.

Je vis venir à moi des bonshommes de plâtre,
Peinturlurés de vert, de jaune et de carmin,
Et tous me saluaient, tous avaient à la main
La crosse de l'évêque ou le bâton du pâtre.

L'un surtout souriait avec aménité !
C'était un beau vieillard à la barbe fleurie.
Je reconnus le clerc de la Vierge Marie,
Le pasteur et le juge, Yves de Vérité !

Il regarda mon lit avec des yeux d'ancêtre.
Son regard sans malice avait mille douceurs ;
Et celui devant qui tremblent les oppresseurs
Parla divinement en ce cadre champêtre.

— « Que tu viennes de France ou d'un monde inconnu,
Que tes pieds aient foulé la plaine ou la montagne,
Mon fils, je te salue au nom de la Bretagne
Entre sur mon domaine, et sois le bienvenu !

Nos genêts d'or, nos clairs ajoncs, nos blanches roses,
Si tu comprends leur âme, enchanteront tes yeux ;
Notre mer te dira le secret des aïeux ;
Écoute-la parler ! Elle sait bien des choses...

En ces bois d'où le siècle est à jamais banni,
Tu pourras entrevoir un coin du grand mystère ;
Un charme d'innocence est resté sur ma terre,
Elle peut sans effroi contempler l'infini.

Peut-être apportes-tu quelque penser frivole :
Laisse échapper, mon fils, cet oïselet doré,
Souviens-toi que ce sol est un lieu consacré
D'où, comme un pur encens, la prière s'envole.

Pense à ceux que la vague a naguère engloutis
Et qui t'ont précédé dans cette humble demeure.
Eux aussi souriaient aux délices de l'heure,
C'est l'espérance aux yeux que tous étaient partis.

Mais quand un vent de mort a secoué leurs voiles,
Leur cœur au sacrifice était déjà tout prêt ;
Ils ont baissé la tête, et, sans même un regret,
Se sont évanouis dans la paix des étoiles.

Songe à ces laboureurs qui creusent leur sillon,
Sans se lasser jamais, dans la pierre ou le sable ;

A tous ces travailleurs que la fatigue accable,
A ces bœufs, patients et doux sous l'aiguillon.

Ils ne se plaignent pas. Rien ne les décourage.
Leur âme a la candeur et la foi du ciel bleu.
Pour oublier leur peine et monter jusqu'à Dieu,
Il leur suffit d'entendre un oiseau dans l'orage.

Toi que hante, à cette heure, un souvenir mortel,
Regarde ces vaillants et prends-les pour exemple.
Dépouille ton orgueil à la porte du temple ;
Agenouille ton cœur devant le pur autel.

Le chagrin qui t'opresse est pareil aux mouettes
Qu'emporte sur la mer le vent qui rajeunit,
Puisses-tu, délivré des pièges du Maudit,
Redevenir enfant avec les alouettes !

Vois ! La sainte Bretagne a pour toi revêtu
Sa parure d'ajoncs, son manteau de bruyères.
Un esprit bienfaisant respire dans ces pierres ;
De ces mille fleurs d'or s'exhale une vertu.

C'est un rêve d'argent qui bat le pied des roches ;
D'angéliques parfums s'élèvent du ravin ;
Et, comme un frais écho du royaume divin,
Dans l'azur infini passe le chant des cloches.

O mon fils, c'est ici la terre de beauté,
C'est le pays d'amour où le soleil se couche.
Si quelque chant léger s'envole de ta bouche,
Qu'il soit fait d'innocence et de simplicité ! » —

— « Ainsi-soit-il ! » pensai-je, et soudain je m'éveille.
Qu'est-ce donc ? A ma porte apparaît un jour cru.
Avec sa barbe d'or l'évêque a disparu
Mais son accent breton m'est resté dans l'oreille.

O bonhomme Hëloury, vous enseignez l'amour.
La vertu du lit clos opère à sa manière.
Me voici désormais une âme printanière,
Une âme de granit... avec des fleurs autour.

C'est un cœur trégorrois qui bat dans ma poitrine,
Un large cœur, sincère et droit, qui ne ment pas.
J'emplirai mes poumons du bon air de là-bas
Et je me fleurirai les yeux d'algue marine.

J'étais l'indifférent qui ne s'attache à rien,
Le mauvais ouvrier qui meurt de sa paresse ;
Les cloches de la mer comprendront ma détresse
Et m'apprendront peut-être à faire un peu de bien.

La fraîcheur de la lande a passé dans mon être.
J'ai franchi la rivière et sauté l'échalier.

Les calvaires m'ont fait un salut familial.
Tout le charme d'Arvor m'entoure et me pénètre.

Je ne demande plus que la douceur du chant.
Si j'ai des ennemis, je n'en veux à personne.
Je suis l'oiseau qui vole et l'Angelus qui sonne
Pour le sage et le fou, même pour le méchant.

Et voici, grâce à Dieu, ma plantureuse hôtesse
Qui m'apporte la goutte et le cidre mousseux.
— « Encore au lit, dit-elle, êtes-vous paresseux ! »
Comment ne pas répondre à tant de politesse ?

Bretagne hospitalière et franche, à ta santé !
Aux filles de Trégor, à tous ses rudes hommes !
Comme eux, je rends hommage au noble jus des pommes.
J'étais déjà Breton sans m'en être douté.



NOTRE DAME DE LA CLARTÉ



NOTRE DAME DE LA CLARTÉ

I

Avec ses tendres yeux que dorent
Les rayons du soleil d'été,
Notre Dame de la Clarté
Est douce à tous ceux qui l'implorent.

On m'a conté qu'au temps lointain,
Au temps fleurissant de l'hermine,
Un chevalier de haute mine
Se lamentait soir et matin.

Ses compagnons tenaient campagne ;
Plus d'un pour la terre de Dieu,
Avait quitté son pays bleu,
Ses blanches landes de Bretagne.

Lui restait seul en son manoir,
Pauvre aveugle noyé dans l'ombre,
Et son âme était toujours sombre,
Et son ciel était toujours noir.

Il invoquait, en sa souffrance,
Tous les saints dont on a parlé,
Guirec, Efflam et Guennolé;
Saint Yve avait sa préférence.

Mais il aimait encor bien mieux
Évoquer Madame Marie,
Toute verdoyante et fleurie,
Sur le balcon doré des cieux.

« Dame de joie enveloppée,
Très Sainte Vierge, disait-il,
Voici venir le mois d'avril
Que fleurissent les coups d'épée.

Moi, je languis en ma maison
Sans une âme qui me soutienne,
Tendez-moi votre main chrétienne
Et je sortirai de prison.

J'entends les oiseaux sur la lande.
Ah! si je voyais leurs couleurs!

Dame, ayez pitié de mes pleurs,
Écoutez ma peine si grande ! »

Or, la Vierge un jour l'entendit,
Comme elle regardait la terre.
Elle s'en fut en grand mystère,
Vers son serviteur descendit.

Sur les ajoncs, à la rosée,
Elle flottait si doucement !
Son visage était si charmant
Sous la coiffe de l'épousée !

Lui, morne, toujours anxieux,
Se lamentait encore, encore.
D'un doigt plus léger que l'aurore,
Elle effleura ses pauvres yeux.

O joie, ô féerie, ô merveille !
Le jour se lève sur les bois,
Et, sauvage et douce à la fois,
La Bretagne au large s'éveille.

Il voit le guetteur à sa tour,
Il voit les campagnes tranquilles,
Et Ploumanac'h et les Sept Iles
La grande mer tout à l'entour !

Plein de larmes comme une femme,
Il laisse déborder son cœur ;
Il voudrait dire son bonheur
A la très chère et bonne dame.

Hélas ! au pays des bandits
A peine l'a-t-on reconnue,
Qu'elle a regagné, dans la nue,
Son clair jardin du Paradis.

Mais il est resté quelque chose
De l'image d'azur et d'or ;
Un bout d'écharpe flotte encor
Entre la mer et le ciel rose.

La mer ! Elle est d'un si doux bleu,
D'un bleu si fin, d'un bleu si tendre !
Sa voix qu'il fait si bon entendre
Monte lentement jusqu'à Dieu.

Une invisible ritournelle
Tourne, tourne autour des ravins ;
Les yeux des fleurs sont plus divins,
La vie est un peu moins cruelle.

Quant au digne et preux chevalier,
Qu'advint-il de lui ? Je l'ignore.

Peut-être bien qu'il court encore
Entre la lande et l'échalier.

Heureux ceux que le Christ appelle !
Il fut de ceux-là sans mentir ;
Mais dévôt, avant de partir,
Il fit bâtir une chapelle,

Une chapelle au toit pointu,
Resplendissante comme un cierge,
Qui dit les grâces de la Vierge
Et son mérite et sa vertu.

De tous les points du paysage
Chacun la voit à son réveil.
Son fin granit rit au soleil
Au dessus de la mer sauvage.

Dès que revient le bel été,
Tout franc disciple de saint Yve
Invoque, en son âme naïve,
Notre Dame de la Clarté.

II

C'est le quinze août la grande fête,
Le jour si longtemps attendu.
Le sacristain au pied tordu
Carillonne à fendre la tête.

Et la fanfare de Tréguier,
Bonne à coup sûr parmi les bonnes,
Fait à grand renfort de trombones,
Un bruit qu'on ne peut oublier.

Est-ce un Pardon ? Est-ce une foire ?
Le *gwin-ardent* coule à pleins bords.
On boit à la santé des morts,
Pauvres gens qui n'ont plus à boire.

Des fûts, largement défoncés,
Coule à flots le cidre mystique.
Le hoquet se mêle au cantique,
La danse au chant des trépassés.

Mais la prière est si fervente
Qu'au Calvaire on entonne en chœur !
Si sincère est le pauvre cœur
Entre l'ivresse et l'épouvante !

De fins garçons tôt sont venus
De la mer ou de la campagne,
Lurons que la Vierge accompagne,
Tous ivrognes, tous ingénus.

Il sont venus du bout du monde,
De Trégastel ou de Pleumeur,

Compagnons de joyeuse humeur,
Gais pèlerins à tête ronde.

Plus d'un marin est débarqué,
Tout goudronné, de la Grande Ile.
D'autres arrivent de la ville,
De Louannec ou de Saint-Quay.

Puis voici la horde fidèle
Des commères aux maigres cous ;
Elles font sur leurs vieux genoux
Trois fois le tour de la chapelle.

Triste à mourir comme un adieu,
Se traîne leur boiteuse antienne.
Elle rejoint, humble chrétienne,
Celle des pauvres du bon Dieu.

Oh ! Tous ces pauvres sous la porte !
Boiteux, galeux, rogneux, lépreux,
Comme ils sont beaux les malingreux,
Les yeux morts dans la face morte !

Leurs cris aigus déchirent l'air
Comme la cloche des dimanches.
Mais là bas, que de coiffes blanches,
Folles mouettes sur la mer !

En châle jaune, en robe noire,
Ce sont les belles d'alentour
Que guette le rustique amour
Cent fois plus doux qu'on ne peut croire.

Les jambes pendant sur le mur
Du cimetière où sont les roses,
Elles vont entendre des choses,
Qui leur feront un cœur d'azur.

Et la fontaine de la Vierge !
Qui n'y voudrait tremper ses mains ?
On y court par tous les chemins,
On s'y presse comme à l'auberge.

Car c'est l'eau pure, sans défaut,
Qui dissipe l'ombre mortelle.
Nulle part on n'en voit de telle.
Sa grande vertu vient d'en haut.

Si la couleur en est peu franche,
Elle ne guérira que mieux.
On s'en frotte cent fois les yeux,
On en verse un peu dans sa manche.

Et Notre Dame sait très bien
Qui mérite d'être à la fête.

Qu'elle fasse un signe de tête,
L'aveugle renverra son chien.

Allez donc, troupeau lamentable,
Procession des affligés !
On portera les plus âgés ;
Tous ont place à la grande table.

Echappez-vous de la prison,
Stropiats et paralytiques ;
Marchez dans le vent des cantiques
A l'éternelle guérison !

Pauvres, tendez votre besace,
Qu'il y tombe un rayon de miel !
Aujourd'hui s'entr'ouvre le ciel.
Et tout chrétien trouve sa place.

La richesse est aux indigents,
La santé revient aux malades !
— Avec de joyeux camarades
J'ai bien ri de ces bonnes gens.

. III

J'ai ri de leur naïve offrande,
De leur prière au ciel brumeux,
Et maintenant je suis comme eux ;
Ma misère est encor plus grande.

Depuis longtemps n'a plus souri
Qui me rendait l'âme contente.
L'heure, au matin, n'est plus chantante,
Le vert sentier s'est défleuri.

Aveugle, dans la nuit profonde,
Je m'en vais, les bras en avant.
Dans la rafale, sous le vent,
Je fais le tour du triste monde.

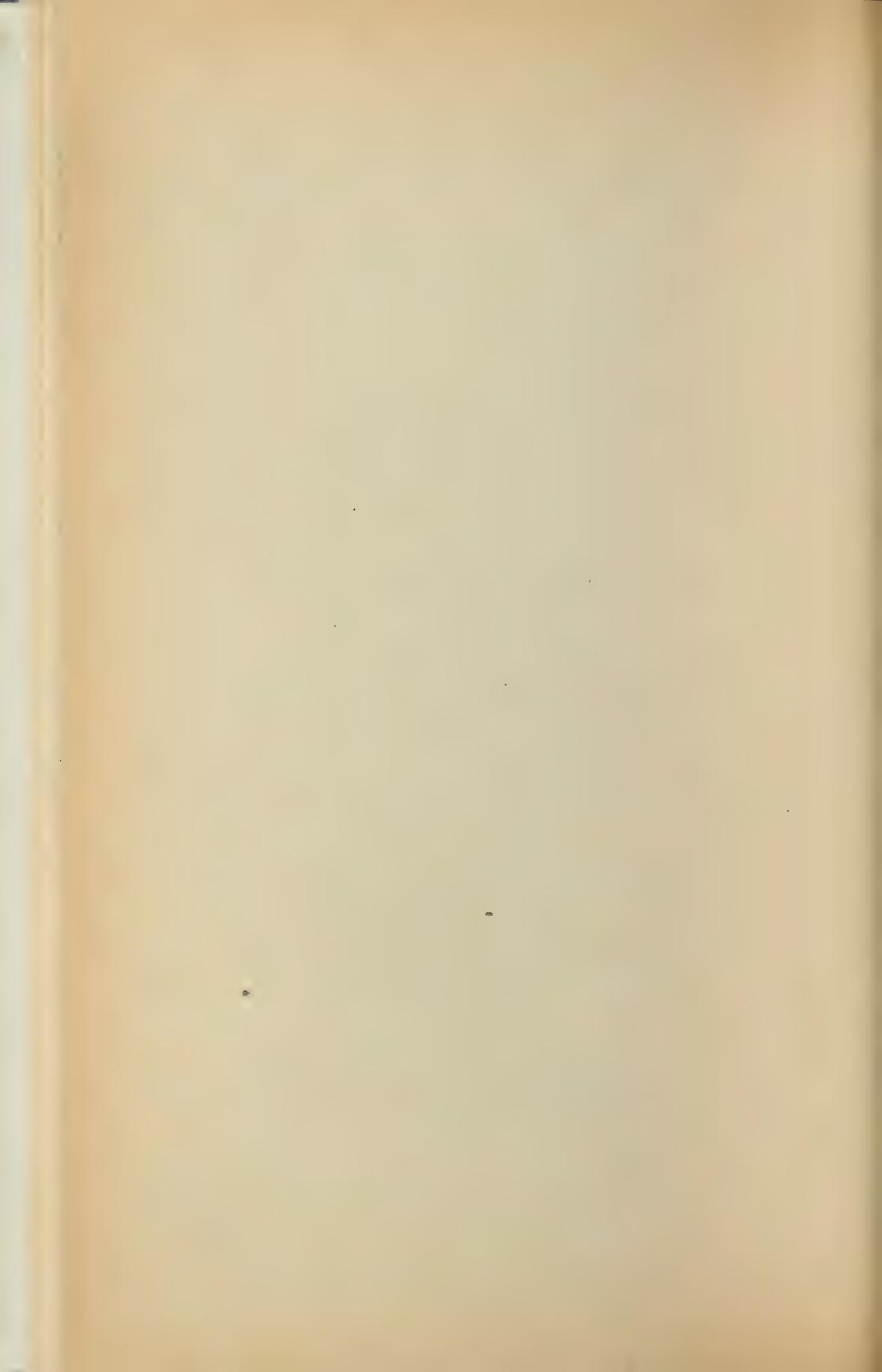
O Notre Dame aux yeux d'amour,
Si belle au haut de la montagne,
Lys immaculé de Bretagne,
Vous la candeur et vous l'amour,

Dame trônant dans la lumière,
L'ange d'or à votre côté,
Frappez sur ce cœur irrité,
Rendez-lui sa douceur première.

O vous, qui du parvis des cieus
Regardez mon humble souffrance,
Joie, amour pur et délivrance,
Sainte Marie, ouvrez mes yeux !



LA MER





LA MER

I

Entre les durs rochers qui bordent le ravin
J'ai vu monter au ciel l'éblouissante aurore ;
La face de la mer était d'un bleu divin.

D'une brume idéale enveloppée encore,
La mer ouvre son cœur, indomptable et charmant,
Au soleil matinal dont le feu la colore.

Elle sourit à son impérial amant,
Au héros casqué d'or, qui s'enflamme pour elle ;
Elle sourit, candide et bleue, infiniment.

La Vierge a retrouvé sa grâce naturelle,
Ses yeux de pur amour et son calme enchanté,
Et dans l'azur profond j'entends la tourterelle.

Mais du tranquille abîme un soupir est monté,
La lumière pâlit et la brume s'allonge
Comme une robe d'ombre autour de la beauté.

Il a surgi sur l'eau des visages de songe
Lentement tout le ciel à la mer s'est uni,
Et voici se dresser le palais du mensonge.

II

Oh ! quelles îles d'or et quel pays béni
S'épanouissent tout là-bas, dans le mystère ?
Ne vois-je pas le grand chemin de l'infini ?

Au large resplendit le splendide parterre,
Le jardin sans pareil qui s'émaille, au matin,
D'éblouissantes fleurs qu'on ne voit pas sur terre.

Sur des flots de velours, de moire et de satin
Glisse nonchalamment la flotille des fées ;
Leurs rames que j'entends font un bruit argentin.

Elles s'en vont sur l'eau, d'algues vertes coiffées,
Elles vont. Leur gaité s'éparpille dans l'air,
L'odeur de leurs bouquets m'arrive par bouffées.

Plus loin, à l'horizon, les nymphes de la mer
Poussent de joyeux cris sur leurs cavales franches
Et jamais bataillon ne me parut si fier ;

Un flot de verts cheveux leur inonde les hanches,
Une lueur de brume illumine leurs yeux ;
Sur l'azur formidable, elles sont toutes blanches.

Et voici maintenant le rocher merveilleux
D'où, quand la nuit descend, Mary-Morgane chante
Aux matelots perdus son chant délicieux.

Sa voix de pur argent, sa voix qui les enchante
Monte comme un appel au ciel en floraison,
Douce, folle, ironique et quelquefois méchante.

Mais tout homme est bien près de perdre la raison,
Quand, sous la lune claire, il a vu la sirène
De sa bouche de fleur lui tendre le poison ;

En sa grotte de nacre et d'azur elle est reine ;
Chacun de ses regards est un commandement,
Sa magie au profond du gouffre vous entraîne.

Et l'heure a tressailli du grand enchantement,
Une ville de rêve apparaît dans l'abîme,
Des cloches ont tinté mélancoliquement.

Lentement, lentement, quel fantôme s'anime ?
Kéris, ah ! c'est Kéris, l'impudique cité,
Kéris, qui dans la mort expie encor son crime !

III

Et puis rien... Par degrés, le jour s'est attristé.
Un vent tumultueux s'élève, et du ciel tombe
Sur la mer somnolente une morne clarté.

Où donc est maintenant l'aile de la colombe ?
Où donc les bleus vaisseaux avec leurs drapeaux blancs ?
On a le cœur serré comme autour d'une tombe.

Un cri de mort s'abat sur les récifs branlants,
Le flot sinistrement bat les roches meurtries,
Lugubre est, dans l'air froid, l'adieu des goélands ;

Et rien n'est demeuré des sublimes féeries
Qui se jouaient naguère en ce divin décor,
A la grâce du vent et des vagues fleuries.

L'oiseau miraculeux vient de prendre l'essor,
Il plane, il plane, et comme lui s'est envolée
La fée au clair visage avec ses cheveux d'or ;

Déjà s'est laissé choir sur la mer désolée
La nuit, lourde d'angoisse et grosse de sanglots ;
On n'entend que le bruit de la vague écroulée.

Le vent a redoublé de fureur, et les flots,
Plus courroucés toujours, escaladent la dune.
La douce Vierge ait en pitié les matelots !

IV

O mer, ô mer, ô mer, coureuse de fortune,
Chercheuse d'infini par de là les grands monts,
Toi que le soleil brûle et que fleurit la lune ;

Belle au front couronné de sombres goémons,
Nous savons le secret de la tendresse brève,
Et tes yeux sont pareils à ceux que nous aimons.

Tes vagues doucement viennent baiser la grève,
C'est toi la bonne hôtesse au souriant accueil,
La princesse idéale et la dame du Rêve.

Mais le havre tranquille est voisin de l'écueil,
Et sitôt qu'a soufflé le vent de ta colère,
La terre s'inquiète et tremble et prend le deuil.

Courtisane d'amour qui ne songeais qu'à plaire,
Quelle âme de douleur est en toi maintenant ?
Quel brouillard a soudain voilé ta face claire ?

Toi qui riais, joyeuse et libre, à tout venant,
Tu sombres dans la nuit, tu t'embrumes de larmes,
Plus même une lumière à ton front rayonnant.

Après l'instant béni, pourquoi ce vent d'alarmes ?
Je ne sais quel dégoût monte de ta beauté,
Un relent d'amertume est au fond de tes charmes.

Et notre cœur aussi, brusquement arrêté,
Se demande s'il rêve et quel fardeau l'opresse ;
Notre rancœur se noie en ton immensité.

Puis tu deviens la sombre et terrible maîtresse
Qui, pâle, se redresse, et gronde, et brise tout ;
Une flamme a jailli de ta morne détresse.

Pourquoi pleurer ? N'es-tu donc pas celle qui bout ?
Le feu damné, le feu d'enfer ? Ta male rage,
Cent meurtres consommés, n'est pas encore à bout.

Et tu grinces des dents comme sous un outrage.
C'est toi l'affreux récif droit en travers du port,
C'est toi l'horrible voix qui hurle dans l'orage.

Tu bondis, et les rocs croulent sous ton effort,
Le monde tout entier tremble de la secousse ;
La mort, la mort, la mort, à l'infini la mort !...

O mer, ô folle mer, tu redeviendras douce,
Avant qu'il soit longtemps refleuriront tes yeux,
Tes yeux d'amour candide et que rien ne courrouce.

Après l'éclair tragique et l'assaut furieux,
Les voilà tout à coup pleins des choses qu'on aime ;
Ils vont se teindre encor de la couleur des cieux.

Et, tout émerveillés du sublime poème
Que murmure le flot au rayon matinal,
Jusque dans tes fureurs nous t'adorons quand même.

A côté de l'écueil a brillé le fanal,
Le vent frais qui se lève a balayé les brumes
Et ton charme demeure à jamais virginal.

Dormez sur l'eau tranquille, ô flottantes écumes,
Champs de la bleue immensité, fleurissez-vous,
Emportez nos ardeurs avec nos amertumes.

Une âme de fierté s'agite en vos remous,
Un chant d'espoir en sort, un chant qui nous enivre ;
L'âpre sel de la mer est infiniment doux.

Rien de vil, rien de laid. Oh ! comme il fait bon vivre !
Quelle candeur limpide a la nappe d'argent !
C'est un hiver tranquille, enguirlandé de givre.

O mer, reflète encor le grand ciel indulgent,
Fais toujours, gaie ou triste, ineffablement belle,
Une claire ceinture à l'univers changeant,

Trempe pour les combats le cœur qui se rebelle,
Rends-nous libres et fiers comme toi sans retour,
O divin réservoir de la vie éternelle,

Symbole trois fois saint de l'éternel amour !



LE KORANDON



LE KORANDON (1)

Le jour de Notre Dame,
Au retour du Pardon,
J'ai vu le Korandon
Et sa petite femme.

Ils se tenaient les mains
Et dansaient sur la lande.
Ma surprise fut grande
En regardant ces nains.

(1) Les Korandons, Kornandons ou Korrigants sont les gnômes de la Bretagne.

Je crois, Dieu me pardonne,
Qu'ils avaient un peu bu.
Le Korandon barbu
Serrait sa Korandone,

Et, comme des cabris,
Tous deux sur l'herbe folle
Faisaient la cabriole
Avec de petits cris.

Ils me virent ensemble
Et, sans se déranger,
— « Salut, bel étranger,
Le diable te ressemble.

Veux-tu boire avec nous ?
On va se mettre à table.
Le cidre est délectable,
L'hydromel aussi doux. » —

Il passait sur les choses
Comme un souffle enchanté.
Une molle clarté
Baignait les champs de roses.

Tout à fait engageant
Était le menu couple

Et quelle échine souple
Et quels cheveux d'argent !

Hélas ! Le petit verre
Ne tenait pas beaucoup.
Mais j'ai bu plus d'un coup.
Heureux qui persévère !

Alors le Korandon
Tira sa barbe blanche,
Mit le poing sur sa hanche,
Se frappa le bedon,

Et, dans une embrassade,
Déjà très familier,
— « Ah ! c'est particulier,
Je t'aime, camarade,

Ta binette me plait
Encor qu'un peu palote,
Elle est à point falotte
Et sent le gobelet.

Mais pourquoi ces yeux mornes
Et cet air fatigué ?
Tu n'es vraiment pas gai
Porterais-tu des cornes ?

Bah ! bah ! ce n'est qu'un sot
Qui prend sitôt la mouche.
Ne sois pas trop farouche,
Imite-moi plutôt.

Nous autres, petits hommes,
Qui vivons dans les bois,
Nous rendons, tu le vois,
Hommage au jus des pommes.

Moi, je suis vieux, très vieux,
Presque l'âge du monde.
J'ai vu la fée Habonde
Et j'ai connu ses yeux.

Morgane me fut chère
Dont le cœur n'est pas sûr.
Avec le noble Arthur
J'ai longtemps fait la guerre.

Et cassé maintenant,
Lourd, la tête chenue,
Tu vois, je continue
A rire à tout venant.

J'ai la bouche friande
Et le cœur toujours chaud.

Parfois, dans un sabot,
Je vais sur la mer grande.

Sous le rosier discret,
En gars qui s'émancipe,
J'aime à fumer ma pipe,
Quand la lune apparaît.

Vieille est ma ménagère,
Elle n'a qu'une dent.
Nous dormons cependant
Sous la même fougère.

Jette là ce chagrin
Qui jour et nuit t'opresse.
Fais-nous une maîtresse
Qui te maintienne en train.

Aime, bois, ris et chante
Sans trop savoir pourquoi.
Mais évite, crois-moi,
La Princesse méchante. » —



CROQUIS BRETONS



CROQUIS BRETONS

I

La mystique Bretagne est une bonne vieille
Dont la candeur enchante et la grâce émerveille.
Modeste, elle n'a pas toujours de ces grands airs
De cueilleuse de gui, de prêtresse des mers
Qui font que de bien loin la foule s'agenouille.
Parfois elle s'endort, en filant sa quenouille,
Devant l'âtre enfumé qu'habite le grillon.
Adieu le châle vert, adieu le cotillon
Qui la virent, naïve et souple paysanne,
Danser la dérobée au pardon de Sainte-Anne !
Mais ses yeux n'en sont pas devenus plus dolents.

La coiffe sied encore à ses beaux cheveux blancs.
Et dès que la fleur d'or apparaît sur la lande,
Quand un vent de printemps souffle sur la mer grande,
Elle aime à retrouver quelque lai d'autrefois.
Un charme de jeunesse est resté dans sa voix.
Qu'elle évoque saint Yve ou la Vierge Marie,
Qu'elle dise l'horreur de la vague en furie
Ou l'amour, pur et bleu comme le firmament,
On sourit à l'entendre, et rien n'est plus charmant
Que ce rai de lumière aux lèvres de l'aïeule
Que réclame le soir et qui va rester seule.

II

Un pré vert qui reluit dans l'aube transparente,
Un moulin qui tictaque au bord de l'eau courante,
Des fleurs, des fleurs, des fleurs au milieu du cresson,
Et toujours et partout l'idéale chanson,
Puis de petits moutons qui broutent l'herbe drue,
Des enfants piaillant, très sales, dans la rue,
Une nature agreste et sans grand tra la la,
Et je me dis : « Où diable ai-je vu tout cela ? »
Je connais le berger, je connais la bergère.
L'épicière du coin ne m'est pas étrangère.
Le facteur me salue. Il est de mes amis
Et me demande à boire ainsi qu'il est permis

J'aime ces bonnes gens. Ils sont bien de ma race.
Ici rien ne me pèse et rien ne m'embarrasse.
On ne m'accueille pas d'un sourire moqueur.
Même le gris pays est tout près de mon cœur.
A je ne sais quel air, dirais-je, de tendresse
Il m'a semblé revoir encor ma douce Bresse.

III

La mer est bleue et le ciel bleu. Rien que du bleu.
C'est la délicieuse paix du Seigneur Dieu,
La plage rêve. A peine on entend son haleine.
La colline s'endort sans y songer. La plaine
Frissonne doucement au souffle du matin.
Partout la bonne odeur, la fraîche odeur du thym.
Bêtes et gens ont dans les yeux une lumière.
Un grand calme s'est fait au cœur de la chaumière,
Et le marin va boire avec le moissonneur.
C'est la divine paix, c'est presque du bonheur.
Bonsoir au vent mauvais, à la vague méchante.
Seul, au-dessus des genêts d'or, un oiseau chante.

IV

Mais la mer est mauvaise aussi, mauvaise en diable.
Oh ! sa voix rauque au fond de la conque effroyable !
C'est la folle, aux yeux convulsés, aux cris stridents.

Elle écume, elle bave, elle grince des dents,
Elle hurle, elle bout, elle est en male rage.
C'est l'esprit monstrueux qui déchaîne l'orage,
La reine au cœur glacé du royaume des morts,
Celle qui sans pitié, sans haine, sans remords,
Pour engloutir le monde ouvre ses bras de goule.
Et tout est noir, et tout chancelle, et tout s'écroule.
Sur le gouffre infini passe un souffle infernal.
Vite, bon sémaphore, arbore ton fanal.

V

Et des roses, partout, partout des roses blanches,
Roses de tous les jours et roses des dimanches,
Le tranquille pays s'en embaume au lointain !
Roses du soir, roses du jour et du matin,
Roses de l'aurore et du divin crépuscule,
Roses qui précédez la morne renoncule,
Vous fleurissez la lande où je suis prisonnier.
J'entends, ravi, votre langage printanier.
Vous gardez un reflet du gai soleil de France,
Et je sais qu'après tout vous parlez d'espérance.
Roses de la cellule où je suis enfermé,
Vous dites qu'il est toujours bon d'avoir aimé.
Roses, merci. Gardez mon cœur ; je vous le donne.
Roses d'hiver, roses d'été, roses d'automne,

Epanouissez-vous et faites des heureux.
Oh ! La Bretagne sombre avec ses chemins creux !
Elle vous apparaît d'abord un peu morose.
Mais qu'elle est douce à voir quand elle tient la rose !

VI

Comme un gardien fidèle au seuil de la maison,
Le rocher du S'Kevel surveille l'horizon.
Il regarde filer au loin les blanches voiles.
Il sait l'heure où le ciel se fleurira d'étoiles
Et quand s'allumera le phare éblouissant.
Lui, le grand immobile, il sourit au passant ;
Le front ceint d'azur clair, de soleil ou de brume,
Il écoute la vie et sans trop d'amertume.
Pourtant quand la tempête éclate au ciel profond,
Il semble las de tout ce que les hommes font.
Il dépouille d'un coup ses allures tranquilles,
Il est hargneux comme la nuit sur les Sept Iles.
On s'imagine voir, échappé de l'enfer,
Quelque monstrueux dogue, en arrêt sur la mer.

VII

Jacoïc m'a guidé parmi les pays verts,
Et nous voici tous deux au bout de l'univers,
En un recoin charmant de l'antique Bretagne,

Entre la mer fleurie au loin et la montagne.
 De grands arbres touffus avec un filet d'eau.
 Derrière, sans recteur, vicaire ni bedeau,
 Une toute mignonne et rustique chapelle,
 Saint-Gorgon, c'est l'étrange nom dont on l'appelle.
 Dieu ! cette solitude et ce calme enchanté.
 Le saint trône au dedans. Il est représenté
 Tenant l'épée en main comme un homme de guerre.
 « Gorgon, dis-je à Jacquot, je ne le connais guère.
 Quel est donc cet élu qu'on ne voit pas ailleurs ? »
 Et Jacquot me répond : « Le roi des artilleurs. »

VIII

Un autre brave saint, Duzec, est à deux pas,
 Fort aimé de la Vierge et des gens de là-bas.
 J'aurais peine, je crois, à conter son histoire.
 Mais rien n'est plus joli que son grêle oratoire
 Et sa source d'eau vive où s'est baigné le roi.
 Nous lui rendîmes nos devoirs, Jacquot et moi.
 Pas de près. Le bon saint se celait. Mais qu'importe,
 Puisqu'une tirelire était contre la porte,
 Qu'un écriteau disait, gaiement peinturluré :
 « Donnez à saint Duzec. Il vous en saura gré. »
 J'allais obtempérer à ce conseil honnête,
 Quand Jacquot : « Oh ! monsieur, oh ! que vous êtes bête !

Saint Duzec est au ciel, il n'a besoin de rien.
Mais moi j'ai toujours soif et je suis bon chrétien.
N'ai-je pas un beau nez au milieu du visage ?
Donnez-moi les deux sous ; j'en saurai faire usage. »

IX

Que je plains saint Guirec ! Il ne sait que sourire.
Mais comment sans pitié dire son long martyre !
Il reste crânement campé sur son rocher.
Oui, mais la mer est basse ; on pourra l'approcher.
Et les mille *fleurs d'or* et les mille amoureuses,
Les belles sans ami, dame ! elles sont nombreuses,
Lui piquent une épingle au beau milieu du nez.
Certes je suis hostile à ces us obstinés.
Bien qu'un peu parpaillot, ce vieux saint me fait peine.
Mais on se mariera, la chose est très certaine,
Avant qu'il soit un an, à la grâce de Dieu,
Et cela vaut, ma foi, qu'on s'émancipe un peu.
Je crois entendre au loin de merveilleuses cloches
Et l'argent trébuchant et clair qui sort des poches.
Allons, laissons passer ce bon peuple falot.
— Et saint Guirec sourit toujours, les pieds dans l'eau.

X

Au cabaret du coin nous sommes attablés.
Mais qu'allons-nous bien boire en regardant ces blés ?

« Le cidre, que c'est fade ! on n'en a guère envie.
 Parlez-moi, s'il vous plait, de la bonne eau-de-vie
 Qui grince et vous écorche, en passant, le palais.
 Ah ! voilà qui vous met au cœur des oiselets,
 Voilà qui vous fera raisonner comme un livre,
 Voilà, fussiez-vous mort, qui vous enseigne à vivre.
 Vraiment, par saint Guirec, monsieur, je vous le dis,
 C'est la benoîte Vierge au seuil du Paradis. »
 — « Soit, commandez, mon brave et tant pis pour ma tête. »
 Le *gwin-ardent* coule à pleins bords ; c'est la grand'fête.
 Un merveilleux soleil s'allume à l'Orient,
 Et Notre Dame nous regarde en souriant.
 Comment faire à nous deux pour retrouver la porte ?
 Bah, si nous titubons un tant soit peu, qu'importe ?
 Il faut bien, si l'on veut n'être de mauvais ton,
 Se griser, quand on a l'honneur d'être Breton.

XI

Francine a la gaieté d'une petite folle,
 Francine a la fraîcheur du matin qui s'envole,
 Francine a la candeur de la nuit qui descend.
 Son tendre cœur, j'en jure, est encore innocent.
 Quand sur la lande en friche elle garde ses vaches,
 On rêverait, à ses côtés, d'être à l'attache.

Hélas ! déjà ses yeux ne sont plus si fleuris.
Elle tressaille au nom du monstrueux Paris.
Quelque dégoût lui vient du pays des apôtres,
Et le monstre la croquera comme les autres,
Pauvre oiseau que le chien guette après l'oiseleur.
Pourtant, regardez-la, regardez cette fleur ;
Si gentille, elle semble une vierge en prière,
Qui sourit, sans penser, du fond d'une verrière.

XII

Dans l'idéal azur du matin qui s'éveille
Un léger son de cloche arrive à mon oreille.
Est-ce baptême, noce ou bien enterrement ?
Je ne sais. A coup sûr c'est doux infiniment.
On dirait un rayon de soleil dans la brume,
Un peu de joie avec un relent d'amertume.
Ici la mort est bonne et ne fait pas grand'peur,
Et l'amour, oui, l'amour, n'est pas le gai trompeur,
L'enfant malicieux à qui rien ne résiste.
Il garde au fond du cœur quelque chose de triste.
Ainsi la cloche passe, passe en murmurant,
Sur le monde d'en bas qui lui paraît si grand.
Elle dit : « Pauvres gens, sortez de l'ombre infâme.
Songez au Paradis qui réclame votre âme. »

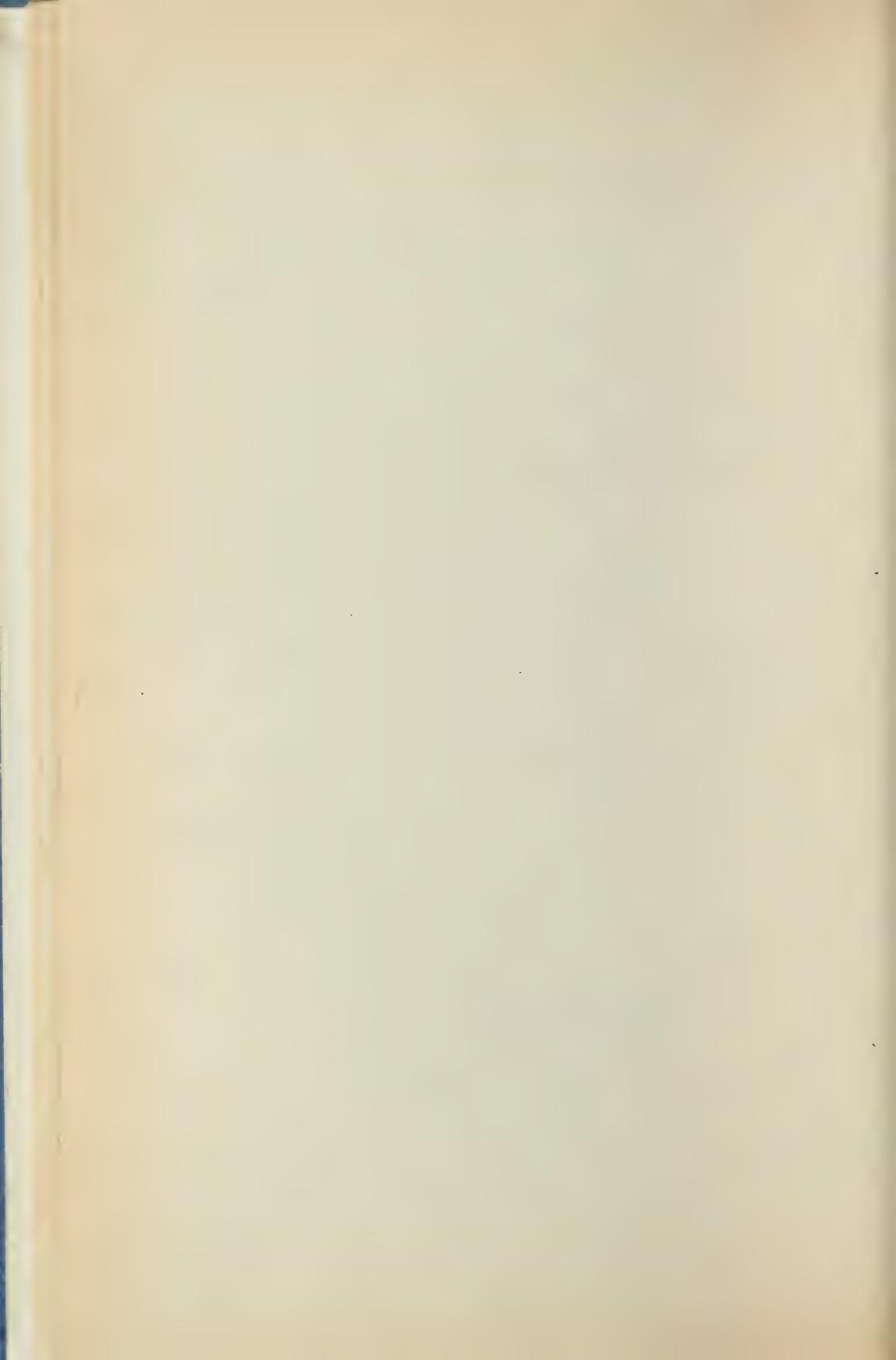
Et soudain disparaît tout ce qu'on a d'amer.
Oh ! les limpides voix des cloches sur la mer !

XIII

Et la sainte Bretagne est encor là debout,
Celle qui rit et pleure et chante, et qui boit tout,
Celle qui pour un rien boude toute une année,
Celle qui crie aussi, vierge passionnée.
Elle n'est pas tranquille et simple autant qu'on croit.
Elle abrite plus d'un animal sous son toit,
Et ce n'est pas toujours, crois-moi, la blanche hermine.
Mais dans ses yeux mouillés l'avenir s'illumine.
J'ai dit qu'elle était vieille. Oh ! que je suis menteur !
C'est la jeunesse même et l'oiselle et la fleur.
Elle n'est pas toujours en proie au divin rêve.
Elle regarde aussi le soleil qui se lève.



NOEL BRETON





NOEL BRETON

I

Un bruit s'est répandu dans la Basse-Bretagne.
On dit que l'Enfant-Dieu vient de naître, et soudain
Tout s'émeut de la mer à la noire montagne :
L'un a quitté sa barque et l'autre son jardin.

Que de gens ! Pour mieux voir l'aurore qui se lève,
Il en vient de la lande, il en vient de partout,
Et l'on dirait que tous, après un mauvais rêve,
En plein ciel étoilé s'éveillent tout à coup.

Le penn-bas à la main pour soutenir sa marche,
Un pêcheur au cheveux de neige est en avant.

Jeunes gens, hommes faits suivent le patriarche
Et reprennent en chœur son cantique fervent.

Bas rouges, robe noire et châle des dimanches,
Les femmes bravement leur emboitent le pas ;
Et c'est au loin comme une mer de coiffes blanches,
Un flot qui toujours roule et qui n'est jamais las.

Fillettes au regard étonné, bonnes vieilles,
Il en est de tout âge et de toute couleur.
C'est le bourdonnement d'une ruche d'abeilles
Sous un soleil d'été, dans le courtil en fleur.

Et derrière, mon Dieu, que d'êtres en guenilles
Au visage dolent et pourtant guilleret !
Des boîteux dans l'azur agitent leurs béquilles,
Des ivrognes font halte au premier cabaret.

II

O chrétiens qui rêvez, en plein péché peut-être,
Aux périssables biens qu'on acquiert en passant,
Voyez donc quel palais a choisi, pour y naître,
L'unique, le grand Roi, le Seigneur tout-puissant.

Regardez, bonnes gens. Ce n'est qu'une humble crèche
Où la mère et l'enfant sont blottis dans le foin.

Un bœuf est là, soufflant de son haleine fraîche,
Un petit âne roux fait hi-han dans un coin.

Pauvre hutte branlante et que rien ne protège,
Sait-elle seulement qui lui vient aujourd'hui ?
Par l'étroite lucarne, où frissonne la neige,
Le vent du Nord tempête et hurle, il est chez lui.

Mais toute jeune est l'accouchée et toute blonde.
Son visage de fleur sourit divinement.
Le poupon qu'elle allaite est le Maître du monde,
Elle le berce, heureuse, avec un tremblement.

Et la mer au dehors, la grande mer s'arrête.
Recueillie et craintive, elle a l'air d'écouter,
Au fond du ciel éclate un cantique de fête ;
Tous les anges de Dieu se sont mis à chanter.

III

Nos gens sont arrivés bien las. Que leur importe ?
Voici l'heure adorable et le divin moment.
« Laissez, mes bons amis, vos penn-bas à la porte,
Dit Joseph, vous aurez bientôt contentement. »

Et la Vierge a souri, plus belle que l'aurore,
L'enfant s'est éveillé, tendant ses petits bras.

Ah ! bien abandonné qui souffrirait encore !
Plus d'un tremble la fièvre et ne s'en doute pas.

Mais quel grand souffle emplit la chétive demeure ?
Le biniou prélude. O Dieu, la douce voix !
C'est, sous le triste ciel, la Bretagne qui pleure,
La Bretagne qui pleure et qui chante à la fois.

Nos commères pourtant ont le cœur bien à l'aise ;
Laquelle ne voudrait toucher le nouveau-né ?
Elles ouvrent des yeux grands comme une fournaise,
Se disent l'une à l'autre : « Oh ! oh ! oh ! *ma iné.* »

Elles sont à genoux. Leurs larmes fendent l'âme.
Toute mouillée encor, s'envole une chanson.
Faut-il pas attendrir la bonne chère dame
Et faire rire un peu le joli nourrisson ?

Déjà, grâce aux pêcheurs, frétille sur la paille
De beaux poissons d'argent avec des reflets bleus.
Que ce homard a l'air terrible, et quelle taille !
Le turbot sans pareil, le bar miraculeux ?

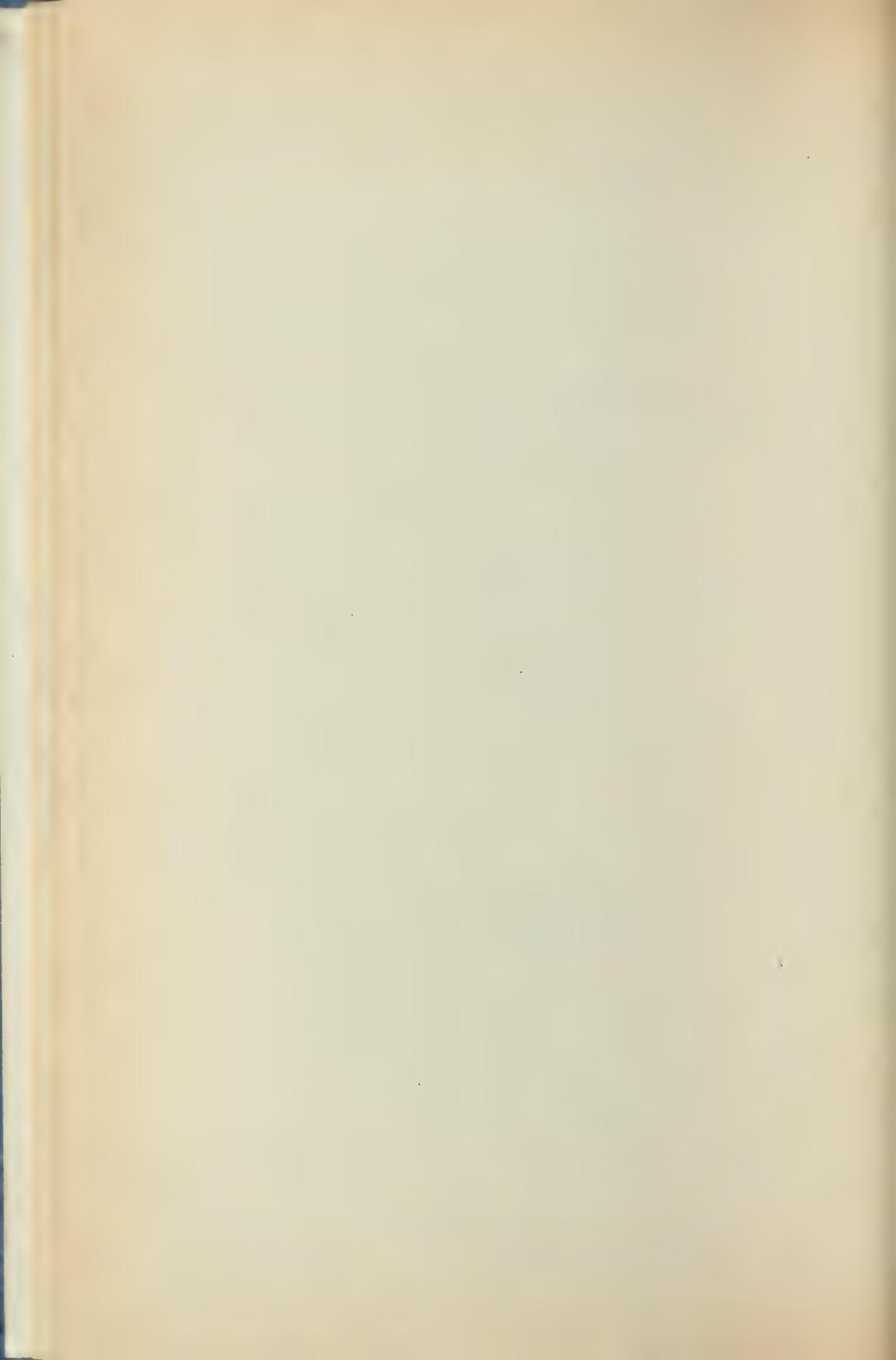
Et voici qu'un lait pur écume dans les jattes.
On allume le feu : c'est pour la soupe aux choux.
Il suffit d'un instant pour griller les patates.
Vive les crêpes d'or avec le cidre doux !

La longue Zéphyrine apporte un pot de beurre,
Et choit tout de son long, si grand est son émoi ;
En fait de goutte, Aimée eût toujours la meilleure,
Francine offre son cœur et c'est assez, ma foi.

Mais le plus beau de tout, c'est le petit navire
Que bien dévotement présentent les gamins ;
L'Enfant-Dieu s'émerveille à ce bateau qui vire,
Il rit, en regardant sa mère, et bat des mains.

Seul, monsieur du Jacquot, seigneur plein de prudence,
Reste majestueux. Qui pourrait le troubler ?
Cependant il salue, et, par condescendance,
Il a caressé l'âne avant de s'en aller.





LE CHANT DE MERLIN



LE CHANT DE MERLIN

Quand j'étais dans le monde, on m'appelait le sage,
C'était moi le devin et le barde sans pair.
Ma gloire bouillonnait dans les flots de la mer ;
Le soir me souriait de son calme visage.

Quand je chantais, pensif, sous la douceur des cieux,
La terre déroulait lentement ses longs voiles.
Un éclair s'allumait dans les yeux des étoiles,
Et des fruits d'or tombaient de l'arbre merveilleux.

J'étais riche et puissant quand j'étais dans le monde.
Une brise immortelle agitait mes cheveux.

J'ai tué l'hydre infâme et le serpent baveux.
J'ai tenu dans mes mains Viviane la blonde.

Le parterre idéal ne m'a pas oublié.
Il a tout retenu de nos métamorphoses.
Voici surgir encor la muraille de roses
Où je voulus, un jour, que mon cœur fût lié.

Le léopard saxon terrifiait la plaine.
Je vins et je lui pris la langue entre les crocs.
Arthur m'a fait asseoir au milieu des héros ;
Genèvre a mis sur moi la fleur de marjolaine.

J'étais l'amour, la joie, et la guerre et le chant.
Je savais le secret des splendides mensonges.
Je hàtais d'un regard l'éclosion des songes ;
Je lisais l'avenir dans le soleil couchant.

Et maintenant, timide et nu, presque sauvage,
Je me traîne au hasard sous l'infini des bois.
Rien ne m'est demeuré du charme d'autrefois.
Je suis le marinier de la mer sans rivage.

Le vent triste et mauvais, le vent de n'importe où
Me ballote, à son gré, dans la forêt maudite.
Moi qui sur l'eau féerique évoquais Aphrodite,
On me traite de brute, on dit que je suis fou.

On me méprise, moi qui dominais la terre
Et piquais une étoile au cœur du firmament.
Les bêtes ont pitié de mon abaissement,
Muettes tout à coup devant le grand mystère.

L'homme que j'ai dompté, l'homme est plus odieux.
Il me voudrait sanglant, enchaîné sur la roue.
Jusqu'aux petits enfants qui me criblent de boue !
Ils n'ont pas vu l'enfer qui flambe dans mes yeux.

Mais patience, patience ! L'heure approche
Qui ressuscitera mon antique fierté,
L'oiseau miraculeux sur la lande a chanté ;
Un feu s'est allumé, cette nuit, sur la roche.

Ce cœur, sincère et franc, qu'on prit en trahison
S'évadera bientôt de l'ombre nostalgique.
Elle va reflourir, la baguette magique.
Je vois tout le futur blanchir à l'horizon.

Je vois les lys grandir dans le jardin des rêves,
La rose s'effeuiller sur le fleuve lointain,
Et la mer, bleue et rose, au lever du matin,
Battre paisiblement l'immensité des grèves.

Ceux qu'effarait l'essor de mes songes ardents
Sentiront sur leurs fronts haineux passer la bise.



Ils sauront que le bel amour souffle à sa guise
Et que le vieux lion n'a pas perdu ses dents.

O Viviane d'or, Viviane céleste,
Viviane, mon cœur et ma vie et mon tout,
O toi qui ne connais ni honte ni dégoût,
Toi dont le souvenir est tout ce qui me reste,

Je t'en prie, aide-moi, car j'en ai grand besoin,
Aide-moi. Je suis pauvre et faible et rustre encore.
En attendant l'immense et radieuse aurore,
Aide-moi, toi si merveilleuse et toi si loin !

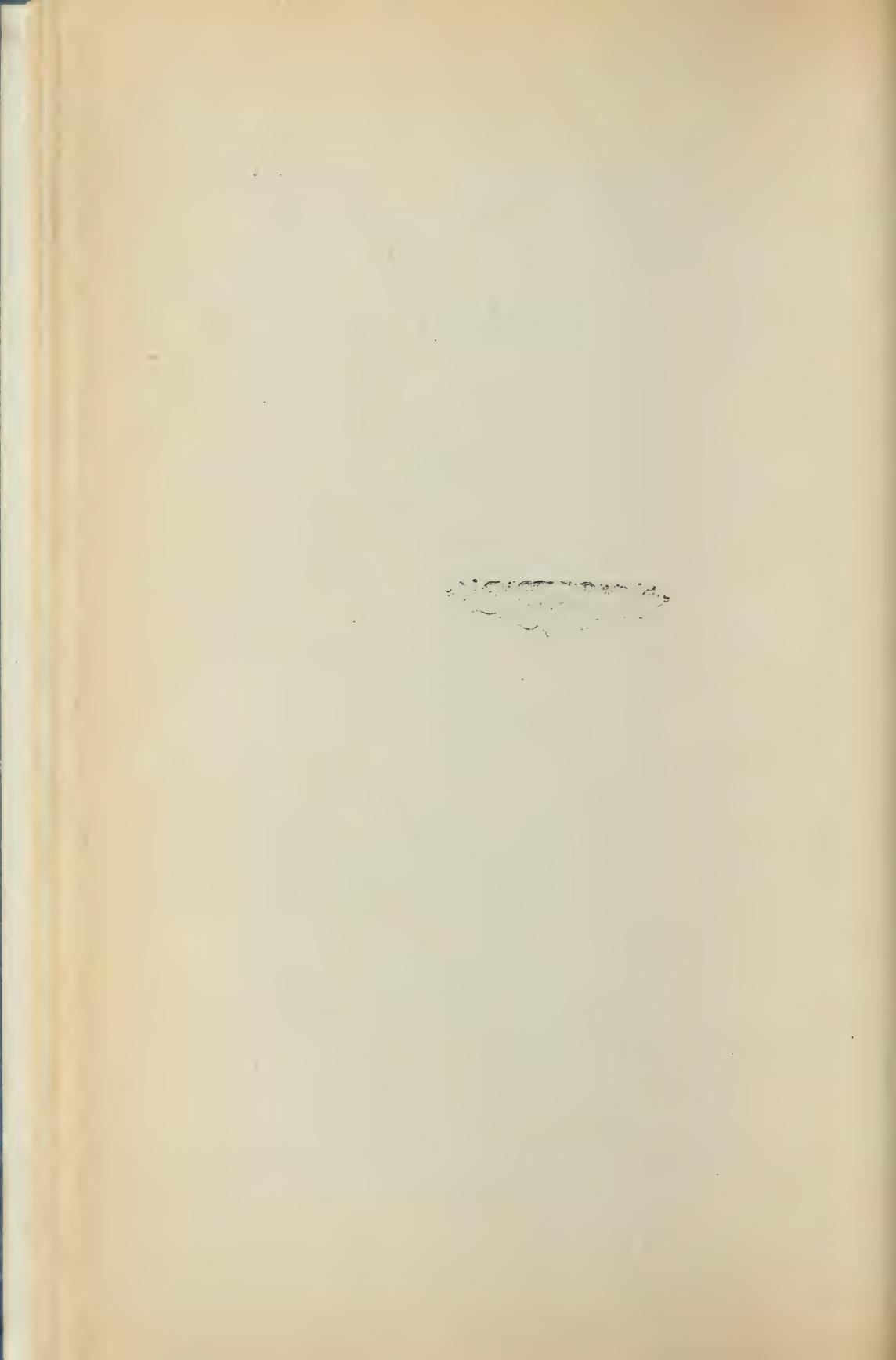
Tends-moi la main du fond du bocage mystique
Où ton âme à la mienne a si bien répondu.
Souris au pur amant que ta bouche a perdu ;
Regarde l'impotent et le paralytique.

Si peu qu'un de tes doigts m'effleure, oh ! mais si peu,
Tu verras tressaillir le profond de mon être.
Le monde malfaisant reconnaîtra son maître ;
Je pourrai croire encore à la bonté de Dieu.

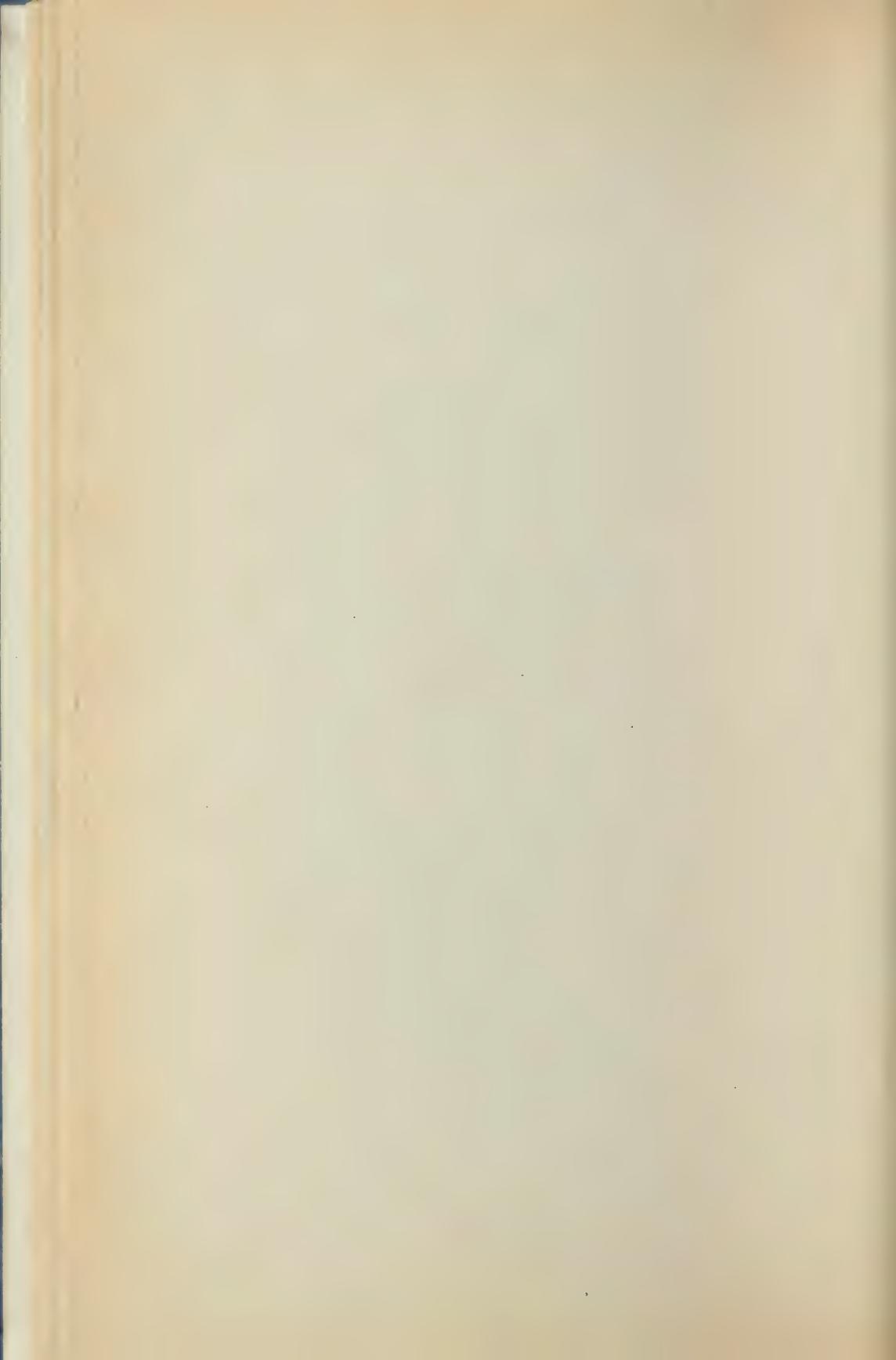
Et ton rire d'enfant réveillera ma lyre.
Je ferai, mort joyeux, éclater le tombeau.
Je chanterai plus fort, sous un soleil plus beau.
Je forcerai la sombre nuit à me sourire.

Laisse-moi seulement balayer le poison
Dont cette folle et pauvre terre est inondée.
Souffre que je combatte encore pour l'Idée
Et je retournerai dans ta douce prison !





A LA MER





A LA MER

Les baigneurs somnolents se traînent sur la grève,
Les membres harassés, l'esprit en désarroi.
Quelque chose leur pèse, ils ne savent trop quoi.
Ils ne sont pas chez eux dans ce pays du rêve.

L'un dit : — Ce n'est pas gai, cet éternel brouillard.
La mer ? Eh oui, je vois. Mais ça ne compte guère.
L'autre : — Votre journal parle-t-il de la guerre ?
Un troisième : — Ah ! mon Dieu, pas le moindre billard !

Les dames, s'éventant, jasant sous leurs ombrelles
— Le beau petit garçon et quel air de santé !
— Ce collet est divin. — Que vous a-t-il coûté ?
— Aimez-vous, comme moi, le chant des tourterelles ?

Mais voici que s'élève un bruit de pugilat :

— Innocent, innocent ! l'enfant qui vient de naître !

— Lui ! Comment osez-vous me parler de ce traître ?

— Un martyr ! — Un greudin ! — Un saint ! — Un scélérat !

Le débat semble clos et crac ! il recommence :

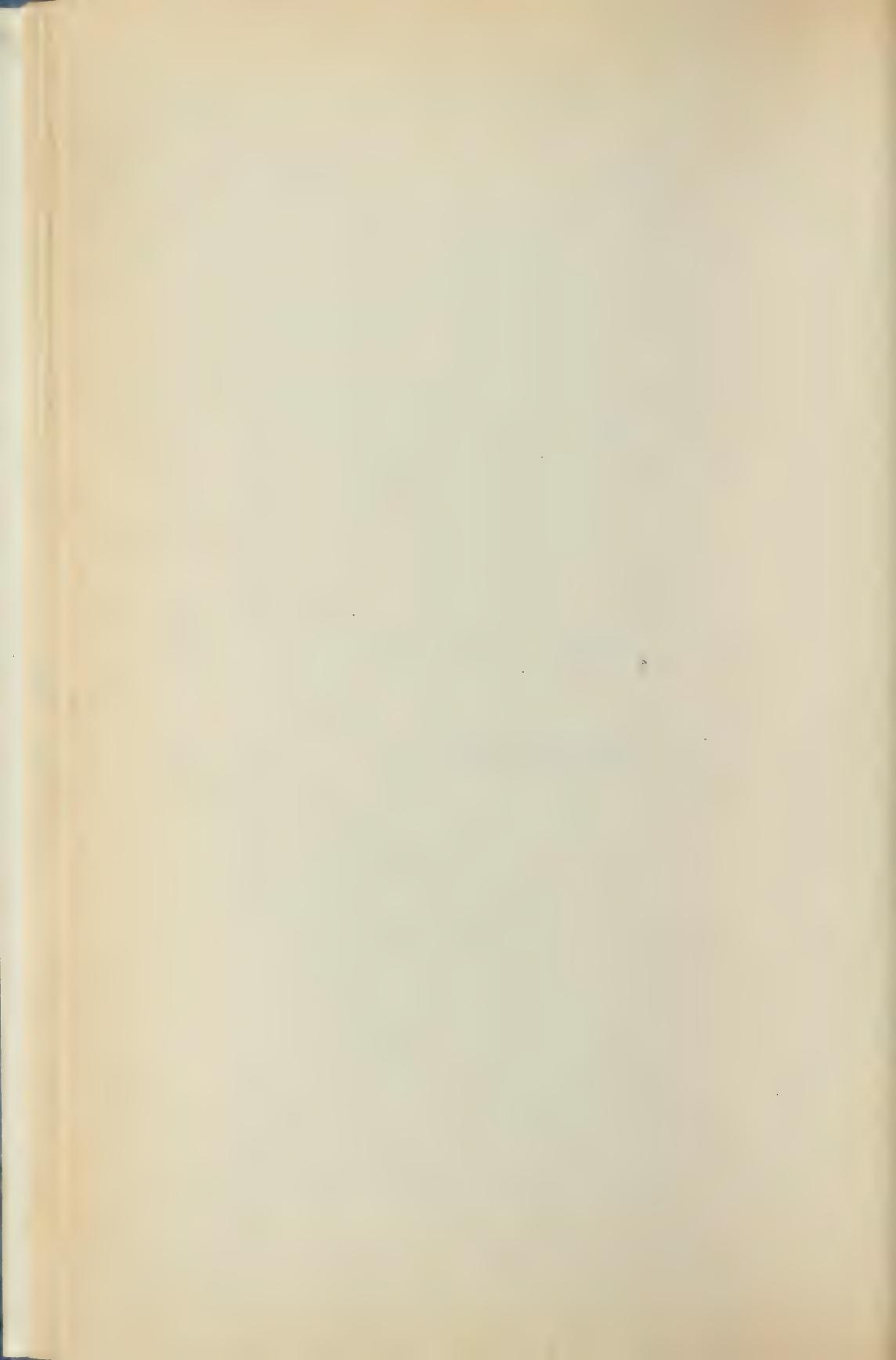
Les oiseaux cependant volent effarouchés.

Et, sur le sable d'or, au milieu des rochers,

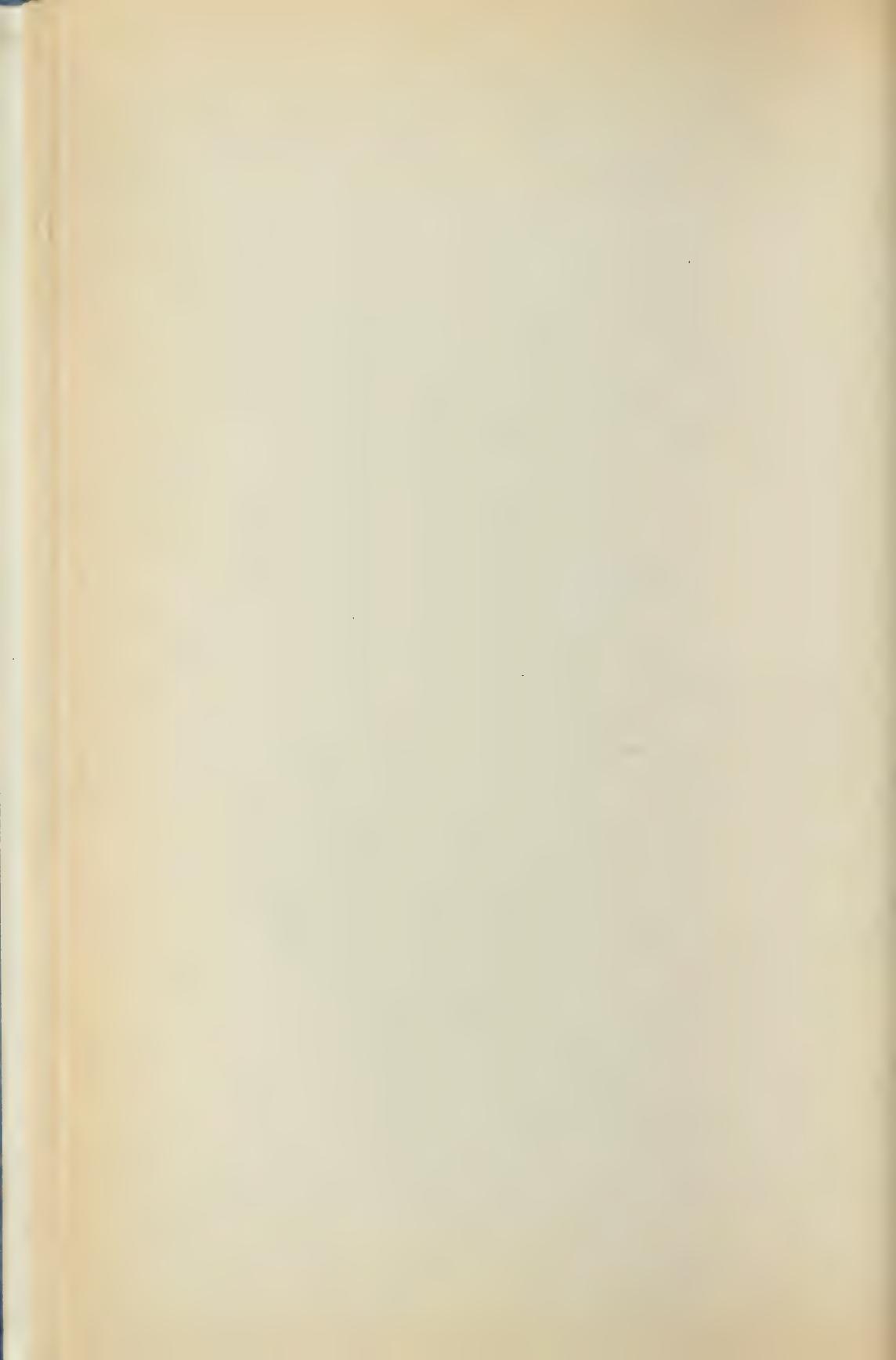
Dans l'azur infini rêve la mer immense.



AVANT LE SOIR



PRÉLUDE





AVANT LE SOIR

*Le soir n'est pas encor tombé, le soir mystique
Qui calmera nos cœurs et fermera nos yeux,
Le soir où surgiront, par delà d'autres cieux,
Les tours de sombre azur des villes du cantique.*

*Mais déjà quelque brise, un murmure confus
Dans l'ombre qui s'allonge en annoncent l'approche,
Et je me sens bercé d'une invisible cloche
Qui pleure, on le dirait, sur l'homme que je fus.*

*L'eau vive court encore où l'anémone blanche
Abandonna son cœur aux souffles du matin.
Un charme est demeuré sur la mousse et le thym ;
Le rossignol d'amour est toujours sur la branche.*

*Hélas ! La toute belle a perdu ses couleurs ;
Une ombre de langueur se mêle à sa tendresse,
Et le chant de l'oiseau n'a plus cette allégresse
Qui faisait tressaillir tout le pays des fleurs.*

*Quand midi grésillait sous l'azur qui flamboie,
J'ai cheminé dans l'or comme un bon moissonneur,
J'ai tenu dans mes mains l'écusson du bonheur,
J'ai porté fièrement l'étendard de la joie.*

*Faut-il donc insulter à ce passé charmant ?
Non, non. Je suis à lui comme au toit l'hirondelle.
S'il ne me connaît plus, je lui reste fidèle ;
Je n'ai rien désappris du vieil enchantement.*

*Car je tiens que le rire est une noble chose,
Un frère de l'amour, un guide sans pareil,
Et qu'on ne peut avoir, au pays du soleil,
De meilleurs conseillers que le lys et la rose.*

*Pourtant, aux meilleurs jours, j'ai parfois entendu
Souffler en mon jardin comme un vent de colère.
Un serpent d'émeraude est au fond de l'eau claire ;
Quand je m'y suis baigné, le traître m'a mordu.*

*Et j'ai souffert. Beaucoup. Peut-être plus qu'un autre.
J'ai fait plus d'une halte au château des affronts.*

*O ma jeunesse à l'œil si vif, aux gestes prompts,
Tu n'a pas oublié la peine qui fut nôtre.*

*Marguerites des prés et pervenches des bois
Étoilaient à l'envi ta chevelure brune...
Ah! dans ces longues nuits que fleurissait la lune,
Qu'il a passé de pleurs entre tes petits doigts !*

*Le page qui, tremblant, tenait ta lourde traîne
L'a bien su, mais jamais il n'en aurait rien dit.
A voir ta bouche close il était interdit ;
Pour or ni pour argent il n'eût trahi sa reine.*

*Jeunesse, ma jeunesse, avons-nous bien lutté ?
Avons-nous bravement tenu tête à l'orage ?
Sourire en plein tourment, n'est-ce pas du courage ?
Quand nous agonisions, nul ne s'en est douté.*

*Le printemps, à sa cour, aimait à nous entendre ;
L'aube accueillait gaîment nos rires ingénus,
Nous avons tant chanté qu'on nous a méconnus,
Et beaucoup n'ont pas vu ce que j'avais de tendre.*

*Qu'importe ? En vérité, c'était là le bon temps,
Le temps de la bataille et le temps des verveines ;
Un sang vermeil et chaud nous courait dans les veines,
Un beau songe de gloire enflait les combattants.*

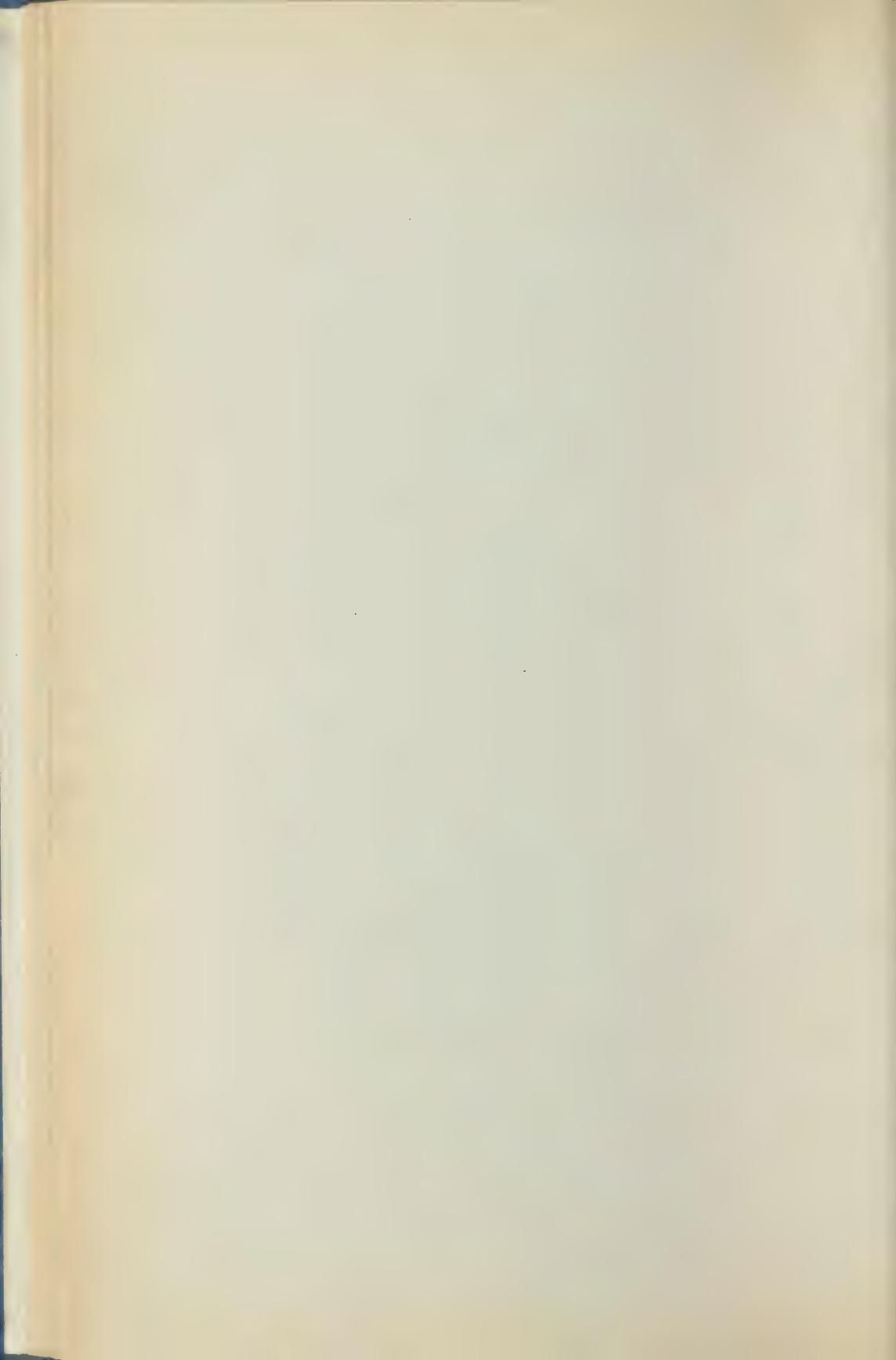
*Maintenant, tout est morne et tout se décolore ;
Les roses du parterre ont un parfum d'adieu,
Et dans ce triste ciel, qui fut un jour si bleu,
Pas un seul n'est resté des voiles de l'Aurore.*

*Résigne-toi, mon cœur. Il ne faut plus aimer.
Ne cherche pas à voir où le soleil se lève,
Regarde : celle-là qui fut ton dernier rêve,
Ses yeux délicieux sont prêts à se fermer.*

*La fleurette d'antan n'est plus à son corsage,
Le bois ne s'émeut plus de son rire argentin.
Va. Sans même un murmure, accepte ton destin.
Lorsque la nuit est proche, il convient d'être sage.*



PRISE D'HABIT





PRISE D'HABIT

I

La chapelle était sombre en ce matin charmant,
Et tout y défaillait de langueur amoureuse.
Or et rubis, la châsse de la Bienheureuse
Au pied du grand autel scintillait vaguement.

En ce matin d'été la chapelle était sombre,
Sombre comme la mort et l'éternel amour !
Des Christs agonisants se levaient tour à tour,
Montraient leur cœur saignant et retombaient dans
[l'ombre.

Des feux rouges partout trouaient l'obscurité ;
Partout des feux errants et de petites flammes,
Et c'était, semblait-il, comme une fuite d'âmes
Encore à mi-chemin du royaume enchanté.

Un blanc rais de soleil au coin d'une verrière
Apparut un instant et puis s'évanouit.
Ainsi qu'une bourrasque au milieu de la nuit
Il s'éleva soudain un grand vent de prière.

Et le prêtre parla, parla très doucement ;
Ses paroles avaient le charme d'un cantique.
Il dit le tendre éclat de la rose mystique
Et l'infini bonheur de souffrir en aimant.

O la bonne nouvelle et le divin message
Qu'apportait à la terre un envoyé des cieux !
O miracle ! Au-devant de l'époux radieux
On voyait, lampe en main, courir la vierge sage.

Voici qu'a disparu l'univers abhorré.
Plus haut, toujours plus haut, vers l'azur et le rêve,
Plus haut sur la montagne où le soleil se lève,
Où croissent les lys blancs dans le matin doré !

Et comme soupiré par des voix très lointaines,
Un air tendre et plaintif s'éleva du saint lieu.

Chœur céleste ! C'étaient les servantes de Dieu
Qui célébraient l'Amour autour des sept fontaines.

II

L'instant irréparable approche. Il a passé
Comme un souffle inconnu venu d'un autre monde.
C'est le vent des hauteurs qui bat la mer profonde.
Silence ! Le mystère a déjà commencé.

Lentement, lentement, la grille s'est ouverte.
Pareil au jardin clos que garde un Séraphin,
Le Sanctuaire unique apparaît à la fin.
J'ai vu le sacrifice et la brebis offerte.

Dans les chants et les fleurs, parmi l'or et l'encens,
On amène la vierge au roi qui la désire.
Aux portes du triomphe elle hésite et soupire :
Son âme tremble toute en ses yeux innocents.

Une voix l'appela dès sa première enfance,
Une voix d'au delà qui parlait d'infini.
Un trait d'or la frappa qu'elle a toujours béni,
Son cœur silencieux se trouva sans défense.

Elle fuyait au bois comme un chevreuil blessé.
Le meilleur de sa joie était fait d'épouvante.

Elle disait : « Seigneur, voyez votre servante.
Quel cœur chétif, ô Dieu, vous avez ramassé !

Je suis venue à vous quand vous m'avez fait signe.
Hélas ! je ne suis rien ; je ne puis qu'adorer.
Laissez-moi seulement vous aimer et pleurer
Au seuil du Paradis dont je ne suis pas digne. »

Alors le Roi des rois, le Maître triomphant,
Se penchait doucement sur la vierge ravie,
Et, pour mieux l'aguerrir aux combats de la vie,
La prenait par la main comme un petit enfant.

Maintenant, c'en est fait des dernières batailles.
L'amour a triomphé, l'amour terrible et doux.
L'enfant élue avance au-devant de l'époux,
Elle porte à son doigt l'anneau des fiançailles.

Mais avant de toucher aux degrés du palais
Où s'épanouira son âme de tendresse,
Il lui faut dépouiller cette chair pécheresse
Et mourir un instant pour revivre à jamais.

Sous le morne drap noir je l'ai vue étendue,
Tremblante comme ceux qu'attend le jugement.
J'ai compris l'abandon de ce cœur trop aimant,
J'ai surpris le secret de cette âme éperdue.

Autour psalmodiait, lugubre, un chœur voilé ;
Les cierges vacillaient sur le drap d'agonie.
Les sœurs priaient. Leurs chants, d'une angoisse infinie,
Semblaient le dernier cri de l'amour exilé.

Morte ? Oh ! n'en croyez rien. Car dès la première heure
Les messagers d'en haut se sont mis en chemin,
Et dans l'or et l'azur, pour lui tendre la main,
L'époux vient au-devant de l'épouse qui pleure.

Morte ? Non. Car ce cœur, ce cœur anéanti
Sait bien qu'il va renaître à la pure lumière.
Nul hiver n'a froissé cette rose trémière.
Elle s'ouvre à Celui qui n'a jamais menti.

Morte ? non. Mais vivante et frissonnante encore.
La nuit n'a pas éteint le mystique flambeau.
L'Orient s'illumine au delà du tombeau,
Et j'ai senti passer les brises de l'aurore !

III

O compagne de mon enfance, ô tendre sœur,
Vous avez bien choisi. Votre part est la bonne.

Poursuivez sans regret, aux pieds de la madone,
Votre rêve éternel d'amour et de douceur.

Vous aviez vu combien notre joie était brève,
Que tout bonheur se fane après qu'on l'a saisi.
O ma sœur, ô ma sœur, vous avez bien choisi,
Vous nous laissez la vie et vous prenez le rêve !

Vos regards s'en allaient vers un autre soleil,
Vos pieds n'étaient pas faits pour toucher notre fange,
Vous entendiez encor les paroles de l'ange
Enchanter doucement votre premier sommeil.

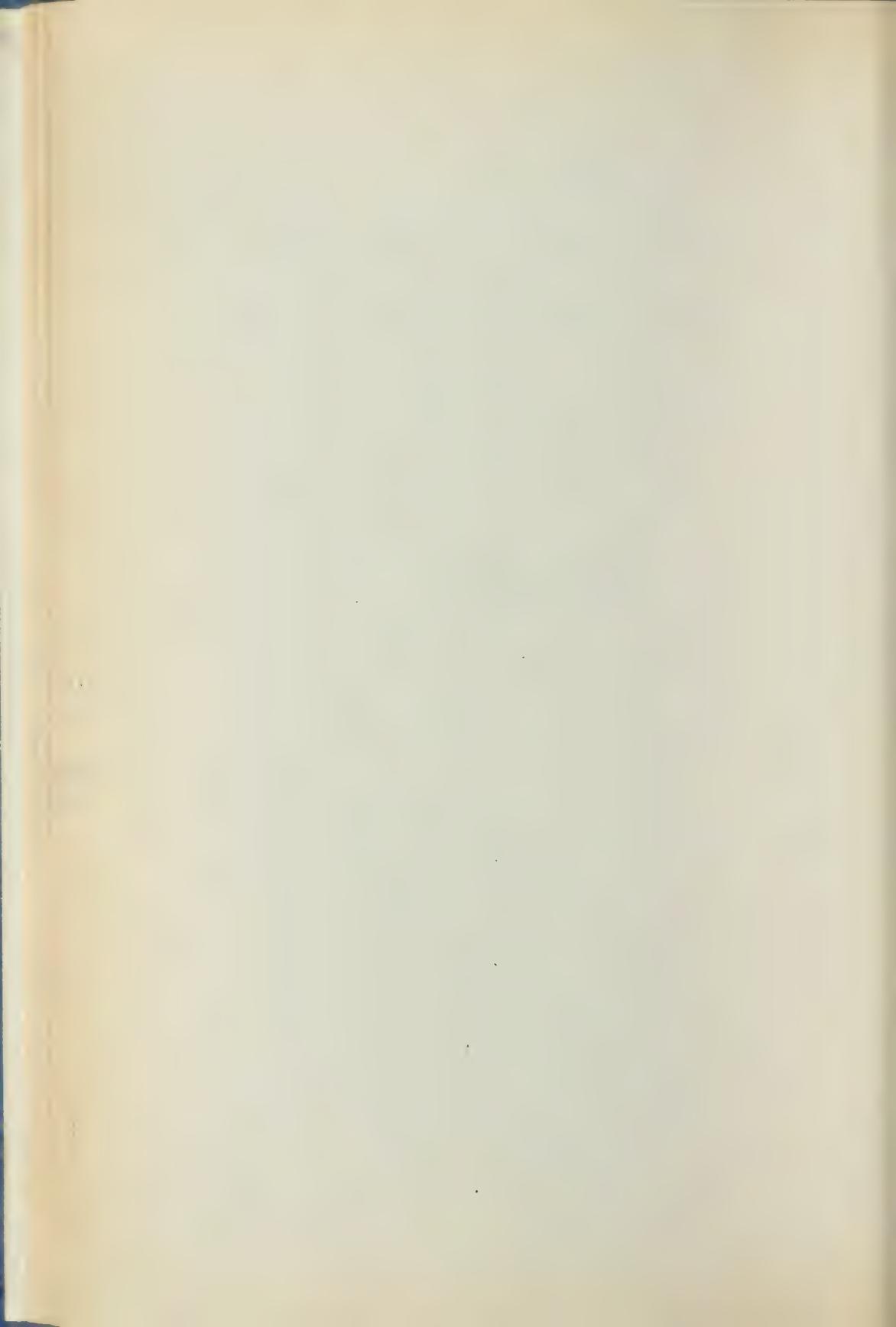
Aucune volupté ne vous prit à ses charmes ;
Vous pleuriez votre exil en regardant les cieux.
Vos vœux sont accomplis en ce jour merveilleux.
Voici la maison close et le jardin des larmes.

Croissez, rose timide, en ce jardin fermé
Où viennent expirer tous les bruits de ce monde.
Abreuvez votre soif à la source profonde ;
Ecoutez, dans la nuit, les pas du Bien-Aimé.

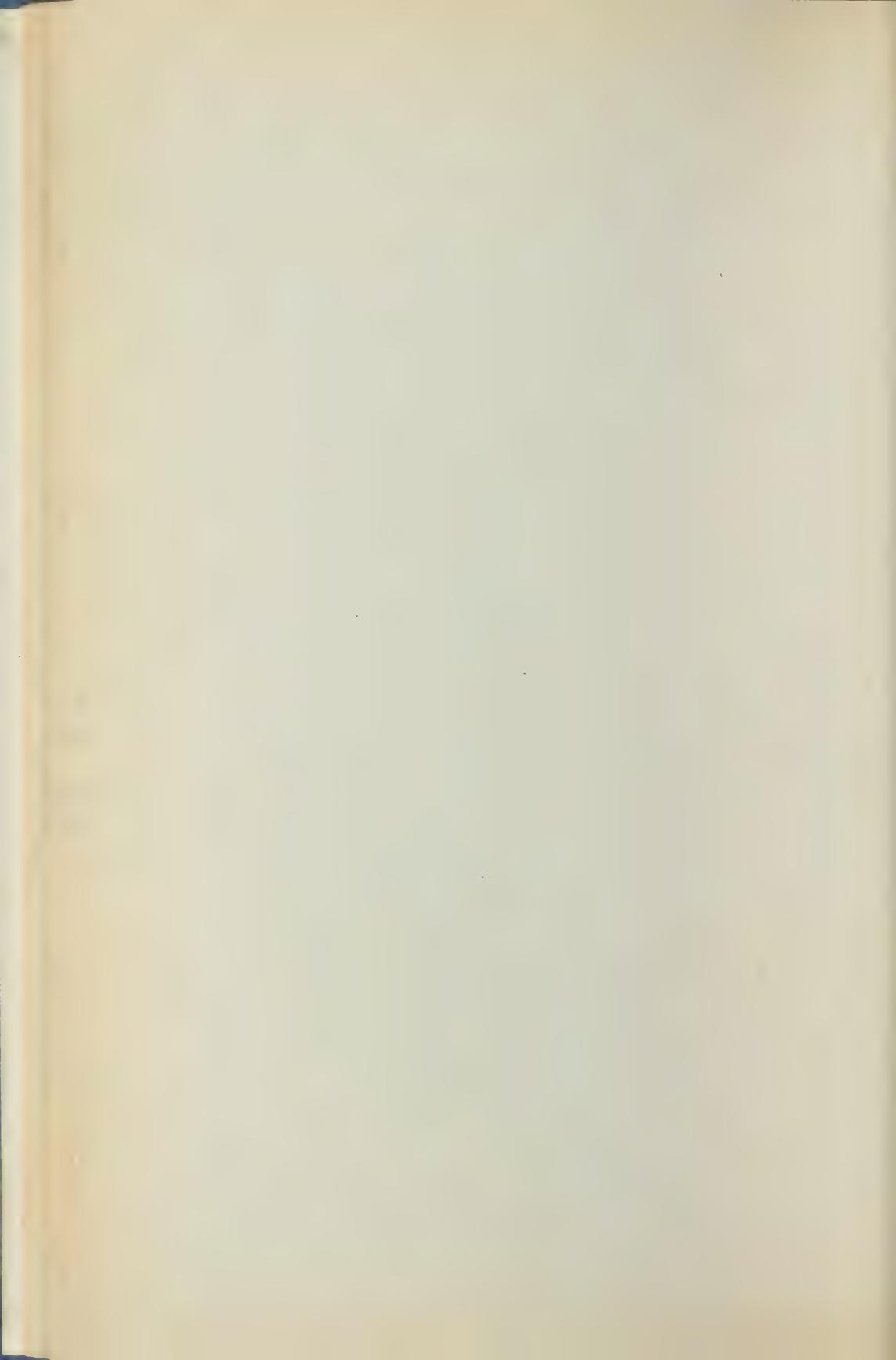
Il sait votre humble amour et votre vigilance
Et que vous l'attendez comme un maître jaloux.
Préparez votre cœur pour qu'il habite en vous.
Il vous répondra mieux dans ce divin silence.

Adieu, ma sœur, adieu pour toujours. Votre voix
M'arrivant de si loin n'a plus rien de la terre,
Et vous m'apparaissez, dans le bleu du mystère,
Comme une jeune sainte, un lys entre les doigts.





LE
NOEL DU VAGABOND





LE NOEL DU VAGABOND

Il gèle, et le soir tombe, un soir lugubre, un soir
Plein de vagues sanglots et de voix désolées.
En plein bois, sous un chêne aux branches mutilées
Le vagabond, déjà fourbu, s'est laissé choir.

Las d'avoir tant marché vers un but qu'il ignore,
Il écoute, stupide, au loin souffler le vent.
Il regarde, mort à demi, comme en rêvant,
Au jardin de la nuit les étoiles éclore.

Vont-elles se pencher vers le déshérité
Et lui rendre, un instant, l'espérance perdue ?
Non, leurs froides lueurs sillonnent l'étendue
Sans qu'en ses mornes yeux s'allume une clarté.

Il songe et, lamentable en ses loques infâmes,
Sa vie errante et louche a surgi devant lui,
Cette vie effrayante où jamais n'aura lui
Un rayon du soleil qui réchauffe les âmes.

Avait-il des parents ? Il ne s'en souvient plus.
A-t-il eu seulement une heure de tendresse ?
L'oubli, s'il l'a trouvé, ce n'est que dans l'ivresse,
Et la vieillesse arrive avec ses doigts perclus.

En vain le prisonnier s'est enfui de la geôle,
Sa chaîne tous les jours s'allonge d'un anneau,
Il se traîne à jamais, sinistre chemineau,
Par les routes sans fin, la besace à l'épaule.

Le froid redouble, et c'est nuit pleine maintenant.
Sous la rage du vent, toute la forêt crie.
Tout à coup une grêle et claire sonnerie
De quelque vieux clocher s'envole en frissonnant.

Au travers des fourrés, tremblotent des lumières.
Des pas lourds... Qu'est-ce donc, et n'a-t-on pas chanté ?
Dans le noir se devine un village en gaieté ;
On pourrait voir du feu dans toutes les chaumières.

« Noël ! Ah ! c'est Noël, gronde le vagabond,
La messe de minuit ! Le réveillon est proche.

Pour faire honneur au cidre, il est temps qu'on décroche
Le lard friand qui sèche aux poutres du plafond.

Heureux ceux qui vont boire en cassant une croûte !
Moi, j'ai faim, toujours faim, toujours soif, et pourquoi ?
Qu'ai-je fait ? La misère est collée après moi.
Je mourrai comme un chien, quelque part, sur la route.

Noël a-t-il jamais rien mis dans mon sabot ?
Il ne fait de cadeaux qu'aux riches, Dieu me damne !
Pourtant la Vierge et son moutard, le bœuf et l'âne !...
La messe de minuit, c'était rudement beau ! »

Soudain le vent s'est apaisé ; la neige tombe.
Une lune falote illumine le bois.
La neige, lentement, couvre l'homme aux abois ;
Elle lui fait un lit aussi doux que la tombe.

Il ne s'aperçoit pas que son bras s'est raidi.
Est-ce le bon sommeil ou l'éternelle veille ?
Une torpeur le prend, et voici qu'ô merveille !
Devant ses yeux fermés une ville a grandi.

C'est bien loin, tout au fond d'une étrange campagne.
Telle que d'ordinaire on n'en voit qu'en dormant.
Ses outils sur l'épaule, habillé pauvrement,
Un homme, déjà mûr, marche avec sa compagne.

Oh ! qu'elle est délicate en son vêtement bleu !
Et candide ! A la voir on dirait une Vierge.
Tous deux sont bien joyeux, dès qu'apparaît l'auberge.
L'homme frappe à la porte, à la grâce de Dieu.

« Voici qu'il se fait tard. Ouvrez-nous, je vous prie !
Nous sommes gens de peu, mais d'honnête métier.
Je me nomme Joseph et je suis charpentier.
Celle-ci, c'est ma femme ; on l'appelle Marie.

Regardez sa pâleur. Elle est près d'accoucher. »
Une voix du dedans grommelle : « Truandaille !
Croyez-vous qu'on reçoive ici les rien-qui-vaille ?
Allez, vous ferez mieux, gredins, de vous cacher. »

A la seconde auberge : « Acceptez-nous, bon maître !
Nous venons de si loin que nos pieds sont en sang.
Voyez : ma femme est grosse et le cas est pressant.
Notre petit enfant, Monsieur, demande à naître. »

Quelqu'un s'est mis à rire : « Ah ! ah ! ah ! mes amis,
Pourriez-vous par hasard suffire à la dépense ?
Il faut du bel argent pour s'arrondir la panse.
On n'héberge céans que les clients bien mis. »

Pour la troisième auberge, oh ! qu'elle a l'air bourrue !
Joseph a joliment salué l'hôtelier.

Mais, lui grogne ; son ton n'est guère hospitalier :
« Au large, fainéants, vous encombrez la rue ! »

Les pauvres campagnards sont de plus en plus las.
On s'attroupe : « Ah ! ça, mais que fait donc la police ?
C'est un filou, dit-on, et l'autre est sa complice.
A l'*Hôtel de la Cloche*, ils ont volé des plats. »

Trente dogues aboient contre eux. Gare aux morsures !
Un gamin les assaille à grands coups de bâton.
D'une fenêtre basse un affreux marmiton
Leur verse sur la tête un panier d'épluchures.

Par bonheur, un bon vieux les a pris en pitié :
« Suivez-moi, pauvres gens ! Votre sort me fait peine.
Il n'est pas élégant, l'hôtel où je vous mène.
Ce que j'offre, du moins, c'est de grande amitié. »

Les voilà maintenant sur le foin d'une étable.
Le vagabond les voit, les touche, les entend.
Ils se tiennent la main sans se plaindre, et pourtant
L'abri qu'ils ont trouvé n'est pas trop confortable.

Par la lucarne ouverte, ils écoutent la nuit.
Le froid vient de partout. Ils n'y prennent pas garde.
Un petit âne gris, dans un coin, les regarde ;
Un bœuf est à côté, qui renifle à grand bruit.

Enfin, elle a fleuri, la douce marjolaine !
Il est enfin venu, l'enfant prédestiné !
L'âne amuse de ses hi-hans le nouveau-né ;
Le bœuf le réconforte avec sa chaude haleine.

Celui qui vient de naître est le Roi tout-puissant.
Hélas ! pour l'accueillir, on n'avait pas de langes,
Il est nu. Mais déjà la musique des anges
Eclate, triomphale, au ciel resplendissant.

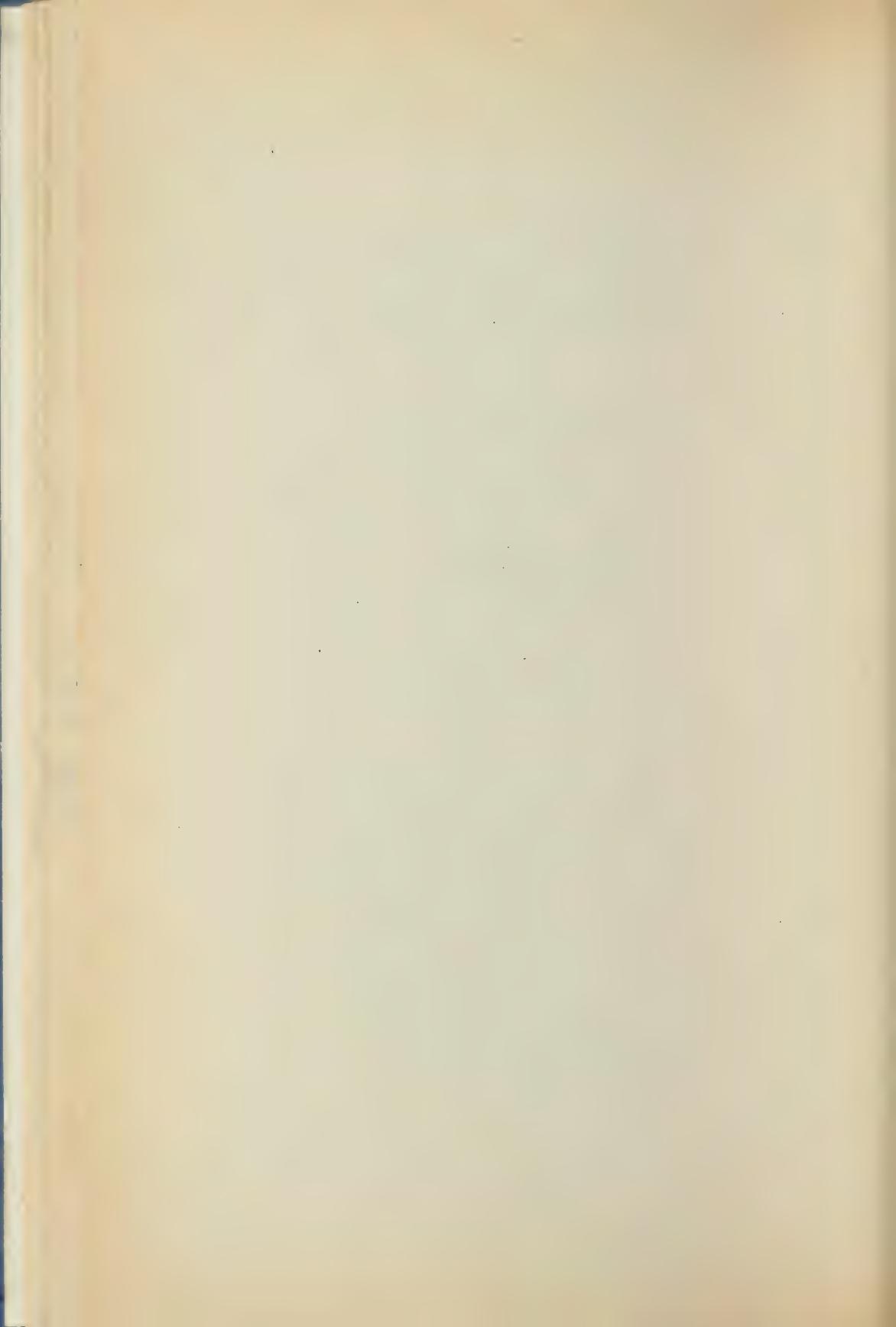
O miracle d'amour ! O glorieux mystère !
Voici l'aube divine et le jour sans pareil !
Peuples, éveillez-vous de votre lourd sommeil !
Fleuris-toi d'allégresse, ô face de la terre !

Un soleil inconnu surgit à l'horizon.
L'esprit de sacrifice a vaincu la souffrance.
Esclaves, levez-vous : voici la délivrance !
Ecoutez s'écrouler les murs de la prison !

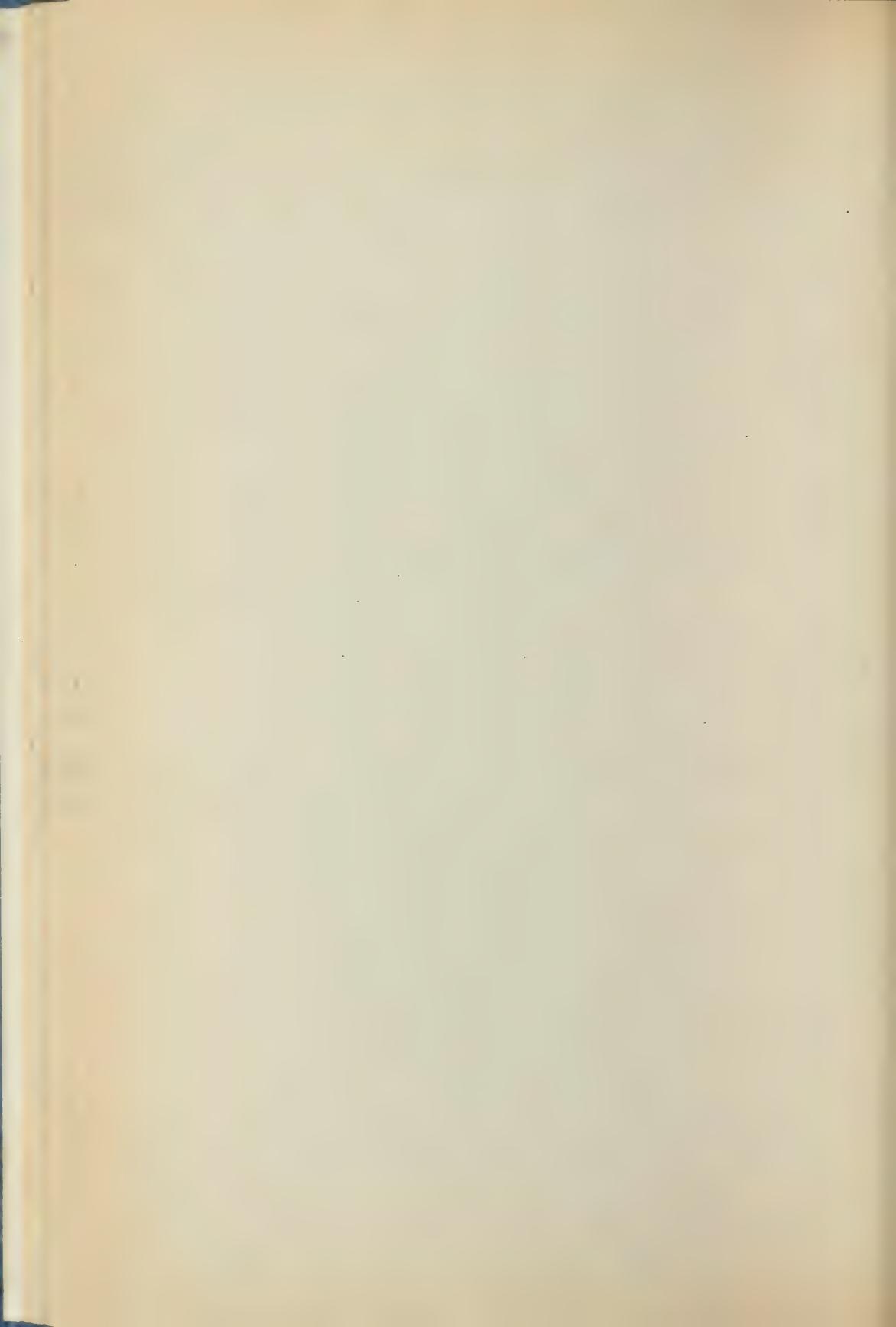
Et l'Etoile a paru qui précède les mages ;
Les bergers, dans les champs, se sont mis à genoux.
Ils se disent entre eux : « Compagnons, hâtons-nous !
La Vierge et son poupon attendent nos hommages. »

Le vagabond, lui, dort paisible au cœur du bois.
Sous la neige qui tombe, il est mort en plein rêve ;
Il est mort juste à l'heure où l'aurore se lève ;
Il est heureux enfin pour la première fois.





AU PAUVRE LÉLIAN





AU PAUVRE LÉLIAN

*Ame méprisée,
Tu rayonneras ;
En un Elysée
Tu refleuriras.*

PAUL VERLAINE.

O pauvre Lélian, mon merveilleux ami,
Toi dont je garderai tendrement la mémoire,
Toi le malheur et toi la honte, toi la gloire,
Te voilà donc, mon frère, à jamais endormi.

Je t'ai vu, l'autre jour, dans la chambrette blanche
Où, si tranquille et doux, tu semblais reposer ;
Tu n'as plus maintenant la crainte du baiser ;
Tu n'es plus désormais l'oiselet sur la branche.

Que la horde cruelle et folle des amours
Tourbillonne et piaille au verger des mensonges,
Qu'un rais de volupté trouble nos pâles songes,
Que t'importe aujourd'hui ! tu dors, et pour toujours...

Tu n'étais qu'un enfant qui chantait sur la lande,
Les cheveux dans le vent, dès le soleil levé ;
Un besoin d'infini t'a soudain soulevé,
Et tu t'es embarqué, chétif, sur la mer grande.

Tu n'étais qu'un enfant qui chantait sur la mer,
Sans crainte de l'embrun ni souci de l'orage ;
Aux pierres des récifs ta barque a fait naufrage,
Et ton cœur devint douloureux, jamais amer.

La tempête grondait sous tes paupières closes,
Un feu te dévorait qu'attisait le démon,
Mais tu flottais sur l'eau comme le goémon,
Tu souriais encore à la fraîcheur des roses.

Oh, l'hallali, les chiens et la bête aux abois !
Tu gardais cependant quelque chose de tendre,
Et quelle joie au crépuscule que d'entendre
Le violon divin qui pleurait sous tes doigts.

Aux valets du bourreau tu servis de risée
Ils ont en blasphémant partagé ton manteau,
Mais celle qui dormait s'éveillera bientôt,
Elle va rayonner au loin, la méprisée.

Libre aux pharisiens, engoncés dans l'argent,
De cracher leur insulte à la face qui rêve.
Au ciel resplendissant ton étoile se lève ;
Tu peux les flageller de ton rire indulgent.

Le Dieu juste et clément qu'adora ton enfance,
Toute miséricorde et toute pureté,
Ce Dieu qui de son sang t'a déjà racheté
A vu qu'il t'avait fait une âme sans défense.

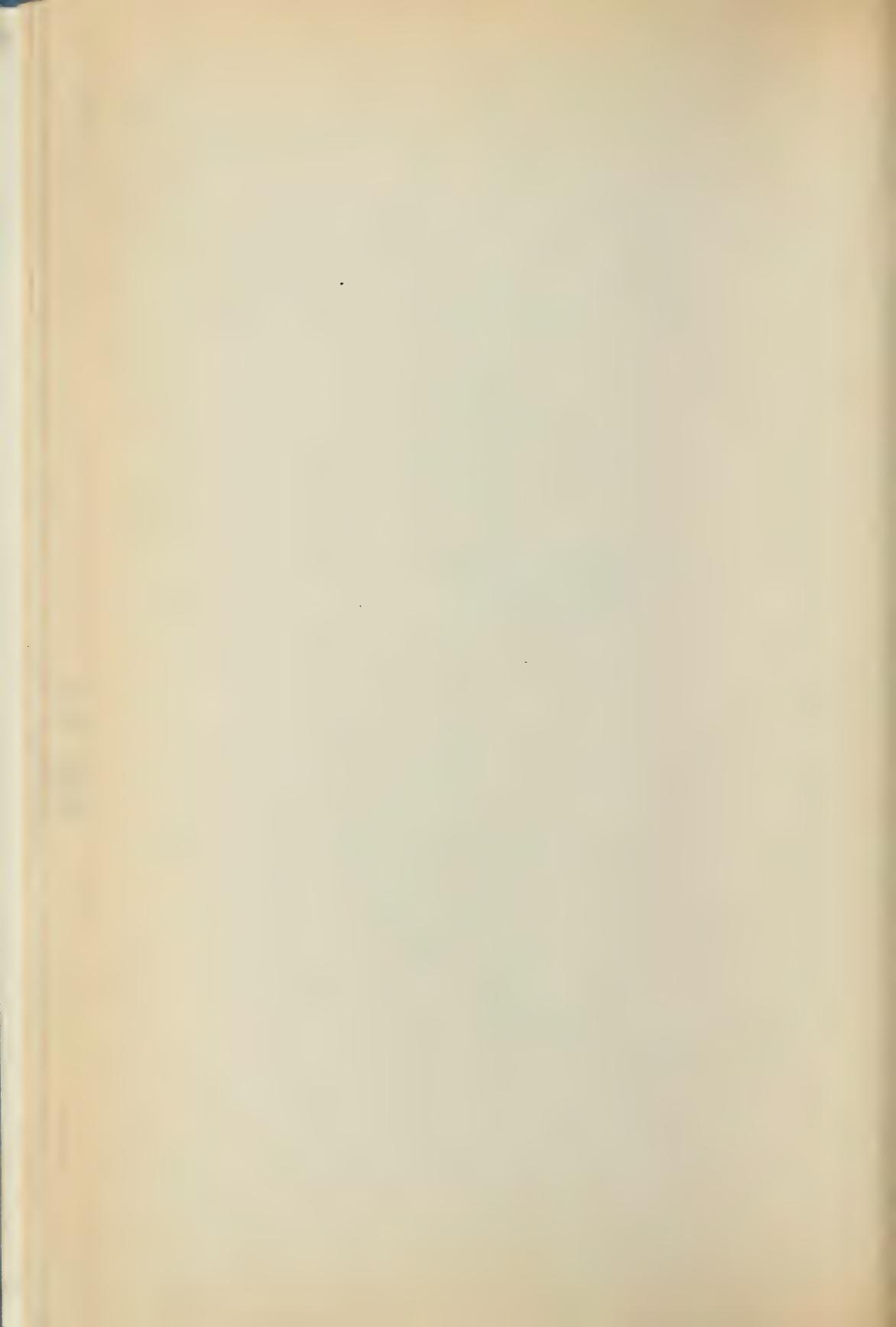
Ce Dieu vers qui l'amour mauvais t'a ramené,
Ce Dieu qui t'avait fait une âme de folie,
A bien lu dans ton cœur, noir de mélancolie ;
Dès longtemps, j'en suis sûr, il t'avait pardonné.

Il accueille le pauvre et lui montre du geste
La bonne hôtellerie où l'on ne souffre plus ;
Il t'aura fait asseoir à deux pas des élus,
Il t'aura mis aux mains la viole céleste.

O pauvre Lélian, mon merveilleux ami,
Chante encor, dans la mort, par delà l'étendue.
Mêle la chanson triste à la plainte éperdue,
Secoue, en sa torpeur, ce vieux monde endormi.



LA NUIT





LA NUIT

I

C'est la nuit vierge encor, la nuit immaculée,
Fraîche comme l'odeur d'une rose envolée,
Douce comme un amour qui ne parle qu'en rêve.
C'est la nuit d'avant l'heure où la lune se lève,
La nuit charmante avec ses yeux mélancoliques,
La nuit du temps féérique et des songes bibliques.
Rien ne remue aux bois. Sous l'épaisse fougère,
C'est à peine s'il passe une haleine légère

Et, comme des voix d'or, infiniment lointaines,
On entend soupirer les magiques fontaines.

II

La lune aux tendres yeux qui s'en va sur la mer,
La lune, radieuse et toute blonde, a l'air
D'une princesse d'or, fraîchement épousée,
Dont la robe de fleurs trempe dans la rosée.
La lune aux yeux d'amour, au sourire indulgent,
S'en va, s'en va, s'en va sur les vagues d'argent,
Et tout le gris pays s'éveille et s'illumine.
N'est-ce pas la Bretagne avec sa blanche hermine ?
N'est-ce pas, dites-moi, le pays merveilleux
Qui nous a pris le cœur et nous clora les yeux ?
En sa tendre pâleur, oh ! qu'elle soit bénie,
La lune qui s'en va sur la mer infinie !

III

C'est la nuit au cœur sans remords, la nuit divine,
La nuit délicieuse et claire, qu'on devine
Marchant à pas légers sur les champs endormis,
La nuit qui nous regarde avec des yeux amis,
La nuit qui reconforte et rafraîchit la terre.
Elle vient d'entr'ouvrir un coin de son parterre,

Et des roses d'azur et des lys de clarté
Eclosent à la fois sur le monde enchanté.
Oh ! la miraculeuse et douce somnolence !
Et voici qu'au milieu du magique silence,
Sous les arbres, tout blancs déjà, du bois sacré,
Dit son tourment le rossignol énamouré.

IV

Rosignol qui te plains, ô rossignol d'amour !
Pourquoi, sombre boudeur, méprises-tu le jour ?
Qu'est-ce donc que la nuit dit à ton cœur malade ?
— Elle me dit : « Pauvret, je suis ta camarade.
Mêmes choses, vois-tu, nous emplissent d'émoi,
Je suis délicieuse et tendre comme toi.
N'es-tu pas l'âme triste en quête du mystère,
Quelque chose qui pèse à peine sur la terre,
Un rêve, une ombre, un rien, et qui chante pourtant ?
Nous nous sommes aimés, c'est vrai, rien qu'en chantant.
Nous avons tous les deux la même âme charmante,
Vague et sans but est le souci qui nous tourmente,
Mon chagrin, sois-en sûr, est un chagrin ailé,
Il aime à s'envoler vers le ciel étoilé. »

V

C'est la nuit merveilleuse aux mille enchantements,
La nuit qui met un charme aux lèvres des amants,
La nuit qui doucement se fleurit d'allégresse,

La nuit de Mai, la nuit d'éternelle tendresse :
On ne sait quoi s'éveille au milieu des roseaux ;
Sous les chênes trapus où dorment les oiseaux ;
Une plainte idéale erre de branche en branche ;
Une apparition surgit, oh ! toute blanche,
Avec, autour du front, des feuilles et des fleurs.
Et c'est l'amour en joie et c'est l'amour en pleurs.
O belle ! Vois ma peine et combien elle est grande,
Pourquoi me refuser ton cœur ? Je le demande.

VI

C'est la nuit folle avec un loup sur la figure,
La nuit d'heureux présage et de joyeux augure,
La nuit où, sans témoins, on pourra s'embrasser,
La nuit qui ne demande après tout qu'à danser.
— Veux-tu mon cœur ? Voici le mien. — Et tout s'embrase.
Le trouble qui s'éveille est pareil à l'extase,
Le rire qui s'égrène est voisin du sanglot,
Et les barques d'amour glissent au fil de l'eau.
De craintives lueurs scintillent sous les saules
C'est la nuit aux cheveux flottant sur les épaules,
C'est la nuit qui se pâme en écoutant le cor,
C'est la nuit chaude et claire et folle, tout en or !

VII

C'est la nuit sans pudeur qui boit trop et qui chante,
La nuit voluptueuse et d'ailleurs pas méchante,

Toujours la jambe en l'air et la folie aux yeux,
La nuit jeune et dansante et qui fait peur aux vieux.
Elle allume un flambeau sur la nappe rougie,
Et crie, en se tenant à peine : « A moi l'orgie ! »
Aussitôt tout chancelle et tout semble crouler,
L'oiseau blanc du mystère est prêt à s'envoler,
Mais de ses yeux hagards la folle me regarde,
Et, tout épouvanté, je lui dis : « Ah ! prends garde.
Toi, toi, la nuit ! tu mens ; honte à qui te poursuit.
Bleu comme l'azur même est le cœur de la nuit. »

VIII

C'est la nuit horrifique, et la nuit maléfique
Où l'enfer s'est ouvert, où le diable trafique,
La nuit qui dans les fleurs nous verse le poison,
La nuit qui nous endort à jamais la raison.
C'est la nuit qui rit faux, c'est la nuit qui nous leurre,
C'est la nuit où l'on chante en attendant qu'on pleure,
C'est la nuit des remords et la nuit des sanglots,
Celle où Mary-Morgane apparaît sur les flots,
Celle où le désespoir est au fond de la joie,
La goule qui vous prend, la goule qui vous noie.
Arrière l'innocence et la pâle vertu !
Sur la plaine maudite un vent s'est abattu
Qui vous fait, malgré vous, frissonner jusqu'aux moelles,

Et dans l'azur honteux pâlissent les étoiles,
Au château de la mort quel hôte est attendu ?
Qui de nous va tomber dans le piège tendu ?
La fille se prélasse et le voleur se cache,
L'assassin sur la pierre aiguise encor sa hache,
Et pourtant tout là-haut une flamme qui luit !
Oh ! qui dira jamais les crimes de la nuit ?

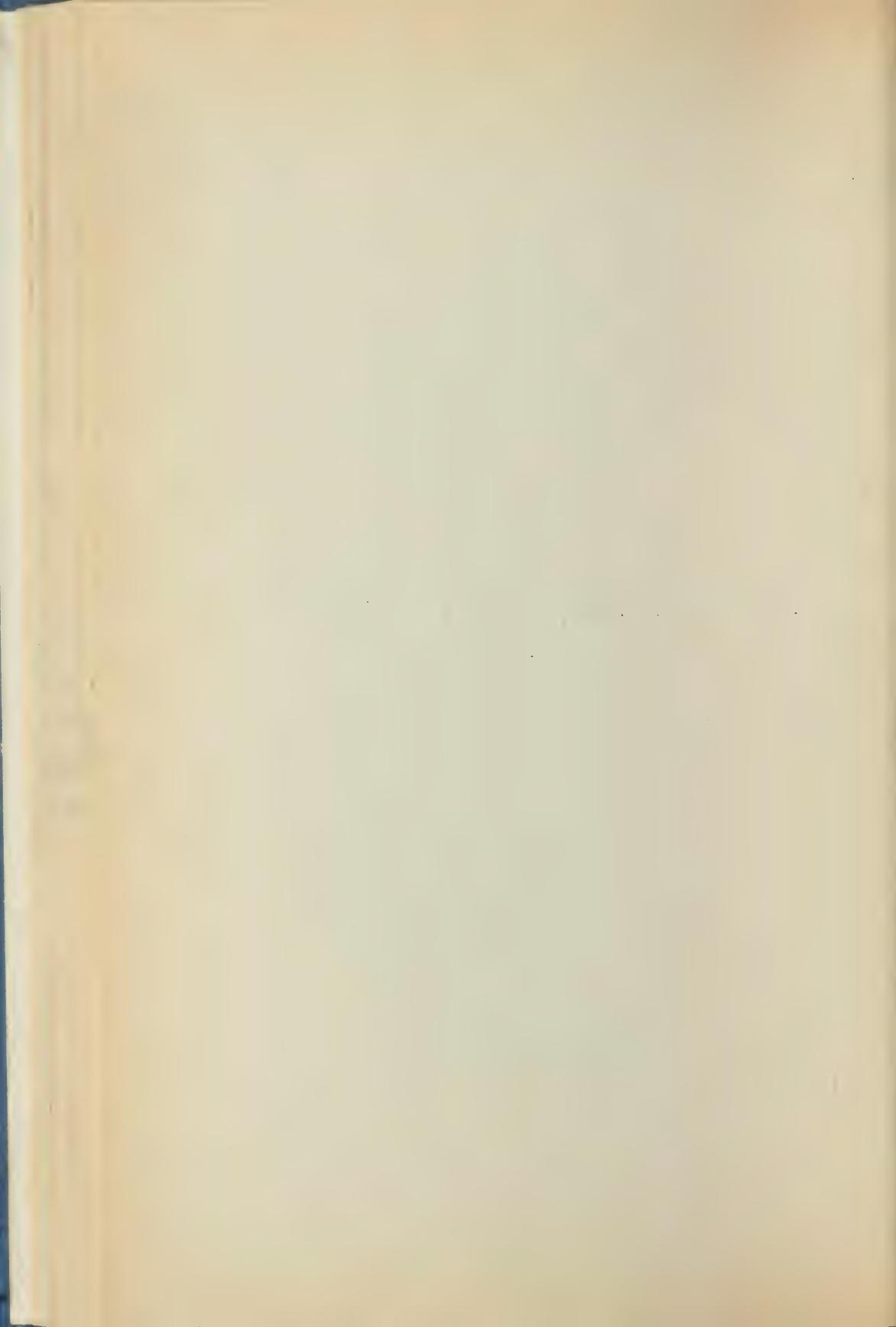
IX

Et c'est la nuit sincère et la nuit véritable,
La nuit où l'Enfant-Dieu naquit dans une étable,
La nuit qui de très haut voit les hontes d'en bas,
La nuit qui juge en paix, la nuit qui ne ment pas.
Sous son regard tranquille ont passé tant de choses,
Tant de rosiers sur l'onde ont effeuillé leurs roses,
Tant de chênes, hélas ! se sont découronnés,
Tant d'amours éternels et de longtemps fanés !
Le poète qui rêve et l'amant qui soupire,
Le bon et le mauvais, le meilleur et le pire
N'éveillent en ses yeux ni pitié ni dégoût :
De son manteau mystique elle recouvre tout.



A LA

MÉMOIRE DE JULES TELLIER





A LA MÉMOIRE DE JULES TELLIER (1)

L'ami dont aujourd'hui, sous un ciel attristé,
Nous saluons la noble et douloureuse image,
L'écrivain sans reproche à qui va notre hommage
N'aura pas moissonné les roses de l'été.

Il s'est évanoui dans le vent et la brume.
Sur la face du monde il ne fut qu'un passant.
Il est mort plein de jours, encore adolescent,
Ayant goûté la vie avec son amertume.

Pliant sous le savoir qui bouillonnait en lui,
Comme une eau frémissante en son étroite vasque,

(1) Pièce lue, au Havre, à l'inauguration du buste de Jules Tellier.

De chaque illusion il soulevait le masque,
Sans pouvoir dissiper son incurable ennui.

Il avait déchiré trop tôt les derniers voiles ;
Trop fort était le vin qui l'avait abreuvé ;
Pour vivre de sa vie il avait trop rêvé ;
Il s'était trop perdu dans le bleu des étoiles !

Du jardin de sa race il se sentait banni.
Une âme vagabonde errait en ses yeux tristes.
Et, quand le soir divin semait ses améthystes,
Par delà le mystère il cherchait l'infini.

O compagnon parti pour le dernier voyage,
Cher ami disparu dans la brume et le vent,
Nous entendrons encor, nous entendrons souvent
Ta voix qui nous parlait comme la voix d'un sage.

Si pour avoir aimé, si pour avoir souffert,
Si pour avoir brûlé de ce feu qui dévore,
Tu n'a pas vu jaillir des hauteurs de l'Aurore
La gloire, t'apportant son laurier toujours vert,

Si la palme t'échappe avec la récompense,
Que méritait un cœur tant de fois éprouvé,
En sa grâce dolente et son inachevé,
Ton œuvre sera chère à tout homme qui pense.

Que le monde t'ignore et passe ! Nous du moins,
Nous voulons respirer tes fleurs mélancoliques,
Et, devant cet écrin où dorment tes *Reliques*,
Nous saurons jusqu'au bout te servir de témoins.



PAUVRES AMES



PAUVRES AMES

J'ai grand pitié des faibles âmes,
Eternel jouet du destin,
Qui brillent à peine un matin,
Pauvres, pauvres petites flammes !

Ah ! ce matin, qu'il est charmant !
Et quel souvenir on en garde !
Comme il vous suit et vous regarde,
Bleu toujours ineffablement !

Dans un flot de lumière blonde
S'éveille le village heureux
Hourrah ! Place à l'aventureux
Qui s'en va conquérir le monde !

Et l'eau vive et le bois chenu
Disent en vain à l'infidèle :
— « Reste-nous ! » — Comme l'hirondelle,
Il se lance dans l'inconnu.

Du haut des monts que l'aube irise
Que l'univers lui paraît grand !
Que l'air des bois est enivrant !
Comme la mer fuit sous la brise !

Hélas ! voici qu'aux premiers pas,
Lassé de sa course sublime,
Il chancelle. — Et, là-bas, la cîme
Resplendit, qu'il n'atteindra pas !

Pourtant il est plein d'espérance ;
Il se confie en sa bonté.
Des rêves d'immortalité
Lui tombent du soleil de France.

Quelques mots du rite chrétien
Flottent encore en sa mémoire ;
S'il doute, hésite, et ne peut croire,
Il voudrait faire un peu de bien.

Ame d'amour et de faiblesse,
Cœur simple, presque adolescent,

En sa peine il est innocent
Jusqu'à sourire à qui le blesse.

Les femmes ont les yeux si doux !
Si candide est l'adieu des roses !
Il se dit de si tendres choses,
Vers le soir, dans le bois des houx !

Comme un éclair déchire l'ombre,
Souvent triste et parfois chantant,
L'amour illumine un instant
Sa nuit, qui redevient plus sombre.

Le voilà prêt à repartir,
Et tout se teint d'un bleu céleste.
Une heure après il ne lui reste
Qu'un peu de cendre, un repentir.

En vain, s'entr'ouvre l'églantine.
— Halte, halte ! Qui donc vient là ? —
Eh ! l'éternelle Dalila
Guidant la horde philistine.

Et c'est bien fini désormais,
Car tout l'irrite et tout le froisse.
Il attend, plongé dans l'angoisse,
Un secours qui ne vient jamais.

Tandis que le soir va descendre,
Le soir trouble qui fait rêver,
Il se cherche sans se trouver,
S'interroge sans se comprendre,

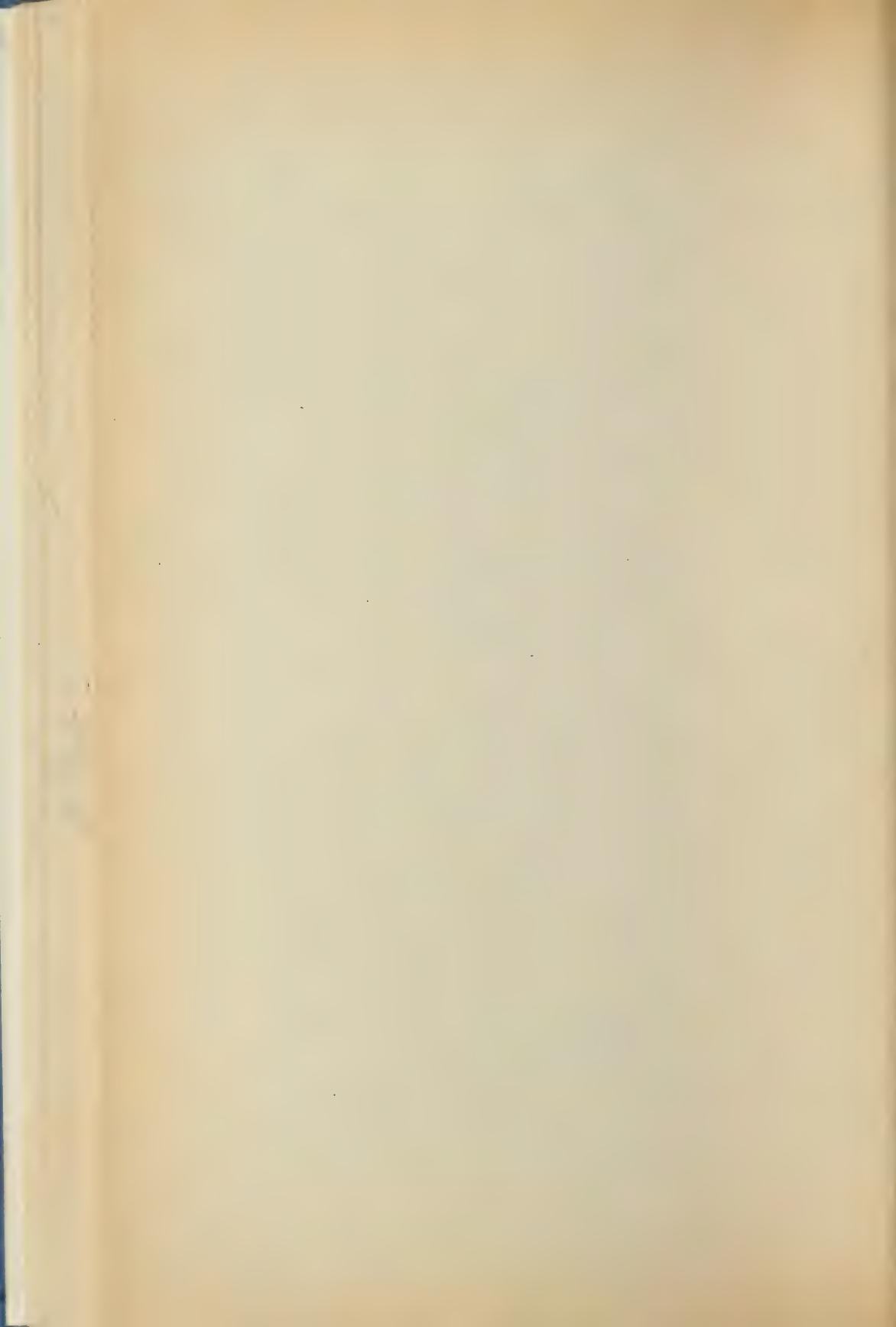
Comme ces grands oiseaux de mer
Qu'on entend crier dans l'orage,
Sans force, désir ni courage
Il flotte, flotte au gré de l'air.

Du profond de sa solitude,
Il se contente de pleurer.
Il voudrait encore espérer,
Il en a perdu l'habitude.

O chères âmes du bon Dieu,
Eternellement douloureuses,
Combien vous seriez plus heureuses,
Alouettes du grand ciel bleu !



DOUCEUR





DOUCEUR

De la musique avant toute chose !

PAUL VERLAINE.

De la douceur avant toute chose,
De la douceur et de la bonté !
Que toujours flotte, au vent enchanté,
Dans l'azur tendre, une douce rose !

Sous les rosiers marche doucement.
Effeuille, en passant, la fleur nouvelle.
Sans y penser, laisse en ta cervelle
S'épanouir le rêve charmant.

Sois bon pour tous comme pour toi-même.
Pur ? Je ne dis pas. C'est trop lointain.

Ouvre ton cœur au ciel du matin,
Et rappelle-toi qu'il faut qu'on aime.

Ecoute la brise au parler si doux.
Regarde l'aurore. Elle est si blonde !
Sois, en ce cruel et triste monde,
La violette au milieu des houx.

Ne juge pas, n'accuse personne.
N'as-tu rien, toi, qu'on puisse blâmer ?
Frère, souviens-toi qu'il faut aimer.
Ecoute, au loin, l'*Angelus* qui sonne.

Si quelque pauvre âme, en son chemin,
Tremble et défaille au mal qui l'opresse,
Oh ! n'ajoute pas à sa détresse ;
Cordialement tends-lui la main.

Sois l'oiseau léger qui vole, vole,
L'oiseau matinal, couleur du jour,
Qui berce encor de vieux chants d'amour
Notre sombre terre, à moitié folle.

Sois le verger plein de boutons d'or,
La source limpide où l'on vient boire,
Le bois profond aux feuilles de moire,
Où passe, à la brume, un chant de cor.

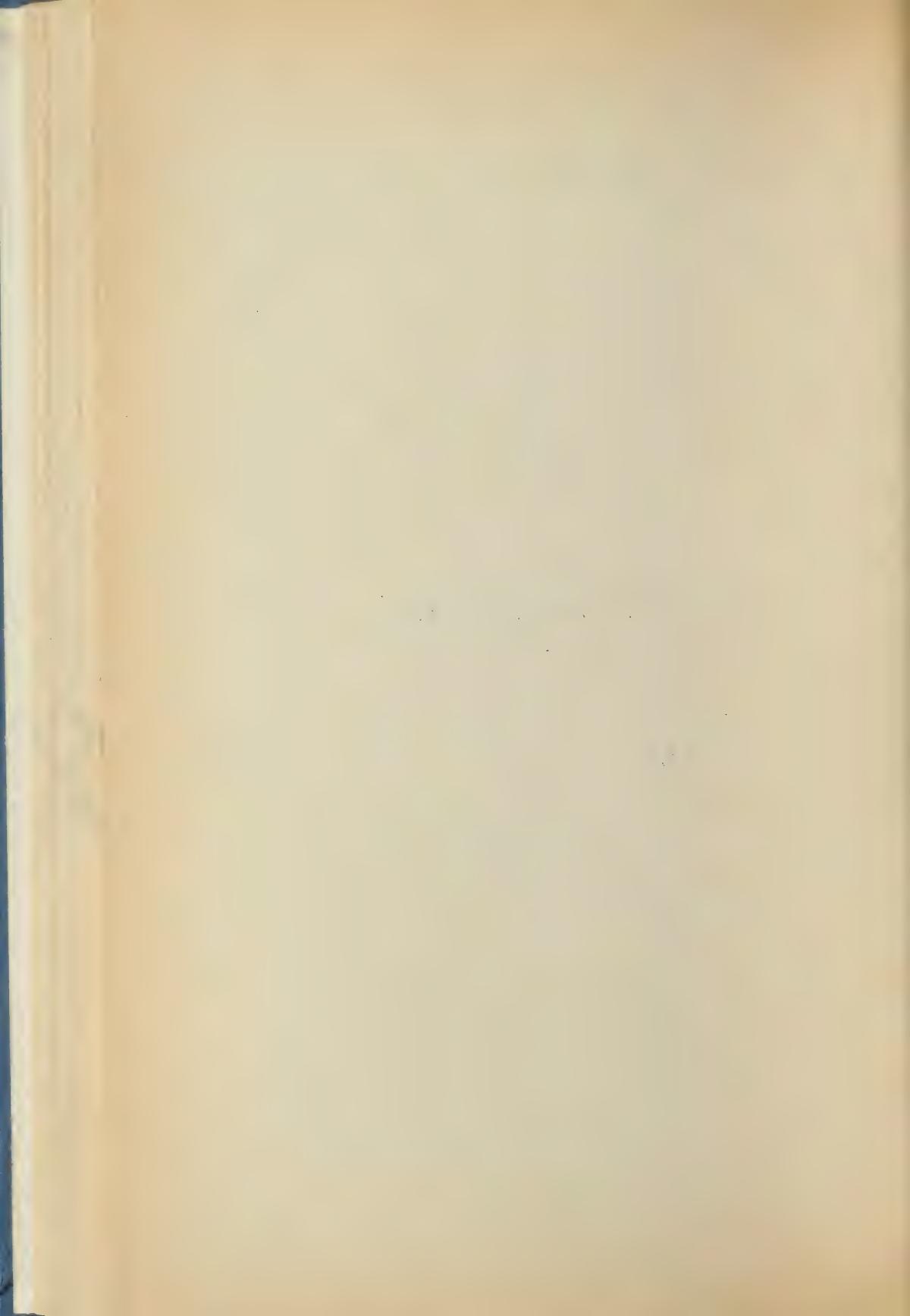
Sois l'étang tranquille où se reflète
Un paysage infiniment clair.
Sois tout le bleu qui vague dans l'air.
Parmi les houx sois la violette.

Ah ! je sais bien : le soleil qui luit
A fait cligner plus d'une paupière ;
Il est, hélas ! plus d'un cœur de pierre ;
Il est encor des âmes de nuit.

Aveugles, sourds et fous que nous sommes !
Tous, au hasard, s'en vont trébuchant ;
L'un est stupide et l'autre méchant.
Eh bien ! Que veux-tu ? ce sont des hommes.



A SAINTE MADELEINE





A SAINTE MADELEINE

O blonde Madeleine, heureuse fiancée,
Qui tenez en vos mains le bouquet toujours vert,
Pensez-vous à ce monde où votre âme blessée,
Tourterelle légère et tendre, a tant souffert ?

Du haut du paradis qu'embaume votre grâce,
Parmi les harpes d'or des séraphins charmés,
Avez-vous un regard pour la honte qui passe ?
Entendez-vous encor le cri des opprimés ?

Avez-vous oublié la foule méprisante,
Les cœurs toujours fermés, la bouche qui maudit ?
Vous souvient-il encor de l'heure agonisante
Où vous avez prié sans qu'on vous répondit ?

Ah ! notre pauvre terre ! Elle est bien toujours telle
Que vous l'avez quittée au jour du grand pardon.
Si l'homme doit mourir, la haine est immortelle.
C'est la même misère et le même abandon.

Regardez-les plutôt, ces sages au front blême.
Les voilà bien tous ceux qu'effraient vos seins nus.
Mêmes gestes, mêmes hoquets, même anathème.
Ces maîtres sans pitié, vous les avez connus.

Ils disent : « Je suis grand. Il faut qu'on me révère. »
Et leurs pieds orgueilleux foulent le genre humain.
Ils disent : « Je suis pur ; j'ai droit d'être sévère. »
Qu'un mendiant s'approche, ils referment la main.

L'odeur de ses haillons troués les importune.
Ils ne voient pas en lui Jésus-Christ haletant.
Sans doute que le vice a fait son infortune.
S'il peinait davantage, il serait mieux portant...

Ah ! qui voudrait savoir de quelle pourriture
Est fait l'être jaloux qui le tient enchaîné ?
Les sépulcres blanchis dont parle l'Écriture
Marchent encor parmi le peuple prosterné.

Et nous qui restons droits devant l'idole infâme
Et ne fléchissons pas volontiers les genoux,

Sommes-nous donc si fiers en regardant notre âme ?
Se pourrait-il qu'un Dieu se réfléchit en nous ?

Comme l'agneau perdu qui laisse de sa laine
Aux ronces de la route, aux épines des bois,
Nous courons, au hasard, où le vent nous entraîne ;
La vie, ainsi que l'eau, nous coule entre les doigts.

Nous aimons à parler d'art et de poésie,
Et leur pâle soleil nous enchante un instant.
Mais quel guide peu sûr que notre fantaisie !
Et le temps va toujours, et la mort nous attend.

Parfois, nous semble-t-il, un reflet de l'aurore
Illumine la lande où nous allons rêver.
Mais ce jour incertain, qu'il est timide encore !
Que l'aube de nos cœurs est lente à se lever !

Nous sommes le tombeau que recouvre la mousse,
La mer de sable où le bon grain ne peut germer,
L'implacable désert où nulle fleur ne pousse,
Hélas ! Et nous mourons de ne pouvoir aimer.

O sœur des pauvres gens qu'a ballottés l'orage,
Vous qui savez le poids de l'humaine douleur,
Vous, toute frissonnante en face de l'outrage,
Comme l'oiseau captif aux mains de l'oiseleur,

Madeline au front blanc, Madeline au cœur tendre,
Qui trônez aujourd'hui dans le ciel azuré,
Soufflez sur ce néant, éveillez cette cendre,
Touchez du doigt ces yeux qui n'ont jamais pleuré.

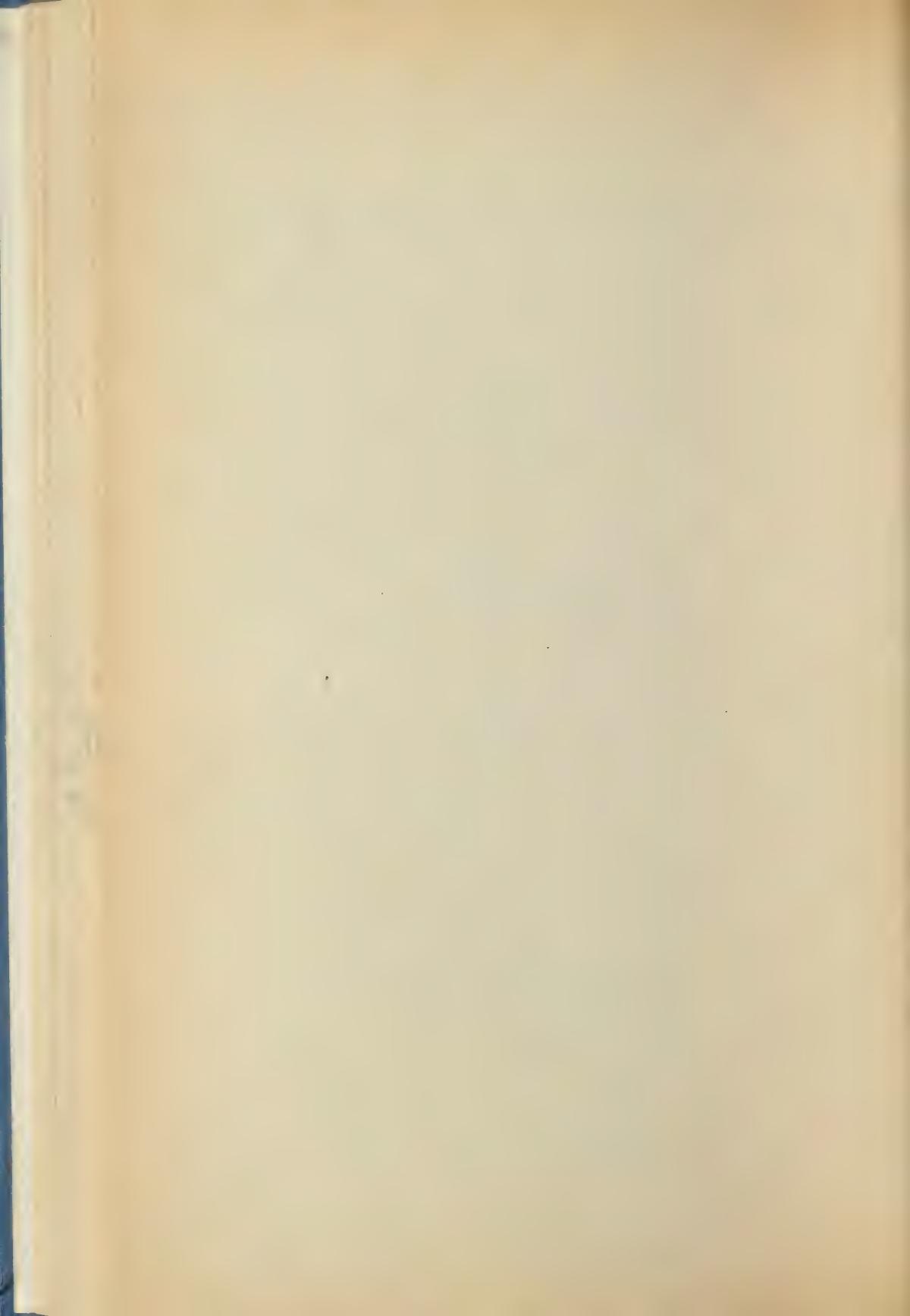
Le spectre qui nous hante était à votre porte.
Les rêves de nos nuits, vous les aviez souvent,
Et vous étiez aussi comme la feuille morte
Que tour à tour apporte ou remporte le vent.

On a craché sur vous, on vous a souffletée.
Sous un ciel toujours sourd vous erriez sans abri.
Mais une larme tombe, et soudain rachetée,
Au jardin de l'Époux vous avez fleuri.

Oh ! s'il reste un peu d'huile à la lampe d'argile,
Si le figuier séché doit reverdir un jour,
Délices du ciel bleu, rose de l'Évangile,
Heureuse Madeline, apprenez-nous l'amour !



ROSE DE NOEL





ROSE DE NOEL

Sous la neige et le vent qui l'assailent ensemble
Le merveilleux automne a perdu ses couleurs.
Adieu la vie, adieu la joie, adieu les fleurs,
Et le bois qui murmure et le rayon qui tremble !

Le sanctuaire intime et doux s'est refermé ;
Les splendides couchants ont épuisé leurs flammes,
Et les feuilles s'en vont, s'en vont, comme des âmes,
Lasses d'avoir vécu, tristes d'avoir aimé.

Nul écho n'est resté de la suprême fête.
Sous un soleil d'adieu, resplendissant encor,
Nous ne reverrons plus les chrysanthèmes d'or
Au vent froid du parterre écheveler leur tête.

L'univers s'endort, nu, sous l'infini du ciel.
Rien ne transparait plus du sourire céleste.
Ah ! si, pourtant ! Timide et frêle, et si modeste,
Voici venir enfin la Rose de Noël.

N'est-elle pas un peu fille du sortilège,
Celle qui dans la nuit se résigne à fleurir,
Et s'ouvre juste à l'heure où tout semble mourir,
Pâle rose d'hiver, éclore sous la neige ?

~~Elle n'a pas surgi dans les enchantements,
Au chant des violons, disant sa bienvenue.
Humble et disgraciée, elle est trop ingénue
Pour mêler sa caresse à celle des amants.~~

Ce n'est pas, à coup sûr, la rose d'allégresse.
On ne la verra pas aux mains de l'oiseleur,
Mais quoi ? C'est une fleur, et la dernière fleur,
On est heureux de faire accueil à la pauvre.

Ainsi, quand s'est évanoui le temps charmant,
Quand a fui pour toujours la merveille du rêve,
Au fond du cœur glacé quelque chose se lève
Qui s'essaie à sourire et fleurit tristement.



LA RÉVOLTE DES SAINTES

PERSONNAGES

SAINTE BARBE

SAINTE APOLLINE

JÉSUS, *sous la figure d'un vieux mendiant*

Musique de Charles de Sivry



LA RÉVOLTE DES SAINTES

ORATORIETTO

Sainte Apolline

On m'appelle Sainte Apolline,
Je viens tout droit du Paradis ;
Parmi les pauvres, les maudits,
Je viens m'asseoir sur la colline.

Là-haut, au pays des élus,
L'immense amour vous désaltère.

Mais comme on pleure sur la terre !
Le Paradis, n'en parlons plus.

Sainte Barbe

Je suis Barbe la Sybilliné,
Je viens du ciel resplendissant ;
Parmi les hommes de mon sang,
Je viens m'asseoir sur la colline.

Là-haut, dans l'or et dans le bleu,
Tout resplendit et tout flamboie.
Mais la terre a si peu de joie !
Au Paradis j'ai dit adieu.

Sainte Apolline

Ma sœur !

Sainte Barbe

Que faites-vous ici ?

Sainte Apolline

Quoi ? Sainte Barbe, vous aussi ?

Sainte Barbe

Pourquoi venir sur la colline ?

Sainte Apolline

La harpe a beau soupirer,
Au ciel, sa plainte amoureuse,

Comment pourrais-je être heureuse
Alors que j'entends pleurer ?

Ecoutez là-bas, là-bas,
Cette plainte qui s'envole,
Pauvre enfant ! la voilà folle,
Elle aimait, il n'aimait pas !

Sainte Barbe

Ecoutez le vent d'orage
Qui s'élève sur la mer.
Ah ! ce cliquetis de fer !
Ces cris de haine et de rage !

En guerre ! sus au païen !
A mort, à mort ! tue, assomme !
Et pourquoi tuer ? Pauvre homme,
A coup sûr tu n'en sais rien !

Sainte Apolline

Ma sœur, voyez, voyez. Mon cœur se serre.
Ah ! mon Dieu ! que d'iniquité !

La vertu sous l'affront, le génie insulté !
Toujours l'éternelle misère ?

Sainte Barbe

Toujours le soufflet sur la joue
Du juste qu'on bafoue,
Les lys, les lys blancs dans la boue !!!

Sainte Apolline

Au château du Paradis
L'argent ruisselle ;
Tout chante, tout étincelle
Au jardin du Paradis.

Sainte Barbe

Au château du Paradis
La joie éclate,
Les grands lys sont d'écarlate
Au jardin du Paradis.

Ensemble

Au château du Paradis
L'amour demeure,

Restons au monde où l'on pleure ;
Oublions le Paradis.

(*Ici apparaît Jésus, sous la figure d'un affreux mendiant, absolument exténué*).

Jésus

Pardon, Mesdames,
Je vous dérange.

Ensemble

Oh ! nullement.

Jésus

Laissez-moi m'asseoir un moment,
A vos côtés, jeunes femmes.

Sainte Apolline

Mon pauvre homme, vous semblez las ;
Vous venez de bien loin sans doute.

Jésus

Oui, j'ai fait une longue route.

Sainte Barbe

Asseyez-vous. Ne tremblez pas.

Jésus

A voir ces vêtements d'une toile si fine,
Ces auréoles d'or, cette grâce divine,

Aisément on devine
Que vous non plus vous n'êtes pas d'ici.

Sainte Apolline

Soit, bon vieillard, n'en prenez pas souci.

Jésus

En vos yeux apparaît comme une ombre adorable
Du Paradis délicieux,
Que faites-vous, créatures des cieux,
Sur cette terre ?

Sainte Barbe

Elle est si misérable !

Sainte Apolline

Vous souffrez durement, vous-même, je le vois.

Jésus

Lorsque j'écoute votre voix
Toujours si tendre,
Je crois entendre
Chanter les oiseaux des bois.

Dames de l'Aurore,
Parlez encore.

Sainte Apolline

Ah ! pauvre honnête créature,
Je t'aime de grande amitié.
Ta misère me fait pitié ;
Pourquoi donc est-elle si dure ?

Sainte Barbe

Nous voudrions te secourir,
Que ta vieille âme fût ravie.
Mais souffrir, hélas, c'est la vie !
Qu'y peut-on faire ?

Jésus

On peut mourir !

Sainte Apolline

La Vierge même
Au fond du ciel radieux,
La Vierge aux doux yeux,
La Vierge qu'on aime,

Sainte Barbe

Sainte Marie,
Chaste lys immaculé,

Doux lys envolé
Sur la mer fleurie,

Ensemble

La Vierge même
Oh ! lamentable chrétien,
Crois-moi, n'y peut rien,
Non, rien.

Jésus

Arrêtez ! Quel blasphème !

*(Ici le mondiant se transfigure, Jésus apparaît dans son
immortelle beauté).*

Les deux Saintes ensemble

Le Maître ! Ciel !

Sainte Apolline

Pardonnez-nous.

Sainte Barbe

Nous voici, père, à vos genoux.

Jésus

Comme la joie, enfants, la douleur a ses charmes ;
Par ce feu bienfaisant le cœur est épuré.

L'âme se sent meilleure après qu'elle a pleuré ;
Il n'est si doux trésor que le trésor des larmes.

Sainte Apolline

Jamais, ô divin Maître,
Nous n'avons réfléchi beaucoup !

Sainte Barbe

Comme l'agneau qui vient de naître
Nous vous aimons et voilà tout !

Jésus

Allez tranquillement, allez, mes bien-aimées,
Dans la verte forêt où croît le rameau d'or ;
Rentrez au Paradis, vous entendrez encor
Les violettes d'amour qui vous ont tant charmées.

Ensemble

LES SAINTES

L'aube se lève sous les branches,
Cher pasteur, guidez vos brebis !
Nous reverrons les roses blanches
Qui fleurissent en Paradis.

Au doux bercail de notre Père
Rentrons avec tranquillité.
Gloire à Jésus en qui j'espère,
Gloire à la Sainte-Trinité !

JÉSUS

L'aube se lève sous les branches,
Rentrez, rentrez, chères brebis,
Vous reverrez les roses blanches
Qui fleurissent en Paradis.

Au doux bercail de votre Père
Rentrez avec tranquillité,
Pour vivre il faut bien qu'on espère !
Glorifiez la Trinité.



POUR
DEUX JEUNES MARIÉS



POUR DEUX JEUNES MARIÉS

Voici longtemps déjà que vous étiez unis.
Un fil mystérieux vous lia dès l'enfance
Alors qu'une très bonne et sage Providence
Rapprocha vos deux nids.

Ce beau ciel, c'est le tien, c'est le sien, c'est le vôtre.
Vos yeux ont resplendi du même enchantement,
Et vous êtes allés, tout naturellement,
Au devant l'un de l'autre.

Quand l'oiseau prit son vol et se mit à chanter,
Vous l'avez entendu sous la même charmille ;
Vos cœurs se sont ouverts doucement, en famille,
Sans presque s'en douter.

Suivant la même règle, aimant les mêmes choses,
Ils voisaient déjà comme vos deux maisons,
Et vous avez joué sur les mêmes gazons,
Cueilli les mêmes roses.

Timide jeune fille et paisible écolier,
Vous n'étiez pas de ceux qu'éblouit l'or des songes.
Vous préféreriez cent fois au pays des mensonges
Votre clos familial.

La route du bonheur vous est vite apparue.
Le bonheur ! Il vous attendait... Oh ! pas bien loin
Pour le trouver, tous deux vous n'avez eu besoin
Que de passer la rue.

Et voilà votre espoir accompli ! Gais époux,
Vous vous êtes donnés sans vouloir vous reprendre.
Votre amitié d'enfants a pris un nom plus tendre,
Et le ciel est à vous.

Vous allez entr'ouvrir le plus beau des poèmes,
Vous partez pour la joie et le monde enchanté.
Le meilleur talisman, jeunesse et pureté,
Vous l'avez en vous-mêmes.

Comme un cher compagnon vous emmenez l'amour,
Vous emportez le rire et la grâce et le charme,

Et, parmi tant d'accents joyeux, pas une larme
N'attristera ce jour.

Vos parents qu'attendrit le chant du mariage
Vous cèdent l'un à l'autre et ne vous perdent pas.
De près comme jadis, ils suivront tous vos pas,
Ils seront du voyage.

Allez ! L'aube nouvelle a teint de ses rayons
La route où vous précède un si joli cortège.
Nous qui restons, nous vous crions : « Dieu vous
Et nous vous envions. [protège ! »



LIED



LIED

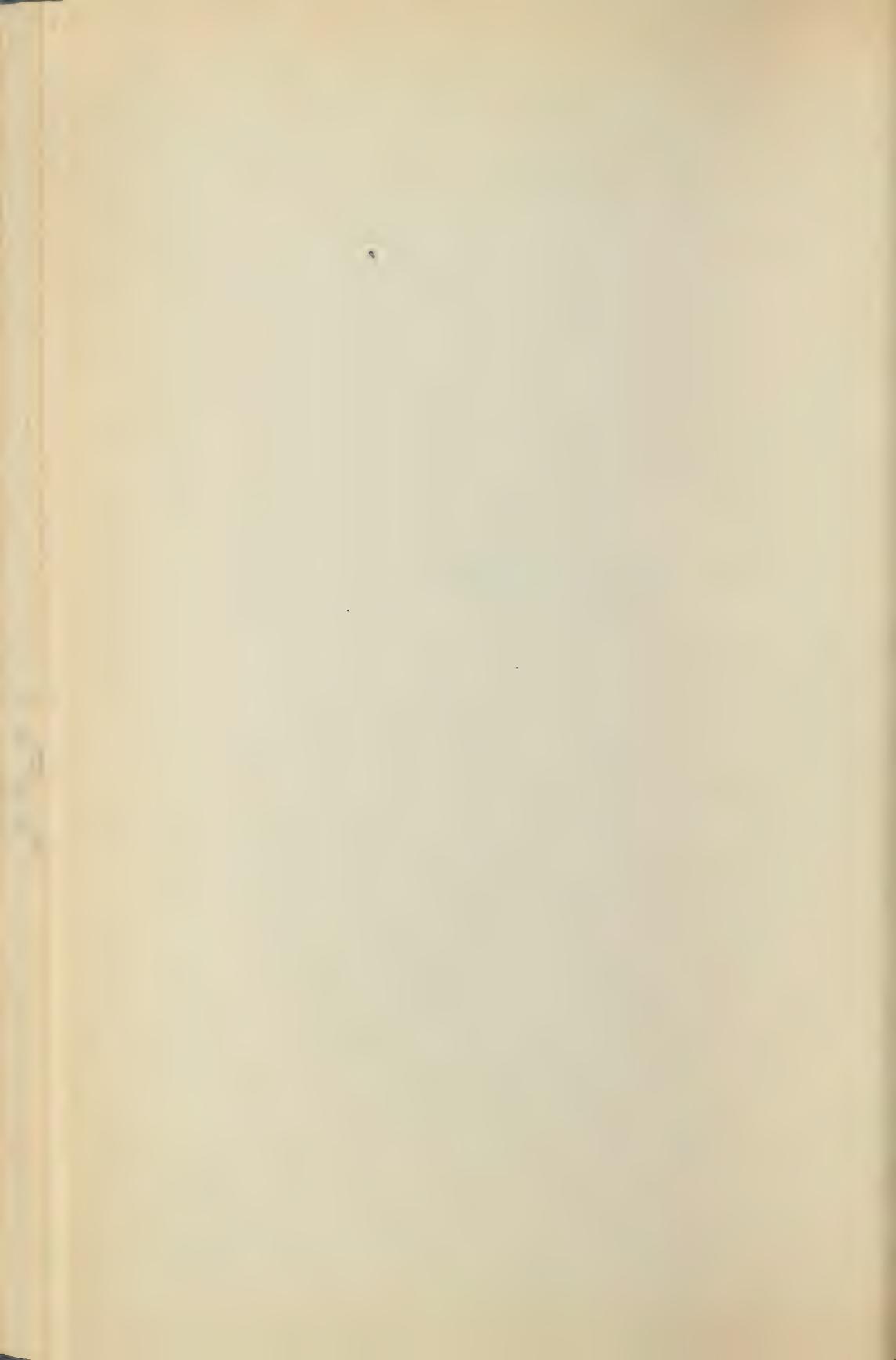
O fraîches roses, roses blanches,
Charme du cœur extasié,
Fleurissez encore au rosier,
Fleurissez sur les vertes branches.

Vous qui consolez le penseur
Et savez sourire à l'artiste,
Versez à l'âme qui s'attriste
Un peu de paix et de douceur !

Fleurissez. En ces jours moroses
Que l'amour échauffe si peu,
Pour croire à la bonté de Dieu
On a besoin de voir des roses.



ALLÉGRESSE





ALLÈGRESSE

IMPRESSION DE PRINTEMPS

Dig, dig, dig, dig, din, don ! Dans l'azur incertain
J'entends le tintement d'une cloche argentine.
Le monde qui s'éveille est comme une églantine,
Toute frileuse encor sous le vent du matin.

Dig, din, don ! C'est vraiment la cloche de l'aurore.
Et voici qu'agitant le thyrsé éblouissant,
Surgit à l'horizon le bel adolescent
Qui baisera tantôt la rose près d'éclorre.

Il arrive aujourd'hui du pays merveilleux.
Pour venir de si loin il n'est pas trop farouche.
Toute la joie éparse est au coin de sa bouche,
Et toute la jeunesse illumine ses yeux.

O printemps, doux printemps, délices de nos âmes,
C'est donc vrai qu'à ton ombre on peut s'aimer encor,
Que rien n'a fait crouler les cathédrales d'or,
Que l'idéal autel n'a pas éteint ses flammes !

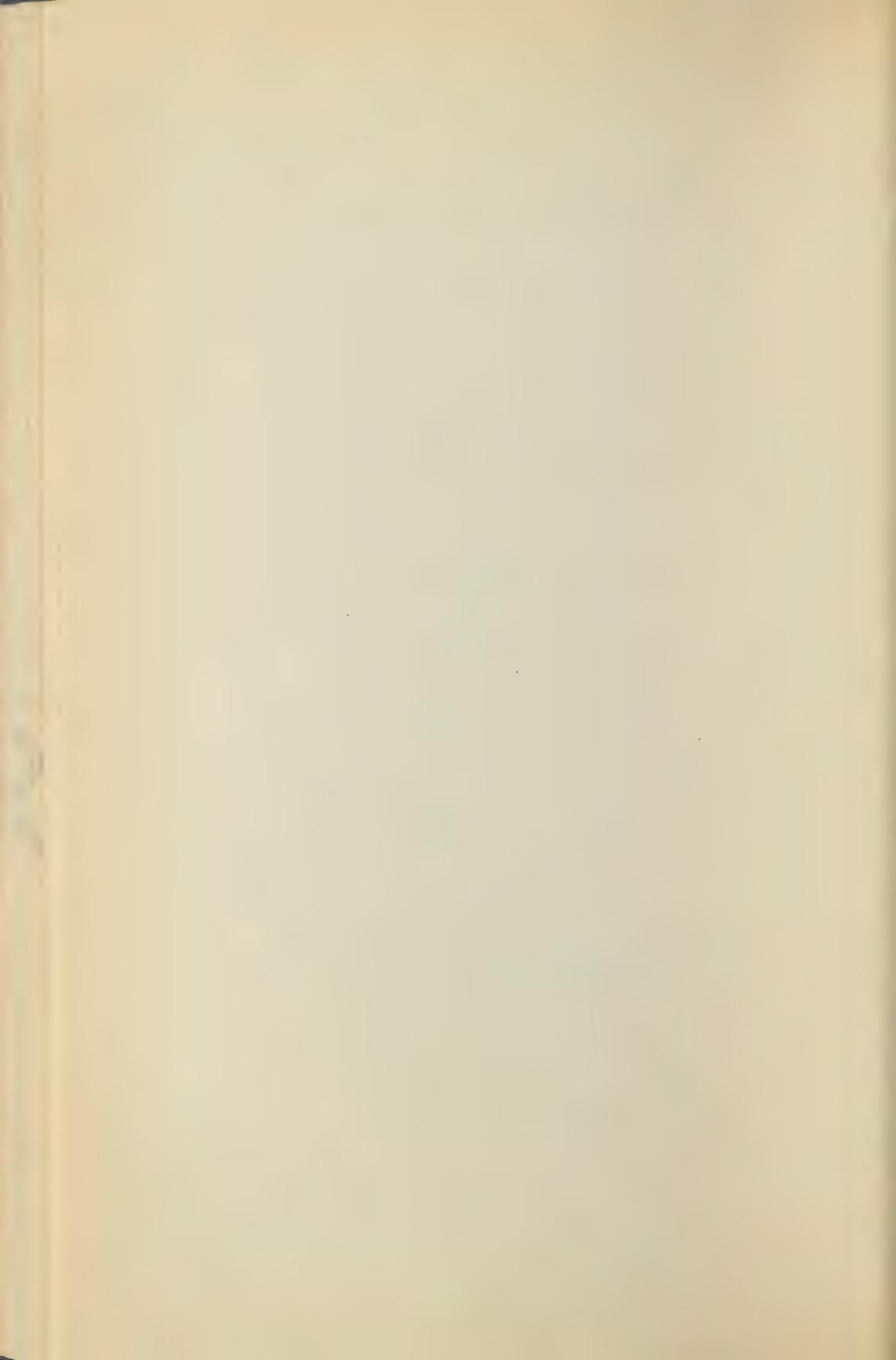
Notre ciel est toujours adorablement bleu,
La brise matinale a balayé la boue.
Il est permis d'avoir des roses sur la joue,
N'est-il pas vrai, la belle en qui je crois un peu ?

En ce léger soleil toute femme est jolie,
Adieu tristesse, adieu rancune, adieu rancœur !
Le page de la reine est tout près de son cœur ;
Hamlet va s'endormir aux genoux d'Ophélie.

O belle, accueille-moi d'un sourire indulgent.
Dig, din, don ! — Sur le pré ne te fais plus attendre
Regarde la colline avec son rose tendre,
Ecoute les sons clairs de la cloche d'argent.



LA BÊTE





LA BÊTE

C'est la bête triomphale,
Des roses tout à l'entour ;
C'est le grand cheval d'amour
Qui se cabre et puis s'affale.

C'est l'animal merveilleux
Qui m'a pris le corps et l'âme ;
C'est la fumée et la flamme,
Le feu qu'on a dans les yeux.

O grand cheval de la butte,
Arrête, arrête un instant ;
Vois l'abîme qui t'attend
Et la bête répond : « Flûte ! »

Pourtant elle m'affola.
Elle était jolie et blonde.
Ce fut la coupe profonde
Que mon désir cisela.

Des fleurs autour de la tête,
Et de si fraîches couleurs !
Hier, je n'ai vu que les fleurs ;
Aujourd'hui, je vois la bête.



L'ALOUETTE



L'ALOUETTE

Sur le monde étincelant,
Dans un grand souffle de brise,
L'alouette, grêle et grise,
Tourbillonne en s'envolant.

Enfant du soleil de France,
Ardente, folle à moitié,
Fille de grande amitié,
Tout son cœur n'est qu'espérance.

Sur le monde refléuri,
Elle vole, vole, vole,
Plus qu'ardente, à moitié folle,
Petiotte, avec un cri.

Elle voit du haut des nues
La beauté de l'univers,
L'eau tranquille et les prés verts,
Les campagnes ingénues.

Elle voit du ciel profond
Tout ce qui rit, pleure ou chante,
Les bois noirs, la mer méchante,
Tout ce que les hommes font.

Mais dans le vent qui l'emporte
Rien d'amer ne la poursuit.
Arrière la sombre nuit !
Toute amertume est bien morte.

Elle plane sur les bois,
Les champs bleus, la mer profonde ;
L'aube s'attarde, plus blonde,
Pour mieux écouter sa voix.

Elle chante, et le silence
En devient tout enchanté.
On dirait une clarté
Dans la grande somnolence.

En plein ciel, comme il lui plait,
Elle chante, et le ciel vibre ;

C'est l'oiseau, gai, fier et libre,
Qui ne connaît rien de laid.

Oh ! Dieu, combien je t'envie,
Alouette, douce à voir,
Et qui ne veux rien savoir
Des hontes de notre vie !

Belle amoureuse du bleu,
Ne regarde plus la terre,
Enfuis-toi dans le mystère,
Alouette, monte à Dieu !



BATTEMENTS DE CŒUR



BATTEMENTS DE CŒUR

Minuit. — Hormis la conscience
Du voleur et de l'assassin,
Tout dort. Mon cœur en défaillance
Commence à sonner le tocsin.

Comme un fossoyeur à sa tâche,
Courbé sur le pâle gazon,
Je l'entends qui bat sans relâche
Le mur de sa frêle prison.

Pan, pan, pan, pan ! — Ni paix ni trêve.
Un coup de bêche, un autre coup.
Voici la fosse qui s'achève.
Ça ne tardera plus beaucoup.

— « Ah ! cœur piteux et sans courage,
Cœur affolé de voluptés,
Va toujours, tempête, fais rage ;
Tes emportements sont comptés.

Toi qui courais aux belles filles,
Comme après un morceau de pain
Court un misérable en guenilles,
Qu'as-tu fait de ta grande faim ?

Tu chantais si gaiement victoire
Et te croyais si grand seigneur !
Qu'as tu fait de tes airs de gloire ?
Où sont tes rêves de bonheur ?

Plus de fanfares triomphales.
Le temps est passé, pauvre gueux,
Des cavalcades matinales
Dans la rosée, aux pays bleus.

Le temps est loin des farandoles,
Par les soirs flamboyants d'été !
Rages d'amour, caresses folles,
Le mistral a tout emporté !

Va toujours, ton heure est prochaine.
Mais non.... Pourquoi te presser tant ?

Arrête un peu, reprends haleine,
Fais que je respire un instant.

Je suis comme un mort que la vie
Fouette encore au fond du tombeau,
Et les vivants me font envie,
Et le vaste monde est si beau ! » —

Mais l'enragé, sans rien comprendre,
Court son galop désespéré.
— « Ne veux-tu donc jamais m'entendre
Et n'ai-je pas assez pleuré ?

Une minute, une seconde,
Rien qu'une seconde, ô mon Dieu ! — »
Non, la machine furibonde
Ne s'arrête pas pour si peu.

Et la voilà qui s'époumonne
Plus atrocement que jamais,
Et je crie à l'aide, et personne
N'est plus là de ceux que j'aimais.

Oh ! les heures sempiternelles
Qui se traînent clopin clopant,
Et ces affreuses ritournelles
Qui me déchirent le tympan !

Oh ! dans la nuit ensorcelée,
Avec son cliquetis de fer,
Cette mécanique endiablée
Qui va toujours son train d'enfer !

A quoi bon pleurer, crier grâce,
Faire le pleutre ou le savant ?
Un coup de sifflet : le train passe.
Autant en emporte le vent.

Vrai, la vie est par trop mauvaise,
Ce n'est que misère et tourment.
Un jour vient où l'on est tout aise
D'en sortir, n'importe comment.

Et j'aspire ardemment à l'heure
Où mon cœur enfin se taira,
Je pense à la chaude demeure
Que mon corps brisé se fera,

Sous les mousses du cimetière
De quelque village perdu,
Dans une étroite, étroite bière
Eternellement étendu.



RÉSIGNATION



RÉSIGNATION

Oh ! si l'on pouvait d'un seul coup
Tuer son corps, tuer son âme,
Si l'on pouvait venir à bout
D'étouffer ce reste de flamme
Qui vous dévore malgré tout !

Mais non. Comme dans la tempête
Un oiseau qu'on entend crier,
Le corps détruit, l'âme s'entête
A ne pas vouloir oublier.
Le venin survit à la bête.

Et toujours monte au firmament
Une clameur plus désolée ;

Toujours plus désespérément
Luit sur ma maison écroulée
La flamme qui fait mon tourment.

O mon âme tendre et songeuse,
En attendant l'éternité,
Résigne-toi, sois courageuse,
Brûle comme un éclair d'été
A travers la nuit orageuse.

Laisse ton corps débile et nu,
Comme un enfant malade, geindre
Et crier devant l'inconnu.
Dieu se chargera de t'éteindre
Quand le moment sera venu.



NOEL



NOEL

La campagne est au loin comme une grande tombe,
Une immensité triste où pas un feu ne luit,
Et le vent souffle, et lentement la neige tombe
Sur le vieil homme noir qui marche dans la nuit.

Où va-t-il ? Dieu le sait. Où s'en vont toutes choses,
Folles chansons, flammes d'une heure, amours défunts,
Et les vieux souvenirs avec les vieilles roses
Qui n'ont plus de couleur et n'ont plus de parfums.

Il avance au hasard sans retrouver sa route,
Et l'ombre formidable en passant lui fait peur.
Désespéré, parfois, il s'arrête, il écoute.
Dans le morne silence il n'entend que son cœur.

Qui donc dissipera ces affreuses ténèbres ?
Quand surgira le jour si longtemps attendu ?
Le vent a redoublé ses hurlements funèbres ;
Partout, à droite, à gauche, est un piège tendu.

Et le voyageur las qui, blême d'hébétude,
Voit, par degrés, la vie en ses veines tarir,
Sous le fardeau si lourd de cette solitude
Se sent abandonné de Dieu, triste à mourir.

Plus personne aujourd'hui qui l'aime et le soutienne,
Et la mort va l'atteindre, il est presque aux abois.
Qu'est devenue, hélas ! son enfance chrétienne ?
Qui lui rendra son âme et son cœur d'autrefois ?

Autrefois, autrefois... Quelle image lointaine !
Comme elle brille ! Il a reconnu ces couleurs.
Son passé ressuscite au bord de la fontaine,
Gauche, et tenant encore en mains ses pauvres fleurs.

Il se revoit petit enfant près de sa mère,
Avant l'âpre souillure, avant le vieil affront.
Elle a fui, grâce à Dieu, la hideuse chimère ;
Un air salubre et vif lui rafraîchit le front.

Voici que de très loin arrive un son de cloche,
Si doux, si clair, si tendre, ineffablement pur.

Qu'est-ce donc ? On dirait que le Seigneur approche.
Mille étoiles de feu scintillent dans l'azur.

Le monde a reconquis l'innocence première ;
Une indicible paix illumine ses yeux.
Et soudain, dans un flot d'éclatante lumière.
Grandit à l'horizon un chant prodigieux !

Il fait bondir la mer et tressaillir la lande.
O joie, ô délivrance, ô miracle inoui !
La porte du ciel s'est ouverte toute grande.
Le vieil homme se dresse et regarde, ébloui.

Sur la montagne d'or où le soleil se lève,
Avec ses bleus drapeaux au plus haut de la tour,
A-t-il vu flamboyer quelque palais de rêve,
Qu'emplit, de l'aube au soir, un murmure d'amour ?

Non, non, c'est une pauvre, oh ! bien pauvre demeure,
Abri de vagabonds, refuge d'indigents,
Une étable où dans tous les coins la bise pleure.
Où tout le monde est bien navré, bêtes et gens.

Un homme déjà mûr, dont la barbe grisonne,
Veille à l'humble repas, prépare le coucher.
Sa femme auprès de lui paraît toute mignonne,
Si jeune, une enfant presque, et qui vient d'accoucher.

Entre eux deux, tout pareil à l'églantine fraîche,
Repose le poupon qui rit en s'endormant.
Un petit âne brait dans le fond de la crèche ;
Un gros bœuf à côté rumine bruyamment.

Mais qui frappe ? Et là-bas, quel splendide cortège !
Bonnes gens, n'ayez peur, ce sont de puissants rois.
Vêtus de pourpre sombre et couronnés de neige,
Ils viennent de bien loin vous saluer tous trois.

Regardez, regardez. Ces maîtres qu'on admire,
Les voilà, dans la paille, humblement à genoux.
Ils offrent tour à tour l'or, l'encens et la myrrhe,
Ils disent, bien contrits : « Seigneur, écoutez-nous !

C'est nous qu'au firmament guide la pure étoile.
Nous arrivons pour vous du fond de l'Orient,
Nous voulons voir enfin la vérité sans voile. »
Et le petit enfant s'éveille en souriant.

Oh ! quelle joie immense a soulevé la terre !
Quelle miraculeuse et subite clarté !
La rose incomparable est au divin parterre.
Le monde entier tressaille et se sent racheté.

Et le vieil homme voit, il a repris courage.
N'est-ce pas un espoir qui lui tombe du ciel ?

Il pleure et, tout tremblant encor du grand orage,
Ne peut que murmurer bien bas : « Noël, Noël ! »

Il est comme l'oiseau mouillé sur une branche,
Quand un soleil de flamme éclate, aux chauds midis.
Il neige, il neige, et la campagne est toute blanche.
Il fera bon demain dans le clair Paradis.



PRIÈRE



PRIÈRE

*O Notre Dame de Fourvière,
O la seule que je connaisse,
Notre Dame de ma jeunesse
Qui souriez sur la rivière,*

*Aidez-moi, tendez-moi la main,
Je suis en danger de la mort.
Comment vais-je rentrer au port ?
Que vais-je devenir demain ?*

*Le vent mauvais de la prairie
A soufflé dans mes pauvres voiles.
Je sombrerai sous les étoiles
Seul, tout seul, dans la nuit fleurie.*

*O Notre Dame aux blonds cheveux,
Mains d'ivoire et cœur indulgent,
Notre Dame à l'âme d'argent,
A vous s'en vont mes derniers vœux.*

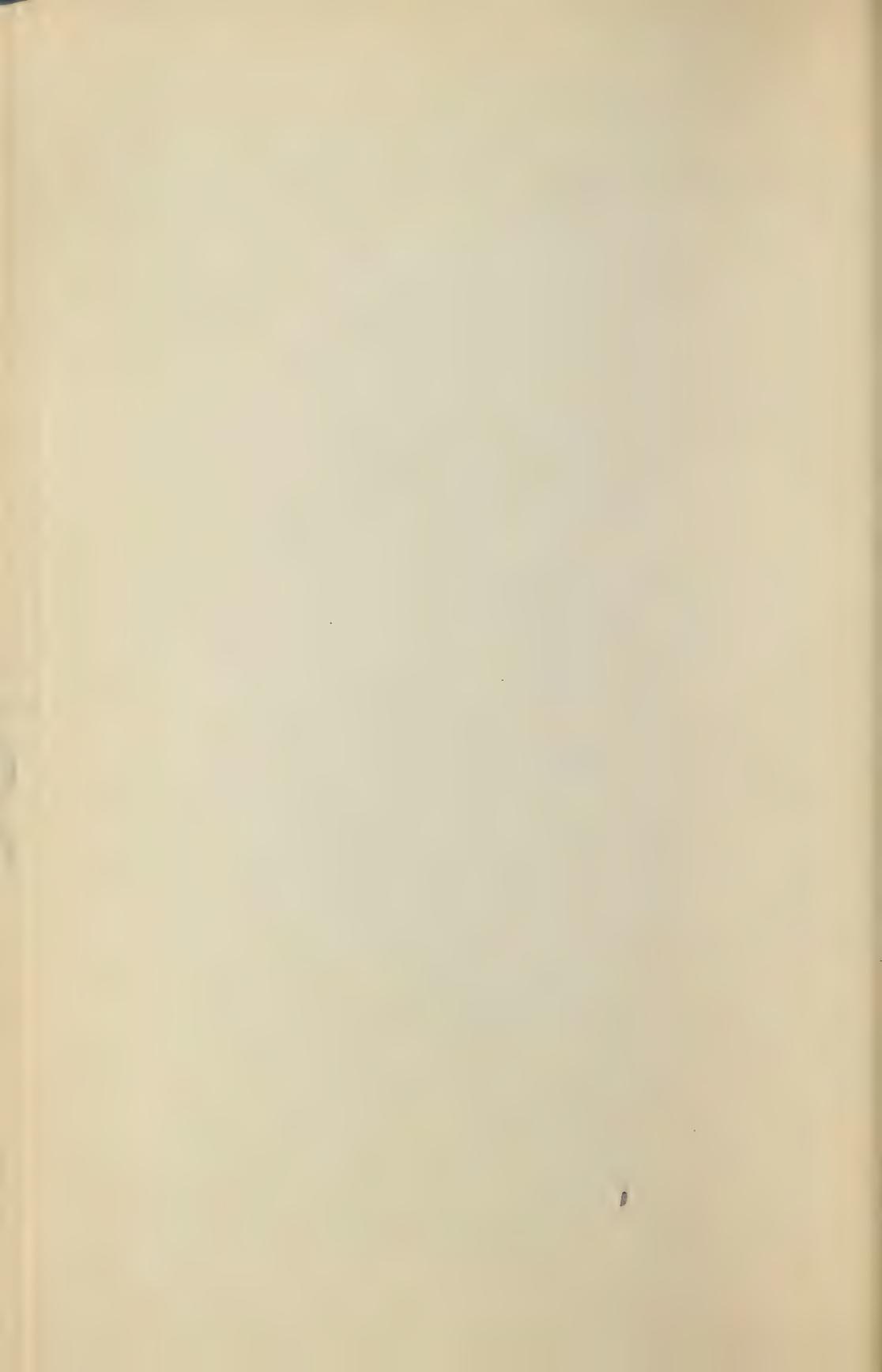
*Écoutez ma peine profonde
Qui flotte, flotte sur l'eau claire ;
O Notre Dame sans colère,
Écoutez la plainte du monde.*

*J'ai fait naufrage à vos genoux
Et vous avez lu dans mon cœur ;
Vous savez bien, s'il est trompeur,
Combien, au fond, il était doux !*

*O Notre Dame de lumière
Aux yeux d'amour, aux mains si blanches,
Notre Dame d'entre les branches,
Rendez-moi ma candeur première !*



TABLE





TABLE

AU PAYS DES AJONCS

Adieu Paris	I
La Vague	7
En Bretagne	11
Kéris	15
Le Lit clos	35
Notre Dame de la Clarté	45
La Mer	57
Le Korandon	67

Croquis bretons.....	75
Noël breton.....	87
Le Chant de Merlin.....	95
A la mer.....	103

AVANT LE SOIR

Avant le soir.....	109
Prise d'habit.....	115
Le Noël du vagabond.....	125
Au pauvre Lélian.....	135
La Nuit.....	141
A la mémoire de Jules Tellier.....	149
Pauvres âmes.....	155
Douceur.....	161
A Sainte Madeleine.....	167
Rose de Noël.....	173
La Révolte des Saintes.....	177
Pour deux jeunes mariés.....	189
Lied.....	195
Allégresse.....	199
La Bête.....	203

L'Alouette	207
Battements de cœur	213
Résignation	219
Noël	223
Prière	231





Achevé d'imprimer

Le vingt-trois septembre mil neuf cent un

PAR

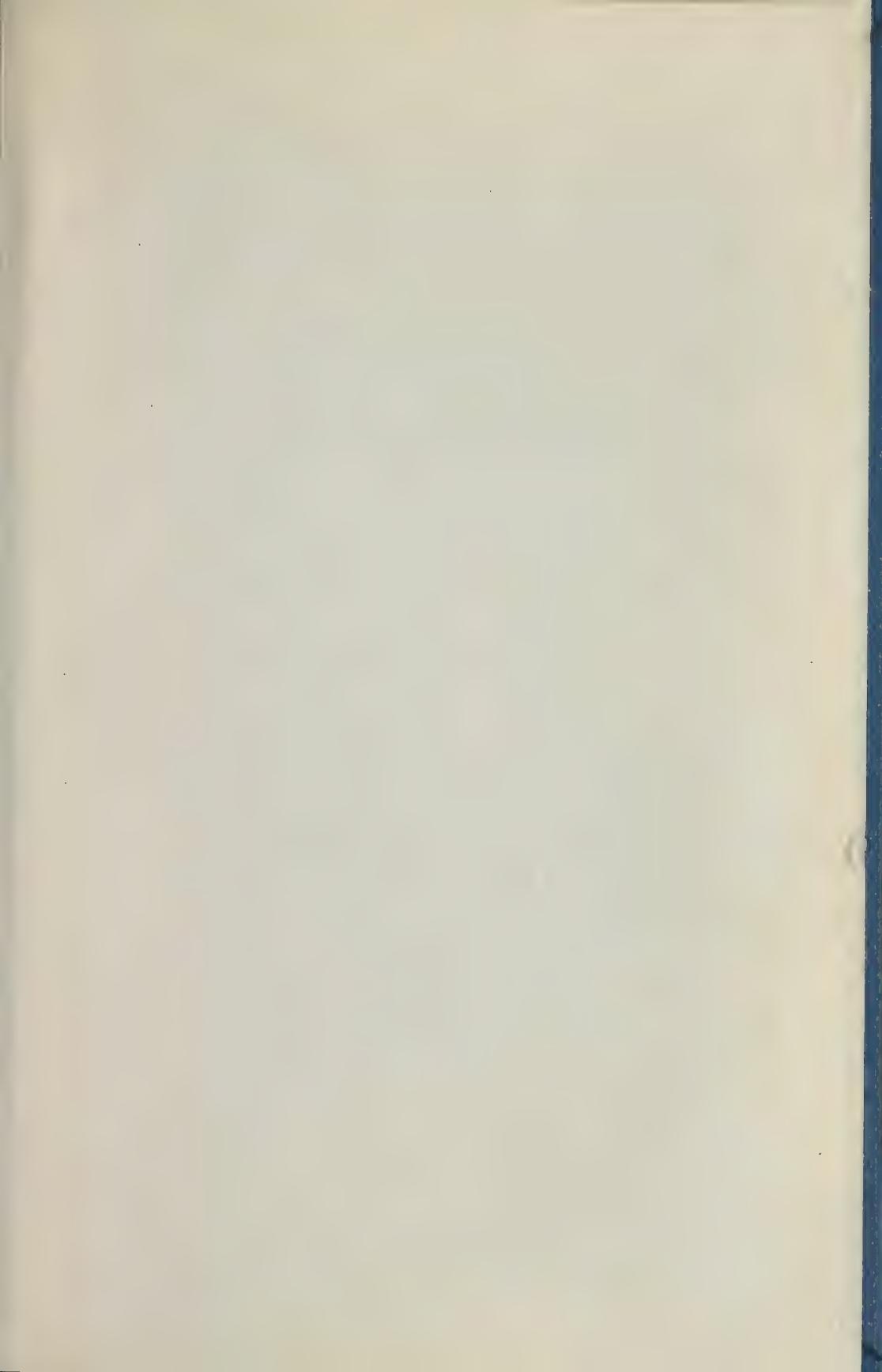
FRÉDÉRIC EMPAYTAZ

A VENDOME



20

2599 4



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date due

--	--	--

CE



a39003



003419586b

CE PQ 2473
.V3A9 1901
COO VICAIRE, GAB AU PAYS DES
ACC# 1228353

